

LUCIEN LATHION

JEAN-JACQUES ROUSSEAU
ET LE VALAIS



RENCONTRE



JEAN-JACQUES ROUSSEAU
ET LE VALAIS

Médiathèque VS Mediathek



1010555628

Du même auteur :

Heures Pensives (Sonnets et Poèmes).

Chateaubriand et Goethe en Valais (Editions des
Treize Etoiles, Sierre).

Pour paraître prochainement :

Théodore d'Octodure et son temps (Essai historique
sur le premier évêque du Valais).

LUCIEN LATHION

JEAN-JACQUES ROUSSEAU
ET LE VALAIS

ÉTUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE

EDITIONS RENCONTRE
Lausanne
1953

TA 12.056



53/1057

Tous droits de reproduction réservés
Copyright 1953 by Editions Rencontre

· Première partie

VOYAGE SOLITAIRE EN VALAIS



J. J. Rousseau

I

Il est très exact de dire que Jean-Jacques Rousseau a révélé le Valais. Quelques rares auteurs, aujourd'hui bien oubliés, en font mention, il est vrai, avant lui, dans des relations de voyages ou en décrivant la Suisse. Mais leur sentiment sur ce petit coin de terre encerclé de montagnes — si antipathiques autrefois — n'est rien moins qu'admiratif. Un tel paysage inspirait alors une générale aversion. Qui aurait pu ressentir un mouvement d'enthousiasme en franchissant le Simplon, par exemple, dont les gorges ne passaient pas pour rassurantes, et croire qu'un jour la région maléfique des hautes cimes allait apporter la révélation de la beauté de la terre ? Quant aux habitants de ces montagnes affreuses, des sauvages, sans doute, fermés à toute culture et à toute civilisation. Au point que l'auteur de *L'Etat et Délices de la Suisse*, ouvrage en quatre volumes édités à Amsterdam en 1730, écrit sérieusement des Valaisans, tant lui paraît grande leur répugnance pour la société policée, « que bien des gens ont douté si l'on devait les mettre au rang des hommes ».

La réhabilitation vint de Jean-Jacques Rousseau, essentiellement. C'est lui qui dépeint le premier l'émouvante beauté du paysage alpestre qu'il avait admiré en traversant le Valais dans sa jeunesse. Thème neuf et hardi, développé avec passion, et qui eut un extraordinaire retentissement. Qui le premier dévoilera pour le grand public le charme de la vie patriarcale chez les Valaisans bons et hospitaliers.

Les pages célèbres de Rousseau sur le Valais forment la XXIII^e lettre de la *Nouvelle Héloïse*. Ce roman connut un prodigieux succès, le plus grand du siècle, le plus grand depuis les temps de Corneille et de Racine. Ce fut, pour les rives du Léman et le Valais, l'éclatante renommée. Fière aubaine pour un petit pays auquel nul ne songeait. Et la plus étonnante, la plus efficace des propagandes, toute désintéressée et comme involontaire. Le point de départ de la découverte des montagnes valaisannes en général, sinon des hautes cimes ! Car, dans ce domaine encore, ce grand peintre de la nature et des choses sensibles fait figure de précurseur.

De tout cela, nous lui savons gré. Et d'avoir déclenché ce mouvement de visiteurs vers nos vallées, et d'avoir fait lever les yeux de ses contemporains, en ce froid et sec XVIII^e siècle, vers les hauts coteaux alpestres et les montagnes, qui étaient comme un monde fermé. Dès la parution de l'ouvrage, les bords du Léman qui forment le cadre de la *Nouvelle Héloïse*, les régions romandes et valaisannes qu'a parcourues le

héros du roman, Saint-Preux, deviennent célèbres et une foule de visiteurs de marque — Français, Anglais, Allemands, Goethe tout le premier — remontent la vallée du Rhône pour voir cet idyllique pays de l'âge d'or retrouvé, où Rousseau place une population qui avait découvert le secret du bonheur et la véritable sagesse sociale dans un cadre de montagnes vaguement entrevues et lointaines. Chimère, sans doute, que tout cela ! Le visage réel du Valais, Rousseau ne l'avait pas vu, ne l'avait pas dévoilé ! Qu'importe ! Le charme avait agi, et avec quelle puissance ! Écoutons, prises au hasard des admirations, ces confidences d'une comtesse polonaise à la fin du XVIII^e siècle : « J'ai fait bien des courses... j'ai traversé le St-Gothard et bientôt après la Fourche, pour entrer dans le Valais. Ces deux passages offrent les scènes les plus majestueuses comme les plus effrayantes... Les glaciers qui donnent l'existence au Rhône m'ont infiniment plus satisfaite que ceux de Lauterbrunnen et du Grindelwald... Quelle plume que celle de ce Rousseau ! Comme elle imprime en caractères de feu tout ce qu'elle fait passer et sentir !... Dieu ! quelle illusion ! J'ai pleuré comme un enfant à la vue... (des divers sites et paysages où se situe l'action de la *Nouvelle Héloïse*). Rien de semblable à ce que dit Jean-Jacques n'existe dans ces lieux, et cependant tout ce qui remue l'âme paraît s'y trouver... ¹ »

¹ *Conservateur Suisse*, II, p. 222, édition 1855.

On pourrait croire qu'il entre quelque artifice dans ces sentiments d'une admiratrice trop enthousiaste de Rousseau. Une telle sensibilité, héritée du maître, n'est plus de notre temps. Pourtant, Goethe lui-même, l'olympien Goethe, assure dans une lettre à Charlotte de Stein en 1779, qu'il a éprouvé une émotion semblable, en contemplant Meillerie de la rive vaudoise du lac. Il ne put, dit-il, retenir ses larmes en voyant pour la première fois ces paysages illustres, cette *Dent de Chamant* dont parle Rousseau, et tous ces sites qu'il a immortalisés.

De jeunes exaltés passaient leurs vacances à Clarens ou à Meillerie à vivre la vie qu'ils croyaient réelle de Julie et de Saint-Preux, les deux héros du roman, et ne manquaient pas de faire le pèlerinage du Valais. « Ils parlent, ils agissent comme si les personnages, inventés par le grand magicien, avaient souffert dans ces lieux enchantés, si pleins de souvenirs », écrit M. de Lantier dans ses *Voyageurs en Suisse*, en 1803. Grâce au roman, la Suisse devint le pays préféré des touristes. Grâce à la *Lettre sur le Valais*, un nombre inusité de visiteurs, des artistes et des écrivains pour la plupart, s'acheminèrent vers la vallée du Rhône. Plus de 80 ouvrages français se publient sur la Suisse, dans la seule période qui va de la parution de la *Nouvelle Héloïse* (1761) à la fin du XVIII^e siècle. Le Valais n'y est pas oublié. Le Valais ouvre la grande montagne, que Rousseau avait magnifiquement évoquée, pour la première fois dans la littérature française, lors-

qu'il conduit Saint-Preux dans l'une des hautes vallées du pays. L'aboutissement naturel et logique de cette influence, ce fut la naissance du sentiment de la montagne. Ce furent, plus tard, comme des résonances lointaines et multipliées, les pages alpines de Ramond, le disciple de Jean-Jacques, les pages profondes de Senancour affirmant son exaltation mystique sur les flancs de la Cime de l'Est. Ce fut en fin de compte l'alpinisme, source inépuisable de beautés et de sentiments nouveaux.

Chez la plupart des excursionnistes qui viennent en Suisse pour voir des lieux désormais célèbres, se manifeste une très vive admiration pour Rousseau. Nous avons aussi là un témoignage de l'état d'âme d'une époque. Une sorte d'exaltation collective à la lecture d'un ouvrage qui fut une secousse pour toute une génération. Qui dira tous les admirateurs et toutes les admiratrices qui coururent avec des transports... et des larmes — on avait à l'époque les larmes faciles — sur les lieux où Jean-Jacques a situé l'action du roman ! Un tel sentiment fait maintenant sourire, mais il n'était point factice.

Pour tout cela, l'illustre Genevois mérite plus qu'un souvenir. Quant au Valais qu'il décrit, il est fort conventionnel, par le continuel souci qu'il affiche d'y retrouver l'âge d'or des poètes. On songe à Virgile peuplant d'Arcadiens les campagnes de Mantoue, en dépit des guerres civiles et d'une époque fertile en misères. Saint-Preux se tient fort loin des réalités. Sans

doute, il semble avoir profondément pris contact avec le paysage de la vallée du Rhône. Rousseau avait vu ce paysage et le héros du roman traduit bien ses propres impressions. Mais a-t-il vraiment pénétré chez les gens du pays ? Dans ces pages, que nous donnerons plus loin, le roman perd passablement de son caractère autobiographique, tellement la fantaisie y apparaît à tout bout de champ. Les impressions vécues, l'observation directe, très souvent, cèdent le pas à l'invention du romancier. Quand il dépeint les Valaisans, on peut dire que c'est une complète idéalisation.

Cela est un peu décevant et pose même un problème que d'aucuns ont résolu par la négative : Rousseau est-il bien venu en Valais ? Certes, il promène son héros dans le pays, qui plaît infiniment à Saint-Preux. Il l'introduit chez les Valaisans dont il vante l'hospitalité, la simplicité, la droiture. Mais lui, le Citoyen de Genève, le Promeneur solitaire qui n'était heureux que sur les routes, qui a vagabondé, en méditant, par tous les chemins de Romandie et de Savoie, et « dont le pas menu, écrit l'un de ses admirateurs, ébranla le monde »¹, a-t-il réellement visité le Valais, où il place une société très irréaliste, dans un cadre romanesque ? Quand ? Dans quelles circonstances ?

¹ L.-J. Courtois, *Annales Jean-Jacques Rousseau* I, XVII.

II

Si l'on ne peut pas et si l'on ne doit pas identifier complètement Rousseau avec son double, Saint-Preux, comme certains l'ont fait, il nous faut bien reconnaître que les preuves du passage du grand écrivain en Valais se réduisent à fort peu de chose. Nous n'irons pas les chercher dans la *Nouvelle Héloïse*. Les pages consacrées au Valais dans ce roman furent écrites vers la fin de l'été de 1756, alors que le philosophe était l'hôte de Madame d'Epinay, à Montmorency, en Seine-et-Oise. Au reste, si nous ôtons de ces pages les deux seules indications géographiques qui s'y trouvent, soit les noms de Valais et de Sion, nous devons admettre qu'elles peuvent s'appliquer à n'importe quel pays montagneux, et à n'importe quels montagnards aimant la vie simple et rurale, l'indépendance, et pratiquant l'hospitalité. A peine pourrait-on faire exception pour certains traits de mœurs et de caractère, la description, d'ailleurs peu exacte, du costume des Valaisannes et quelques précisions de paysages. La *Lettre sur le Valais* est faite de souvenirs déjà anciens. Le décor de cette partie du roman est embelli, transformé ou idéalisé par l'imagination de l'écrivain et peuplé d'êtres plutôt chimériques.

Pour avoir une indication positive, il nous faut remonter plus haut. Nous savons par les *Confessions* qu'en 1744, Rousseau fit route de Venise à Paris par le Simplon et Genève. Nous n'avons que trois lignes

sur cette traversée du Valais qui nous intéresse au plus haut point. Voici ce qu'il en dit, au livre VII : « ... je pris ma route par Bergame, Côme et Como d'Ossola (sic) ; je traversai le Simplon. A Sion, M. de Chaignon, chargé des affaires de France, me fit mille amitiés ; à Genève, M. de la Closure m'en fit autant... »¹ — Et c'est tout !

Encore, ce passage renferme-t-il une erreur assez grave, sans parler de la confusion qui semble exister entre les noms des localités de Côme et Domo d'Ossola. Cette incertitude géographique est sans importance, mais ce que Rousseau nous dit de M. de la Closure, qui fut résident de France à Genève, est fort inexact : ce diplomate a quitté définitivement Genève en 1739 déjà, et Jean-Jacques n'a pu recevoir de lui les marques d'amitié dont il fait état. Le successeur de M. de la Closure, Gérard Levesque de Champeaux, était lui-même absent lors du passage, en 1744, du futur philosophe. Si Rousseau s'est présenté alors à l'ambassade française de Genève, il n'a guère pu être reçu que par l'abbé Gabriel Arnauld, l'aumônier et secrétaire du résident, qui au surplus s'occupait volontiers des Genevois convertis au catholicisme. C'était le cas de Rousseau qui a bien pu être l'objet de marques de bienveillance de sa part, mais non de M. de la Closure.

Il y a là, on doit le reconnaître, une erreur. Jean-Jacques écrivit cette partie des *Confessions* vingt ans

¹ *Confessions*, VII, éd. Anguis.



Rarogne

plus tard et sa mémoire a pu brouiller un peu les faits. D'une façon générale, la véracité des *Confessions* a été peu contestée. Elles sont sincères — les plus sincères de toutes les confessions écrites —, et elles sont aussi d'un pénitent superbe, pour reprendre le mot de Jules Lemaître. L'exactitude du récit s'est trouvée confirmée, à quelques détails près, toutes les fois qu'on a pu le contrôler par la correspondance du temps ou des documents d'archives. Mais ici, l'erreur existe.

En est-il de même pour ce qu'il dit de M. de Chaignon, car ce personnage nous donne la clé de tout le problème des relations de Jean-Jacques avec le Valais ? Ce que Rousseau rapporte de M. de Chaignon doit être tenu pour exact. Non pas que nous ayons des preuves du genre d'accueil que lui fit le chargé d'affaires français, mais parce que M. de Chaignon se trouvait à Sion au moment du passage de Jean-Jacques, et que ce dernier a bien été son hôte dans la capitale valaisanne, ainsi qu'il sera démontré plus loin. Cette concordance chronologique nous fournit l'argument essentiel en faveur de l'itinéraire indiqué et l'on peut déclarer que le voyage du philosophe en Valais est une certitude. C'est en 1744 qu'il visita notre canton, et c'est la seule et unique fois qu'il l'ait parcouru. Il est vrai qu'en 1754, au cours d'une tournée en barque sur le Léman avec ses amis De Luc de Genève, il aborda dans la région de Meillerie, peut-être de St-Gingolph ou du Bouveret et côtoya en tout cas l'extrémité du lac. Cette promenade dans le voisi-

nage de la vallée du Rhône, deux ans avant la mise en chantier de la *Nouvelle Héloïse*, a pu renouveler ses souvenirs et lui rappeler le pays où il avait goûté, exactement dix ans auparavant, la cordiale hospitalité de M. de Chaignon.

Nous reviendrons sur ce deuxième épisode des souvenirs valaisans de Rousseau. Pour le moment, nous devons nous en tenir à ce seul voyage de 1744. Rousseau parcourut alors le Valais d'un bout à l'autre, des gorges de Gondo à la cluse de St-Maurice. Et c'est du souvenir déjà lointain, de la mémoire imprécise des paysages entrevus alors que naquit, douze ans plus tard, la fameuse *Lettre sur le Valais*, l'une des digressions les plus goûtées, avec les vendanges de Clarens et quelques autres scènes champêtres, du roman qui devait si fortement emballer ses contemporains et mettre alors la Suisse à la mode. Il vit le Valais en promeneur solitaire, sensible aux beautés de la nature dont il savait jouir, même en des circonstances qui n'étaient pas toujours des plus heureuses. Les ennuis, ni les soucis ne lui ont manqué au cours de cette longue randonnée de Venise à Genève, et l'on nous permettra à ce sujet quelques détails.

III

Dans le courant de l'été 1743, Rousseau, recommandé par l'abbé Alary, de l'Académie Française, ainsi que par Mesdames de Bezenval et de Broglie,

entraîné au service du comte de Montaigu, ambassadeur de France à Venise, en qualité de secrétaire particulier. Ce ministre n'avait rien du gentleman, et la carrière ne l'avait pas affiné. C'était un personnage assez vaniteux, et, semble-t-il, fort incapable. Rien ne s'obtenait alors sans protection. De Montaigu, capitaine de grenadiers, s'était vu soudainement mué en ambassadeur dans une cité comme Venise, grâce à l'intervention de Barjac, valet de chambre du Cardinal de Fleury, le tout-puissant ministre de Louis XV¹. La brouille ne tarda guère à se mettre entre le diplomate improvisé et son secrétaire, qui n'était pas non plus d'un caractère commode. Les choses se gâtèrent au point que le 6 août 1744, Rousseau quittait l'ambassade en claquant les portes, après une scène violente entre l'ambassadeur et lui. Pour comble, le comte de Montaigu ne lui paya pas ses gages. Les 8 et 15 août, Rousseau écrivait de Venise à M. du Theil, chargé aux Affaires Etrangères à Paris de la correspondance avec les agents diplomatiques, deux protestations pour se plaindre de l'ambassadeur, et vers le même temps, ce dernier remettait au Sénat de Venise un mémoire pour le faire expulser ou arrêter.

Nous sommes ici à un tournant de la vie de Rousseau. S'il avait pu poursuivre paisiblement une car-

¹ Le comte de Montaigu a été jugé sévèrement par les historiens qui se sont occupés de ses démêlés avec J.-J. Rousseau. Une tentative de réhabilitation entreprise en 1904 par un descendant du diplomate ne semble pas avoir été retenue.

rière diplomatique, il aurait certainement bien servi — ses débuts à Venise sont prometteurs — Sa Majesté Très Chrétienne. Il n'eût probablement pas fait figure de révolté. La littérature y aurait perdu et c'eût été regrettable.

Mais il semble bien, au surplus, que l'on s'abuse à raisonner ainsi. On a rendu Rousseau responsable de tout, de la Révolution Française et même du bolchévisme ! C'est la faute à Rousseau... c'est la faute à Voltaire... L'affirmation est aussi simple que l'air de la chanson. Or rien n'est simple dans ces graves problèmes. La Réforme se serait produite fatalement, même sans Luther, car elle se préparait depuis cent ans. La Révolution était inéluctable. Des mouvements de cette importance ont des causes lointaines et profondes et ne sont pas liés uniquement aux écrits et au génie d'un homme.

Bref, Jean-Jacques ragea de se trouver sur le pavé et sans ressources à Venise. Ses appointements ne lui furent payés que cinq ans plus tard, en 1749, lors du rappel du comte de Montaigu, qui le dédommagea d'ailleurs, selon son bon plaisir. « Je reçus, écrit Rousseau, ce qu'on voulut me donner. » Certes, la situation du Trésor, sous Louis XV, était déplorable et ne fut pas l'une des moindres causes de la Révolution qui s'annonçait. Les fonds manquaient, les paiements publics n'arrivaient pas, du moins jamais aux échéances et l'ambassadeur de Venise était lui-même victime d'une situation qui devenait intenable. Mais il s'agis-

sait pour lui d'acquitter une dette domestique et non de payer un salaire officiel, et la manière dont elle fut acquittée indisposa beaucoup l'écrivain, lui-même fort démuné de pécune, et l'amena à s'en prendre aux institutions du temps. Au reste, il semble bien qu'il ait réclamé vainement son droit et demandé inutilement justice de son maître. N'obtenant que des refus, il garda une fière dent contre l'ordre établi, lequel, dit-il, « ne fait qu'ajouter la sanction de l'autorité publique à l'oppression du faible et à l'iniquité du fort ». Le ressentiment de cette affaire fut grand, mais dix ans vont encore se passer avant ses premiers éclats par le *Discours sur l'Inégalité* (1754). Dix années passées à Paris, où son caractère s'affirme et ses idées mûrissent.

IV

C'est avec ces sentiments et dans ces fâcheuses circonstances qu'il allait quitter Venise. Il n'avait pas un sou vaillant, et il devait une cinquantaine d'écus à un boutiquier de la ville, chez lequel il s'était approvisionné à crédit en chemises de soie. Deux de ses amis de l'ambassade, M. Le Blond et M. de Saint-Cyr, lui avancèrent chacun vingt sequins, et un troisième dédommagea le marchand de Venise. Le sequin d'or de Venise, qui avait aussi cours en Valais, représentait exactement 72 batz et demi, soit un peu moins de 11 francs. Cette monnaie, frappée pour la première fois

par le doge Jean Dandolo en 1284 déjà, a connu une grande vogue, non seulement en Italie, sur les bords de l'Adriatique et dans tout l'Orient, mais elle était aussi fort bien venue en Suisse et en Valais. Chaque année, à la Diète de printemps, le Parlement valaisan avait la tâche compliquée de fixer le cours obligatoire dans le pays d'une douzaine de monnaies étrangères et il cota comme nous l'avons dit le sequin de Venise pour 1744.

Rousseau devait rester encore une quinzaine de jours dans la ville avant de se résigner au départ. Comme il n'avait plus son logement à l'ambassade, palais Toma Quirini, il dut certainement écorner la somme avancée, bien qu'il pût entre-temps loger chez l'abbé Patizel, Chancelier du Consulat, qui était de ses amis. De sorte que l'on peut affirmer qu'il disposait, pour tout viatique, de quelque trois cents francs pour le long voyage de Venise à Paris. Somme, semble-t-il, insuffisante. L'année précédente, pour rallier son poste à Venise, il avait touché une avance de vingt-cinq louis ou six cents livres de France ¹, soit près du double, et il note qu'il doit être prudent quant à la dépense. Les voyages étaient très dispendieux. Rousseau dépensa treize livres par jour en moyenne pendant les 48 jours que dura son voyage de Paris à Venise en 1743 quand il vint prendre service chez le comte. Et cela dans le plus simple équipage, qui ne

¹ Cf. *Mercur de France* du 1^{er} novembre 1923, article de M. P.-P. Plan qui donne le détail des frais de ce voyage.

peut se comparer au confort dont s'entouraient les voyageurs fortunés. Encore vers la fin du XVIII^e siècle, le touriste qui n'entendait faire que peu de frais, s'en tenir au strict nécessaire, voyager autant que possible à pied, devait compter avec une dépense de deux écus gros par jour ou dix francs. Dès qu'il était fait usage de voitures, la dépense montait à un louis et plus.

Le blanchissage, les innombrables pourboires, le perruquier, le barbier venaient enfler la note. Le transport des bagages, qu'on appelait alors transport des hardes, coûtait aussi fort cher. A preuve la fameuse protestation de Rousseau sur le *mémoire d'apothicaire* que lui présenta le comte de Montaigu pour les taxes de roulage de son bagage l'année précédente, dont l'ambassadeur « avait passé le port à un prix énorme ». Tout nous porte à croire qu'à son arrivée à Sion environ un mois plus tard, les ressources de Rousseau étaient complètement taries.

C'est donc l'escarcelle peu garnie que Jean-Jacques s'apprêta au départ. En outre, il était sous le coup d'une plainte qui amena une enquête de la part des Inquisiteurs d'Etat.

Rousseau quittait la Cité des Eaux le 22 août 1744. Un document permet de déterminer cette date avec certitude, le rapport des Inquisiteurs, établi en suite de la requête de l'ambassadeur demandant de prendre des mesures contre Jean-Jacques. Il a été exhumé en 1885 par un consul suisse à Venise, M. Victor Céré-

sole. Il nous apprend en outre que le fugitif avait donné de ses nouvelles depuis Bergame, et que, de cette ville, Rousseau s'était acheminé par la route des Grisons pour retourner en France : « ...è partito da questa città (Venise) il giorno dei 22 Agosto... e si era incamminato per la strada dei Grisoni per restituirsi in Francia... »¹

Loin de faire la lumière, ce document nous complique le problème. Il surgit là un itinéraire nouveau, qui semble mettre en doute le passage de Rousseau par le Valais, d'autant plus que les Inquisiteurs de la Sérénissime République avaient la réputation d'être bien informés. Une erreur s'est-elle glissée dans le rapport, au sujet de la route prise ? S'est-on contenté d'une enquête superficielle ? Le Sage du Conseil, en la circonstance François Loredan, savait à quoi s'en tenir sur le bien-fondé de la plainte de M. de Montaigu, et rendit du reste dans l'affaire justice à Rousseau en ne l'inquiétant en aucune façon. L'écrivain a-t-il lui-même déclaré à son aubergiste de Bergame qu'il prendrait la route du Nord, quitte ensuite à changer de direction ? Tout cela est possible. Il y a d'ailleurs des incertitudes dans ce rapport, car les secrétaires répètent, plus loin, que Rousseau était en route pour la France, sans préciser cette fois le chemin qui aurait été suivi. Pour un Vénitien, la voie des Grisons était la plus normale. C'était le chemin le plus direct, le plus court, pour

¹ V. Cérésolle et Th. Dufour : *Rousseau à Venise*.

atteindre Soleure, siège de l'Ambassade de France auprès du *Louable Corps Helvétique*, où l'on pouvait penser que Rousseau se rendrait d'abord, avant de gagner Paris. Et justement, des ponts hardis jetés sur les gorges de la Via Mala venaient d'améliorer grandement l'antique voie aboutissant, de Coire par Thusis, aux cols du Splügen et du S. Bernardino au nord de Bergame. Ponts remarquables, très célébrés autrefois, que Christian Wildener de Davos venait de construire, en 1738 et 1739.

Bref, nous ne croyons pas que l'itinéraire par les Grisons ou même le St-Gothard soit démontré par ce document. Cet itinéraire impliquerait un singulier détour pour se rendre de Bergame à Genève, où nous savons que Rousseau arriva vers les premiers jours d'octobre, et il n'est pas du tout vraisemblable que notre voyageur, dont le gousset était assez peu garni, ait voulu se payer le luxe d'un tel périple. Il est certain que, de Bergame, il gagna Côme, et de là, par Varese, atteignit le Lac Majeur, puis franchit le Simplon. Nous avons pour le croire deux motifs irrécusables.

D'abord, Jean-Jacques a vu les Iles Borromées. Pour cadre à la *Nouvelle Héloïse*, il passa successivement en revue « les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages », dit-il, et il songea quelque temps, et même à plusieurs reprises, au site des Iles Borromées. Il y renonça parce qu'il leur trouva « trop d'agrément et d'art ». Et il choisit le lac de son enfance, le Léman,

« autour duquel, dit-il, mon cœur n'a jamais cessé d'errer ». Puis, à Sion, se place son entrevue avec M. de Chaignon, qu'il n'a pas pu inventer.

V

Comme les humanistes d'autrefois, Rousseau fut toujours un grand voyageur pédestre. On a pu parler à son propos d'une véritable *dromomanie*. Il a connu mieux que personne la joie, les plaisirs divers de la déambulation qui le mettait en contact direct avec la nature. « Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans les voyages que j'ai faits tout seul et à pied... », écrit-il dans les *Confessions*. Il est certain qu'il fit à pied la plus grande partie du trajet, du moins jusque dans le Bas-Valais, par goût, et aussi par nécessité de regarder à la dépense.

De Venise il gagna Padoue¹ par le coche d'eau, en suivant le canal de la Brenta. La diligence d'eau portait le nom de *Burchiello*. C'était un assez grand bateau décoré, remorqué, de Venise à Fusina, par des barques à quatre rames, et tiré ensuite par des chevaux

¹ L'auberge *al Ré d'Ingliterra* y est citée en 1741 par le voyageur allemand Johann Georg Keyssler.

le long du canal. Il fallait une heure pour traverser les lagunes et dix heures pour atteindre Padoue.

La décadente Venise, « l'auberge joyeuse du monde », si vivante au milieu du XVIII^e siècle, la Venise de *Candide* et de *Casanova*, avait peuplé les bords de la Brenta de villas magnifiques inspirées du Palladio. On a là l'une des plus belles régions de l'Italie et qui a fait dire à un vieil auteur : « ... Si l'on n'était pas assuré que le Paradis terrestre a été en Asie, je croirais qu'il n'a pu être que dans le territoire de Padoue...¹ » Le canal, réglé par des écluses, était sillonné de jolies pétoles et de gondoles, à l'usage des désœuvrés accourus de toutes les parties du Continent pour fêter le perpétuel Carnaval de Venise.

Les voitures publiques assuraient un service à l'époque entre Padoue et Bergame, mais semblent avoir été d'un prix exorbitant. Le président de Brosses², qui parcourut cette partie de l'Italie en 1739, nous apprend que le trajet de Milan à Venise, par la diligence, pour lui et ses quatre compagnons, revenait à douze mille livres de France. Tout l'argent de Rousseau y aurait passé, uniquement en frais de voiture, avant qu'il eût atteint le lac Majeur. Cette partie de la péninsule, admirablement cultivée, n'avait pas de très bonnes routes, au témoignage du président de Brosses.

¹ Constantin Paléologue, cité par La Lande : *Voyage d'un Français en Italie*, 1769.

² Charles de Brosses : *Lettres familières sur l'Italie*.

Occasionnellement, Rousseau a pu profiter d'une calèche de *cambiature*, ou voiture de retour, qui rentrait à vide entre deux localités. La *cambiature*, aubaine pour le voyageur, était analogue aux *retours* de notre ancien roulage. Le voyageur anglais Misson¹ se plaît à souligner les commodités de ce moyen de locomotion avec lequel il a croisé toute la Lombardie avant Rousseau. Mais ces calèches ne comportaient en général que deux places. Elles étaient fort recherchées; les voyageurs se les disputaient car il en coûtait relativement peu.

En Valais, les voitures publiques étaient alors inexistantes. Les frères Fischer, de Reichenbach, avaient le monopole du courrier-lettres de Genève à Milan par le chemin du Simplon, mais c'était tout. Pas de messageries organisées pour le transport des voyageurs. Ceux-ci se débrouillaient comme ils pouvaient. Ainsi, en 1709, le savant naturaliste J.-J. Scheuchzer qui descendait la vallée du Rhône, en était réduit à des moyens de transport de fortune et purement occasionnels. Il fit le trajet jusqu'à Sion tantôt à cheval, tantôt à pied ou en empruntant une carriole de passage... « *tum equis, tum pedibus, tum curribus, prout occasio se feret...* » Un bon mois après son départ, lorsqu'il dut arriver en Valais, Jean-Jacques n'avait certainement plus les moyens de s'offrir un cheval de louage avec guide à payer aussi pour le

¹ Misson : *Nouveau voyage en Italie*, La Haye 1698.

retour, encore moins de fréter un char à bancs pour son usage. Il a dû faire à pied la plus grande partie du trajet.

VI

Même si Rousseau n'a jeté qu'un coup d'œil rapide aux belles villes de Padoue, Vicence et Vérone, il n'est guère possible de placer son arrivée à Bergame avant les premiers jours de septembre. Nous sommes du reste réduits, à ce sujet, à de simples hypothèses. Rousseau voyait pour la deuxième fois cette région de l'Italie. Vérone en particulier, par ses monuments antiques, Vicence par les chefs-d'œuvre d'architecture du Palladio, l'ont certainement retenu quelques jours. Justement, à Vérone, la meilleure troupe de comédiens d'Italie, chaque été, jouait la comédie dans les Arènes, ce qui attirait une foule énorme. Bergame, la patrie du Tasse, où il s'arrêta et d'où il écrivit à Venise, avait alors trente mille habitants. On y logeait au *Phénix* ou à l'*Auberge Royale*. La chose la plus remarquée alors à Bergame était le bâtiment de la foire, en pierre de taille, édifié en 1740. Il est probable que Rousseau s'est arrêté quelque peu dans cette ville. Il s'y tenait alors la foire célèbre de Saint-Alexandre, qui durait de la mi-août à la mi-septembre. Il y arriva quand elle battait son plein, et c'était, dans le grand quadrilatère connu sous le nom de *El Prato*, le pittoresque de cinq

à six cents boutiques montées pour la circonstance. La charmante ville de Côme, aux maisons alors toutes peintes à fresque sur leur façade, a dû le séduire aussi. Le lac de Côme passait pour la perle des lacs alpins et, de l'auberge — vraisemblablement l'unique — de *San Angelo*¹, la vue s'ouvrait, admirable, sur les eaux tranquilles. Toute cette région est ravissante. A Côme, il aurait eu, comme « en Valais et ailleurs », dit-il, « quelques petites aventures » que nous brûlerions de connaître mais que nous sommes réduits à ignorer. Sur ce voyage auquel il ne consacre que trois lignes, et en particulier sur le site des îles Borromées, il aurait bien voulu revenir plus tard et entrer dans plus de détails, mais il y renonça, ainsi qu'il nous l'apprend dans les *Confessions*, tout comme il renonça aussi à une *Histoire du Valais* qu'il s'était proposé d'écrire à la suite de ce voyage.

Ainsi, ces détails que nous aimerions savoir, nous ne les avons pas. Il tente d'expliquer, vingt ans plus tard, pourquoi il ne peut donner de plus amples éclaircissements sur cette pérégrination qui va marquer dans les lettres, comme on le verra. Explications d'un malade, dans lesquelles apparaissent de façon manifeste les premiers symptômes de cette demi-folie qui allait s'abattre sur l'infortuné Jean-Jacques, alors au comble de la gloire et de la persécution : « ... mais

¹ Sa réputation paraît bien établie dès la fin du XVIII^e. Les guides de voyages la signalent. Il est difficile d'avoir des renseignements sur les auberges avant le XIX^e siècle.

le temps me gagne, les espions m'obsèdent; je suis forcé de faire à la hâte et mal un travail qui demanderait le loisir et la tranquillité qui me manquent. Si jamais la Providence, jetant les yeux sur moi, me procure enfin des jours plus calmes, je les destine à refondre, si je puis, cet ouvrage ou à y faire au moins un supplément dont je sens qu'il a grand besoin ¹. » Il ne lui a pas été donné de nous dévoiler le mystère de ses petites aventures à Côme et en Valais et de ce long vagabondage pittoresque.

Il y avait par les routes de l'époque environ cinquante lieues de Padoue à Bergame. Paysage unique de mûriers et de treilles, chaque mûrier étroitement enserré de ceps courant en guirlandes jusque par-dessus la chaussée. Beau et bon pays, mais assez mauvais chemins, tel était le dicton du temps. Mauvais à tous points de vue. On y pouvait craindre un peu pour sa bourse, sinon pour sa vie, si l'on voyageait seul. Il était recommandé de se joindre à une caravane, et les occasions ne manquaient pas, car le trafic de Vénétie par Bergame et les cols des Alpes était important. Nous savons que les chemins n'étaient pas très sûrs en Italie à l'époque. Encore à la fin du XVIII^e siècle, la route de Bologne à Florence dans les Apennins disposait de postes de *carabinieri* pour la sûreté des voyageurs. Les caravanes qui partaient de Rome pour Naples par la fameuse *via Appia* qui résistait depuis

¹ *Confessions*, VII.

deux mille ans aux charrois et au temps, cette route si pittoresquement décrite par Horace — *Minus gravis Appia tardis*, qui l'a faite à pied, point pressé, s'humectant aux tavernes et rendant grâces aux dieux de la douceur de vivre — s'entouraient encore, il y a à peine cent cinquante ans, d'escortes militaires. Avant d'entreprendre un voyage de quelque importance dans la péninsule, les gens fortunés au XVII^e ou XVIII^e siècle, allaient à confesse et faisaient leur testament. C'était une faveur si le voiturin pouvait garantir à son client un lit d'auberge pour lui tout seul, et une telle faveur était l'objet d'une stipulation payante en bonne et due forme, avant le départ. Revenons à notre itinéraire. Entre Vicence et Vérone pullulaient en particulier des vagabonds, des mendiants qui encerclaient les carrioles ou les voyageurs pédestres, avec des mines peu recommandables, sous couleur de solliciter une aumône. On les signalait comme dangereux.

Les relais d'auberges laissaient aussi fort à désirer, au témoignage de bien des voyageurs. « J'y ai vécu, écrit l'un d'eux ¹, au milieu de la fumée du tabac, de l'odeur de l'ail, des mauvais soupers et des murmures des voyageurs. Voilà ce qui m'arrivait tous les soirs, avec un mauvais lit, ou sans lit, pour me refaire des fatigues de la journée. Les Italiens murmuraient moins que les Etrangers, car ils avaient du moins la vocation d'aimer la chèvre et le macaroni ¹. » Cette situation

¹ Abbé Coyer : *Voyage en Italie*, 1775, vol. I.

était assez générale, et il est certain que Rousseau, tout autant que les autres touristes, a payé tribut aux désagréments des voyages de l'époque dont on n'a guère idée. En voici quelques exemples.

Si les auberges suisses, dès le XVIII^e siècle, se caractérisent par une grande propreté, il n'en allait pas de même en Valais, dans les villages de la Lévantine et dans le nord de l'Italie. Encore en 1802, le guide Reichard, le Baedeker d'alors, s'en plaint amèrement. Le grand fléau du tourisme du temps, c'était les puces et les punaises, disons-le congrument. La sémillante M^{me} de Genlis, qui connaissait si parfaitement son XVIII^e siècle, insiste beaucoup sur cette calamité inéluctable des longs voyages. Elle conseille, pour s'en prémunir, de placer quatre morceaux de camphre gros comme des noix, entre les draps et le matelas, à la tête et au pied du lit. Il fallait surtout se garder de laisser le lit contre la paroi. Un autre moyen de lutte contre cette vermine, elle l'expérimenta elle-même : « Il m'est arrivé de me garantir une nuit de la morsure des punaises, en plaçant le lit au milieu de la chambre de l'auberge, et en l'entourant d'un grand nombre de bougies allumées ¹. »

Les surprises les plus imprévues et les plus désagréables pouvaient guetter les infortunés voyageurs. L'archéologue Jacques Cambry — il est vrai qu'il est un peu hâbleur — se vit offrir, en 1789, à Brienz, à

¹ *Guide Reichard* 1802.

l'auberge, faute de place, de partager le lit d'une femme de quatre-vingt-trois ans. La même année, M^{me} de la Briche y dut coucher dans une chambre remplie de fromages dont l'odeur était intolérable. Encore en 1805, le voyageur Ulrich Heguer se résigna à coucher, à Meiringen, dans une chambre déjà occupée par cinq dames.

Il y avait, bien entendu, des exceptions. Hirschfeld, en 1776, trouve les auberges bernoises meilleures que celles d'Allemagne. La même année, le fermier général Roland de la Platière est enchanté de la bonne chère et de la propreté de son auberge d'Andermatt. Un autre voyageur, heureux d'apprécier les bonnes auberges suisses, s'indigne, à titre de comparaison, de la façon dont sont tenues les auberges françaises de province.

L'inconfort des voyages d'autrefois était très réel et pouvait tourner au supplice. Goethe ne put fermer l'œil à Loèche-les-Bains en 1779, dans son lit d'auberge, par suite des puces dont les bandes turbulentes ne capitulèrent qu'avec la lumière du jour. Des armées d'insectes suceurs hantaient les auberges et y vivaient à discrétion si l'on peut dire. En 1777, le grand-maître des Eaux et Forêts de Soissons, Louis-Charles-Félix Desjobert¹ faisait un voyage en Suisse. Le récit qu'il en donne est plein de choses vécues; il nous édifie sur les agréments du tourisme de l'époque. A Lauter-

¹ « Un voyage en Suisse en 1777 ». Relation publiée par M. E. Rott dans le *Musée Neuchâtelois* de 1909/1910.

brunnen, dit-il, « nos lits étaient puants et nous y avons été mangés des puces ». De même à Evian, au Cheval-Blanc, dont les lits « étaient de mauvaise odeur et remplis de puces. Je me suis levé à trois heures, note-t-il, ne pouvant dormir. » Il poursuit sa route vers le Valais et arrive à Saint-Gingon (Saint-Gingolph). « Le châtelain, marque-t-il, occupe le vieux château et y tient auberge. Il parle fort bien, et nous avons jaboté ensemble avec plaisir. La vue de la salle à manger est fort belle, mais les lits sentent encore mauvais, et j'y ai souffert des puces presque autant qu'à Evian. »

Dans n'importe quel pays on trouvait des ennuis de ce genre, dont les récits de voyages se font l'écho. Même dans les pays très policés. Une comtesse qui coucha dans une charmante ville du Midi de la France se plaignait fort des puces le lendemain matin¹. De tels ennuis devenaient un sujet de doléances ou de conversation, dans les brillants carrosses ornés de glaces, sur les routes du Roi.

Aux désagréments provoqués par ces bestioles, dans les auberges des régions écartées, s'ajoutait une autre calamité non moins détestée des voyageurs : le pour-boire, la bonne main, *buona mancia*, qui n'en finissait pas. Il en fallait pour toutes les circonstances du voyage. L'*ostalliera* ou valet d'écurie en réclamait sa part, et le garçon qui lavait les roues de la voiture ou recevait votre bagage. Le violoneux qui saluait votre

¹ *Recueil de Voyages*, Paris 1783.

descente d'une ariette ou d'une cavatine vous tendait la main, et il n'est pas jusqu'au poète de la *locanda*, car certaines auberges du Piémont se payaient cette curiosité, qui ne demandât aussi sa pièce, en échange du sonnet sur votre heureuse arrivée. Sans compter qu'il était recommandé de lâcher un paul ou un jules à chaque frontière : Milanais, Etats de l'Eglise ou terre de la Sérénissime, au douanier pour faciliter les visas du passeport ou rendre moins vexatoire la visite du bagage.

A Laveno sur le lac Majeur, on trouvait des barques toujours prêtes pour la traversée du lac. Elles déposaient les voyageurs à Arona, où ils devaient acquitter le péage accompagné de l'éternel pourboire. L'un des fondateurs de la Société Royale de Philosophie de Londres, John Evelyn, en compagnie d'un poète célèbre, passa en 1646 une nuit à l'auberge du petit village de Mergozzo à l'extrémité du lac, avant de prendre la route de Domo d'Ossola et le chemin du Simplon. Il y coucha sur un lit bourré de feuilles de maïs « qui faisaient de tels craquements, écrit-il, et me piquaient tellement la peau à travers le couil que je ne pus dormir »¹. Ce genre de lit était commun en Valais.

A Domo d'Ossola, nouveau pourboire au carabinier sarde, pour le visa du passeport.

¹ « Un voyage à travers le Simplon en 1646 », de John Evelyn, trad. de M. Louis Seylaz, *Les Alpes*, N° 9, 1931.

VII

En général, le trajet de Domo d'Ossola à Brigue se faisait d'une traite, en une dizaine d'heures. C'est dire que le voyageur devait quitter de grand matin l'auberge de Domo d'Ossola — la plus ancienne que nous connaissions était *A l'Ange, al Angelo* — pour venir dîner à Simplon-Village. Une vieille auberge existait déjà à l'époque dans cette localité. La bâtisse s'y voit encore, à peu près au centre de l'agglomération, en bordure du vieux chemin dallé. On sait peu sur cette doyenne respectable des auberges valaisannes, sinon qu'à l'époque du voyage d'Evelyn, on y soupait de lait, de pain noir et de fromage. Le vin qu'on y buvait était exécrable et l'on y couchait sur des « sortes de buffets si élevés au-dessus du plancher »¹ qu'on y grimpait à l'aide d'une échelle. Quarante ans après le passage de Rousseau, au témoignage de de Saussure qui s'y arrêta avec sa caravane en route pour le versant méridional du Mont-Rose, elle était devenue une auberge proprette et fort bien tenue par un capitaine en retraite des services étrangers.

Les autres auberges de la route étaient à l'avenant. On en rencontrait une, misérable, au village de Divedro à deux heures de Domo d'Ossola, puis une deuxième, guère meilleure à Ruden ou Gunt (Gondo). Le chemin offrait des dangers entre Gondo et Simplon,

¹ Evelyn, op. cit.

par son étroitesse, et les abîmes dont les yeux du jeune voyageur n'osaient mesurer la profondeur. Sur le versant nord également, où, avant de plonger sur Brigue, le sentier décrivait au-dessus de la Saltine, une vire étroite et impressionnante. Le glacier de Kaltwasser descendait beaucoup plus bas que maintenant, et formait carapace sur les rochers surplombant le fond de la vallée.

On peut se demander si Jean-Jacques a fait en solitaire la traversée du Simplon, ou s'il s'est joint à une caravane. Je penche pour cette dernière hypothèse. A l'époque, les défilés de Gondo ne pouvaient qu'inspirer une réelle crainte aux voyageurs peu familiarisés avec les *horreurs* d'un pareil site. Après l'enchantement des plaines lombardes, c'était pénétrer brusquement au cœur même de la montagne maléfique et païenne. En outre, les ours, les loups et les loups-cerviers ou lynx, qui infestaient autrefois ces régions et dont les ravages reviennent souvent dans les vieilles chroniques, n'avaient pas totalement disparu. On racontait même qu'ils avaient assailli des voyageurs. Evelyn et son groupe étaient armés de carabines pour franchir le col. Les armes faisaient partie de l'équipement d'un tel voyage, du moins pour les gens fortunés. Il me paraît peu vraisemblable que Rousseau, bien qu'habitué aux paysages sauvages, ait voyagé seul. Le trafic à l'époque était considérable par le col. Il lui était facile de se joindre à une caravane. Le chemin, dont se plaint fort Evelyn, avait été grandement amé-

lioré vers le milieu du XVII^e siècle par Stockalper, qui fit du Simplon une voie commerciale de premier ordre, reconstruisant les ponts, corrigeant les tracés, modernisant, si l'on peut dire, les auberges. Le chemin était alors parcouru de longues théories de mulets.

On allait aisément en cinq heures de Simplon-Village à Brigue. A la descente du col, sur le versant nord, on remarquait encore les vestiges du sentier romain. Dans la combe, plus bas, au lieu dit *Les Tavernettes*, une rustique buvette semble avoir existé de tout temps. C'était la halte obligée des muletiers et porteurs. A Brigue, bien des maisons portaient, clouée au-dessus de la porte, une tête d'ours, de loup ou de renard. Au demeurant, c'était un bourg prospère, enrichi par le trafic du col du Simplon. Rousseau passa certainement une nuit à Brigue. Comme tous les voyageurs pédestres, il devait porter lui-même son petit baluchon sur le dos. C'était en général un sac à bretelles contenant le linge indispensable et quelques habits de rechange, que l'on remettait à la blanchisseuse dans les auberges, et quelques menus objets, entre autre l'inévitable gobelet de cuir bouilli pour se désaltérer aux ruisseaux de la route. Les malles suivaient par les voies ordinaires du trafic, dans le cas particulier certainement la voie maritime, jusqu'à Marseille.

VIII

Quant aux péripéties de cette randonnée par ce haut col des Alpes, nous n'avons aucun renseignement positif, et il est vain de se perdre dans des hypothèses. La traversée du Simplon a dû lui rappeler un souvenir précis et qui était encore de fraîche date. Quatre années auparavant, il s'était occupé du Simplon, chez M^{me} de Warens, alors que *Maman* traversait de nouveau une crise financière sérieuse. Le jeune Rousseau avait conçu alors un assez extraordinaire projet pour se faire des ressources et renflouer la bourse commune. M^{me} de Warens avait elle-même, dans ce domaine, une imagination très fertile, bien que fort déréglée, pour ne pas dire extravagante, quand on songe à ses aventureuses entreprises minières. N'avait-elle pas songé aussi à créer aux Charmettes un jardin botanique ouvert contre paiement aux visiteurs, et dont Jean-Jacques aurait été le démonstrateur ?

Bref, en 1740, Jean-Jacques présentait au gouvernement sarde, en l'occurrence le comte de Saint-Laurent, contrôleur général des finances, un plan de transport des marchandises par le Mont-Cenis, au détriment du Simplon. Le jeune Rousseau paraît du reste avoir étudié l'affaire assez minutieusement. Il est à même d'indiquer le coût du transport du Milanais à Genève, droits de péage compris, par la voie alors en vogue du *Mont S. Plomb*, écrit-il, et de démontrer que le transit par le *Mont Senis*, comme il dit, pouvait être plus

avantageux pour les commerçants, sans parler du profit qu'en retireraient les muletiers de Maurienne, et les finances, en général, de Sa Majesté Sarde. Il constate que le péage de Suse est fort cher¹, ce qui fait que les négociants trouvaient grands avantages à utiliser le Simplon. Donc, il faut abaisser le *dace* (de l'italien *dazio*, péage) de Suze et mettre sur pied une nouvelle organisation des transports par cette voie, que lui, Jean-Jacques espérait bien diriger. La proposition n'a pas eu de suite.

Il précise dans sa lettre², qui est assez longue, un point relatif au Simplon : « V. E., dit-il, n'ignore pas que depuis plusieurs années les Suisses (Rousseau paraît ignorer les Valaisans, tout comme il orthographe encore de façon archaïque S. Plomb, sans doute d'après l'*Helvetia antiqua et nova* de J.-B. Plantin, 1656), ont ouvert un chemin dans le Mont S. Plomb

¹ La cherté des droits, qui furent relevés par les financiers de Victor-Amédée II, est la principale cause de la nouvelle direction prise par le transit. Constatation faite déjà en 1728 par Montesquieu, lors d'une visite à Sa Majesté.

« Les marchandises d'Italie passaient par la Savoie, écrit-il. On lui (le roi) fait charger ces lieux-là de droits et on crut que les marchands ne changeraient pas de route parce que les passages se fermaient par la neige et qu'ils étaient difficiles, et point de chemin. Mais on s'est trompé. On a pris le passage par la Suisse, par une montagne appelée le Simplon, que l'on a fait bien accommoder, et toutes les marchandises y passent maintenant. »

(*Voyages*, de Montesquieu, publiés en 1894 par le baron Albert de Montesquieu.)

² publiée dans le vol. XIII des *Annales J.-J. Rousseau*, p. 197.

pour le passage des marchandises de Gênes, Etat de Milan, Lombardie, etc., à Genève, Lyon, Allemagne et Suisse et réciproquement. »

Le détail en soi est exact. Un siècle auparavant, un grand seigneur valaisan, financier consommé, Gaspard Stockalper de la Tour, avait complètement réorganisé, puis accaparé le transport des marchandises par le Simplon. Il sut donner à ce trafic un essor extraordinaire, favorisé d'ailleurs par la guerre de Trente Ans qui avait rendu peu sûres les autres voies de communications. D'après les récits des voyageurs du temps, l'incurie de l'administration sarde était pour quelque chose aussi dans ce détournement du trafic. Les chemins, dans la région de Suse et de Novalèse, étaient plutôt qualifiés de fondrières que d'honnêtes sentiers à mulets. Les voyageurs devaient renoncer à les parcourir à pied et usaient de chaises à porteurs. La douane de Suse aurait eu grand besoin d'une réorganisation, si l'on en croit la relation d'un voyageur allemand de 1741 qui qualifie de pure mendicité la manière dont les visites s'opéraient. Cela n'est sans doute pas étranger à la préférence donnée par le trafic à la voie du Simplon qui offrait tous les avantages d'une bonne organisation commerciale.

Les échanges se faisaient surtout entre le Milanais, la Vénétie et la France. En 1650, la puissante corporation des transporteurs (*Ballenführer*) de Brigue comprenait deux cents quatorze membres et l'argent affluait dans chaque ménage. Les anciens chroniqueurs

se plaisent à souligner cette prospérité qui s'abattit littéralement sur les gens de Brigue, à la suite de l'impulsion considérable donnée au trafic par Stockalper, connu aussi sous le nom de *Roi du Simplon*.

Mais il semble bien qu'à l'époque de notre voyage, le mouvement commercial par le col s'était déjà fort ralenti. Des conflits avaient éclaté entre l'Etat du Valais et les compagnies de roulage qui avaient l'obligation d'entretenir les ponts et la route et s'en acquittaient fort mal. Ainsi qu'à propos des droits d'entreposage dans les soustes, qui étaient devenus excessifs. Négligence d'un côté, tarifs prohibitifs de l'autre, avaient nui au roulage. Depuis quelques décades, le transit était en diminution. Ces conflits débordaient même les frontières valaisannes. En 1728, nous voyons le gouverneur de Milan, comte Borromée¹, renouveler au Grand Baillif du Valais ses plaintes et doléances. Un nouveau péage établi depuis le début du siècle sur la montagne du Simplon indisposait les négociants milanais et nuisait aux relations commerciales entre les deux pays. Il en résultait une certaine crise dans les transports qui entraînait l'appauvrissement de bien des gens qui vivaient du roulage.

IX

A défaut de renseignements positifs, il est aussi permis de penser que cette traversée du Valais de

¹ Grenat : *Histoire du Valais*, p. 363.

Rousseau ne s'est pas déroulée dans une perpétuelle admiration de la nature, et l'on ne saurait parler du plus beau des voyages. Avec son hypersensibilité malade et son sens si aigu de la justice, Jean-Jacques a dû se ressouvenir maintes fois des comportements du comte de Montaigu à son égard. L'exiguïté de ses ressources était là pour les lui rappeler. Sans doute aussi par moment, c'est au cours du voyage qu'il a médité et mûri sa défense pour M. du Theil, dont relevait l'ambassadeur. C'est certainement en cours de route qu'il a préparé, et même écrit la nouvelle missive qu'il lui envoie en date du 7 octobre. Cette date est du reste vraisemblablement erronée et elle doit être avancée de quelques jours si l'on veut admettre son arrivée à Paris le 11 octobre, où il écrivait à nouveau au ministère. Ces dates sont précieuses. Après le départ de Venise, ce sont les deux seuls points de repère chronologique de cette longue randonnée. Elles nous permettent de situer le passage de Rousseau en Valais.

En quittant le canton, il se rend à Genève par la côte vaudoise du lac. De Genève, il revient à Nyon faire une brève visite à son père, puis regagne sa ville. Réconforté par une avance d'argent de Gauffecourt, il va ensuite en chaise à Lyon. Il s'agissait pour lui d'éclaircir un point déjà ancien de sa querelle avec le comte de Montaigu. L'année précédente, lors de son voyage de Paris à Venise, son patron avait surfait les prix du transport de son bagage. « Friponnerie bien basse », écrit-il, qui demandait, pour être tirée au

clair, la vérification des registres de la douane, formalité dont voulut bien se charger M. Boy de la Tour. Pour lui, il prit sans tarder le carrosse pour Paris, d'où il date du 11 octobre sa dernière réclamation au ministre. Nous pouvons légitimement admettre la sortie du Valais vers les premiers jours d'octobre.

Ici se pose une question intéressante. Dans la *Correspondance Générale de J.-J. Rousseau*, la troisième plainte à M. du Theil porte l'indication suivante, quant au lieu et à la date de sa rédaction : *A Venise, le 7 octobre 1744*. Il y a là une erreur, relevée d'ailleurs par le commentateur de la *Correspondance*, M. Th. Dufour, car Rousseau a quitté Venise le 22 août. Il avait d'abord écrit : « A Genève, le 7 octobre 1744 », puis il a corrigé par « A Venise, le 7 octobre 1744 ». Cette correction a été apportée vingt ans plus tard, alors que Rousseau rédigeait les *Confessions*, et sa mémoire l'a trompé. Il ne pouvait pas non plus être encore à Genève le 7 octobre, si l'on admet son arrivée à Paris, après le détour par Lyon, le 11 du même mois. M. Dufour propose de dater cette troisième lettre à M. du Theil comme suit : *En voyage, commencement d'octobre 1744*.

Je vais plus loin. En serrant l'itinéraire de façon précise, la logique et les faits me permettent de la dater de Sion, au commencement d'octobre. Il est très vraisemblable que Rousseau, qui avait tout loisir pour la méditer et l'approfondir, a rédigé cette réclamation

chez le Résident français, pendant les derniers jours de son passage à Sion ¹.

Jamais dromomanie n'a été plus féconde en œuvres littéraires que celle de Rousseau. En voyageant, en se promenant, il écrivait dans sa tête. « Je n'ai jamais rien pu faire la plume à la main, vis-à-vis de mon papier, nous apprend-il. C'est à la promenade, au milieu des rochers et des bois; c'est la nuit dans mon lit et durant mes insomnies, que j'écris dans mon cerveau. » Ainsi fit-il sans doute durant cette longue errance de Venise à Paris. En plus de sa cause qu'il avait à défendre, n'oublions pas que Rousseau à cette époque était déjà féru d'économie politique et ses pensées durent aborder maintes fois ce sujet.

X

A part les ennuis de l'affaire de Venise, rarement les circonstances furent plus défavorables pour un

¹ Il suffit de relire cette lettre pour se rendre compte qu'elle n'a pas été écrite à Genève. En voici un fragment caractéristique :

« ... Le Sénat me rend justice; Monsieur le Consul de France (M. Le Blond) a été chargé de m'en assurer, et vous me la rendrez, Monsieur, j'en suis sûr, sitôt que vous m'aurez entendu. Pour cet effet, au lieu de m'arrêter à Genève, comme je l'avais résolu, je vais en diligence continuer mon voyage; j'aspire avec ardeur au moment d'être admis à votre audience. Je porte ma tête à la justice du Roy, si je suis coupable... »

Il est clair aussi que ses démêlés avec le comte de Montaignu ont beaucoup tourmenté Rousseau au cours de ce voyage, et il prend, à son habitude, la chose, minime en soi, très au tragique.

tel voyage. La peste sévissait encore dans certaines régions de l'Italie où elle avait éclaté l'été précédent. Il avait lui-même été consigné en quarantaine dans un lazaret de Gênes, alors qu'il était en route pour Venise. Non seulement les provinces du Nord, mais aussi le gouvernement valaisan avaient été amenés à prendre des mesures sérieuses de contrôle et de police. Le Grand Baillif avait envoyé des commissaires sur les cols, en particulier au Simplon, pour surveiller le passage des voyageurs. En Diète de mai 1744, nos Magnifiques Seigneurs les Députés jugent à propos de ne pas se départir des mesures de surveillance prises, car si le danger de la peste paraît diminuer, des bruits couraient qu'une grave épizootie avait éclaté de l'autre côté du Simplon. Une motion est faite dans ce sens en Diète de printemps de cette année-là¹.

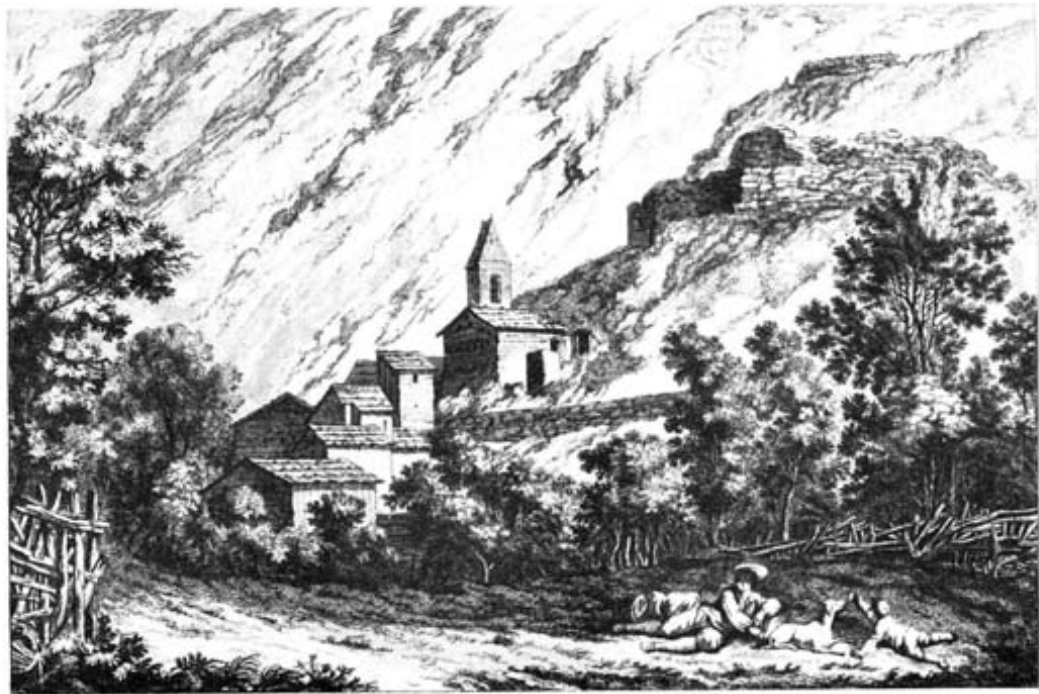
Outre les risques d'une propagation possible de ces fléaux, qui mirent notre Diète en émoi, la situation politique internationale était singulièrement troublée, et la répercussion s'en faisait sentir dans notre pays. La guerre de la Succession d'Autriche (1741-1748) avait éclaté à la mort de l'empereur Charles VI. Les grandes nations étaient aux prises pour ou contre Marie-Thérèse, fille de l'empereur, à laquelle ce dernier avait assuré sa succession. Frédéric II s'était allié à la Suède et aux Bourbons de France, d'Espagne et de Naples. Ces puissances entreprirent le démembre-

¹ Recès de la Diète, mai 1744.

ment de la monarchie autrichienne, défendue par l'Angleterre, la Hollande et la Russie. L'Europe était divisée en deux camps. Charles-Emmanuel III de Sardaigne, celui-là même qui servait une pension à son agent secret aux portes de Genève, M^{me} de Warens, d'abord ligué contre Marie-Thérèse, abandonnait bientôt ses alliés pour embrasser le parti de l'impératrice. En 1744, on se bat dans la péninsule italienne, dans les Pays-Bas, en Alsace. La flotte anglaise paraît devant Toulon. Partout des mouvements de troupes, et les soldats franco-espagnols (gallispan) se montrent à nos frontières savoyardes. Le Valais prend des mesures pour parer à toute éventualité.

Nos archives possèdent en particulier les deux ordonnances royales de Louis XV, par lesquelles le Bien-Aimé déclarait la guerre à l'Angleterre le 4 avril 1744 et à l'impératrice Marie-Thérèse le 6 mai. L'ambassade française de Soleure les avaient communiquées au gouvernement valaisan peu de temps avant l'envoi d'un résident. Deux pages d'arguments — il s'agit d'une lettre circulaire imprimée — déduits en bonne logique devaient prouver à notre Grand Baillif et à toutes les cours, combien le Roi de France avait raison de se lancer dans l'aventure !

En cet été de 1744, nous avions donc les troupes franco-espagnoles sur toute notre frontière savoyarde, et les austro-piémontais de l'autre côté du Simplon, dans le Milanais, n'attendant qu'une occasion de se rencontrer. Nos milices étaient, soit de piquet, soit



Bas-Châtillon (Haut-Valais)

mobilisées, et les passages occupés du Grand-Saint-Bernard à Saint-Gingolph. Les Bernois eux-mêmes avaient cantonné des compagnies sur les bords du Léman. En Diète tenue à Tourtemagne le 19 février 1744, les pleins pouvoirs sont demandés par le grand baillif *François-Joseph Burgener*, et ils lui furent accordés le 28 mars après délibération des dixains, c'est-à-dire des assemblées populaires souveraines, pour prendre une telle décision. Dès le 1^{er} avril, dans toute la vallée du Rhône, les dispositions sont prises pour alerter rapidement les milices. Les collines se garnissent de postes d'observation et de signaux desservis jour et nuit. C'est par le moyen de feux allumés sur les hauteurs que les troupes étaient mobilisées. Nous savons que ces signaux étaient constitués par de hautes pyramides faites de paille et de bois. La paille jetait dans la nuit une lueur très vive. Le bois, qui était vert, dégageait une épaisse fumée très visible le jour. En guise de télescopes, les baraquements des gardes étaient munis de tubes pointés dans la direction des signaux voisins. Ces engins assuraient une observation plus précise et les postes n'étaient pas exposés à confondre les feux des particuliers avec les signaux d'alarme. De tels signaux (*Hochwachten*) couvraient la Suisse. L'alarme se transmettait rapidement et les troupes pouvaient être mobilisées en un temps record.

Cette situation se maintint pendant tout l'été de 1744 et, malgré les assurances amicales de l'ambassadeur de France à Soleure, ces postes d'observation et

de garde sur les cols et les collines, placés sous le commandement du capitaine Jean de Werra¹, ne se départirent pas de leur vigilance. La notion de neutralité n'était pas alors d'une rigidité absolue. Après des négociations menées par le marquis de Courteille, ambassadeur de France à Soleure, avec les Confédérés et le Valais, plusieurs bataillons franco-espagnols furent autorisés, dans le courant de l'été, à se rendre en Italie par la vallée du Rhône « pour y soutenir les prétentions de l'infant don Philippe (d'Espagne, gendre de Louis XV) sur le Milanais »².

Ces troupes ont sans doute dû participer à la bataille de Coni ou Cuneo, gagnée sur les Sardes le 30 septembre 1744 par le prince de Conti, le futur protecteur de Jean-Jacques Rousseau. Ce dernier, au cours de son long voyage dans la péninsule et en Romandie, n'a pu manquer de voir tout cet appareil militaire déployé, et des mouvements inusités de troupes. En outre, par suite de la conflagration proche de nos frontières, toutes sortes de gens suspects, des vagabonds, des déserteurs, cherchaient à pénétrer clandestinement en Valais. La Diète dut prendre des mesures spéciales, et déléguer des pouvoirs spéciaux aux autorités des dixains (districts), pour la surveillance ou le contrôle des indésirables, en l'été de 1744. Ces derniers seront impitoyablement refoulés ; quant aux *Bohémiens*, dit

¹ Cf. Grenat : *Histoire du Valais*, p. 389.

² Id.

le Recès de la Diète, on devra leur tondre la tête, à l'exemple de ce qui se faisait dans d'autres pays.

En Lombardie, les contre-coups de la guerre de la Succession d'Autriche se faisaient sentir avec plus d'acuité encore. Après la défaite de Velletri (10 août 1744) notamment, les austro-sardes de Lobkowitz refluèrent en nombre vers les provinces du Nord. Rousseau, sans doute, a dû croiser bien des troupiers au cours de sa pérégrination.

Il est certainement peu exact de représenter Rousseau sous les traits d'un jeune enthousiaste s'enchantant aux beautés des paysages découverts pendant cette longue course. A part les circonstances, qui n'étaient pas pour agrémenter le voyage, à part la détresse financière qui se faisait de nouveau sentir et le forçait, tant à Sion qu'à Genève et à Paris, à frapper à des portes obligeantes, il est probable aussi que notre promeneur solitaire a dû se soumettre à des contrôles répétés, tant au Simplon que dans la vallée du Rhône, et exhiber ses passeports plus souvent qu'à l'ordinaire. Nos populations, dont il dépeint l'heureux état, étaient en réalité dans l'inquiétude de l'avenir, et veillaient sur la patrie, les armes prêtes. La proximité du conflit rendait les gens méfiants, soupçonneux, et tout le long de la route, les autorités locales avaient les pouvoirs nécessaires pour s'assurer des bonnes intentions des voyageurs.

XI

L'étape de Brigue à Sion ne pouvait se faire d'une traite; Jean-Jacques a dû passer une nuit en route, à Loèche ou Sierre, deux localités que le roulage avait rendues prospères. Il paraît certain qu'il devait rechercher les gîtes bon marché. Aussi bien est-il permis de songer à l'hospice des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, à Salquenen, qui coupait l'étape et rendait de grands services aux pèlerins ou aux voyageurs.

Le chemin, entre Viège et Loèche, côtoyait en général le pied du mont, à gauche du Rhône, dont les flots tenaient toute la plaine. A Loèche se trouvait la souste, vaste bâtiment servant d'entrepôt des marchandises. On franchissait le fleuve sur un beau pont couvert en bois de mélèze, disparu depuis longtemps. Un péage y était installé. Le chemin gagnait ensuite Varone et Salquenen pour descendre sur Sierre. Etroit, caillouteux, mal entretenu, ce chemin n'avait rien de la route carrossable. Sans doute, des carrioles chantantes de paysan y pouvaient circuler et Rousseau a bien pu, occasionnellement, profiter d'un de ces chars, mais cela n'avait rien de bien séduisant. Un tel chemin vous brisait bien son monde.

Ce n'est que vers 1780, suivant tardivement l'exemple de quelques cantons, que l'on commença sérieusement à améliorer en Valais l'artère qui le traverse et qui est devenue dans la suite la route napoléonienne du Simplon (Genève-Milan). Encore,

ne signalait-on, à la fin du XVIII^e un tronçon à peu près convenable qu'entre Saint-Maurice et Sierre, d'où le chemin se dirigeait sur les bains de Loèche, bien connus dans toute la Suisse.

Pour la commodité des voyageurs et des marchands, on avait aménagé depuis longtemps sur le chemin de Brigue à Sion quelques auberges que le vieux chroniqueur Stumpf cite déjà au XVI^e siècle. A Tourtig vis-à-vis de Rarogne, à Schnidrigen un peu en amont du village de Gampel, à Loèche près de la souste. Ces entrepôts de marchandises étaient en général flanqués d'un refuge où l'on logeait à pied et à cheval. Stumpf attribue à un grand seigneur valaisan, Georges Supersaxo, le fougueux adversaire du cardinal Schiner, la construction de la première auberge de Martigny. Elle s'élevait près de la souste, entre le pont sur la Dranse et les rochers de la Batiaz. Supersaxo n'aurait pas dédaigné de l'exploiter lui-même un certain temps. Dans toutes ces auberges, on servait à l'époque, surtout force venaisons, du chamois, du chevreuil, de la marmotte qui se débitaient dans les échoppes des bouchers comme la viande ordinaire. A Saint-Maurice, le bon Stumpf vit, le 31 août 1544, des pêcheurs déposer à l'auberge les produits d'une pêche quasi miraculeuse : force truites de huit à dix kilos. Heureux temps !

Ailleurs, comme à Sierre, par exemple, le passant devait loger chez quelque bourgeois cossu dont la maison tenait lieu d'hostellerie. On vantait fort les

excellentes écrevisses que l'on ramassait dans les marais du voisinage de Sierre.

XII

Je suis enclin à fixer au 20 septembre l'arrivée de Rousseau à Sion, guère avant. La capitale n'avait alors qu'une seule auberge, le *Lion d'Or*, bâtie considérable et dont la bourgeoisie de Sion était fière. C'était l'auberge la plus confortable du Valais. C'est là qu'il descendit d'abord. L'immeuble existe encore et est devenu le *Café du Grand Pont*. La bourgeoisie l'avait fait construire vers la fin du XVII^e et le conserva jusqu'au début de la Révolution. Elle trouva prudent de le vendre alors à des particuliers, par crainte de le voir passer en mains des Français lors de l'occupation du pays par le général Turreau. Cette auberge a bien des souvenirs; Goethe, Chateaubriand, Wagner, Lamartine, Musset y sont descendus. Vers 1860, le *Lion d'Or* crut devoir démocratiser son enseigne.

Il est bien certain que l'arrivée de Jean-Jacques Rousseau à Sion n'a produit aucune sensation. Il y était parfaitement inconnu. Personne à Sion n'avait entendu parler de lui, ne pouvait deviner le futur grand homme. Jean-Jacques avait trente-deux ans; aucune de ses grandes œuvres n'était écrite; sa modeste réputation n'avait pas dépassé le cercle restreint d'amis qui, à Paris, s'intéressaient à lui. Il y était allé chercher fortune en 1741, avec peu d'argent

en poche, avancé par M. de Bonnac alors ambassadeur de France à Soleure, et des projets littéraires qui ne réussirent pas. On n'a de lui à cette époque que la comédie de *Narcisse*, un recueil de divers écrits en vers et en prose qui s'intitulait la *Muse Allobroge*, des fragments d'un opéra qu'il devait reprendre plus tard : *Les Muses Galantes*, et son système de notation musicale par chiffres qu'il avait communiqué sans succès à l'Académie des Sciences. C'était peu pour le faire connaître en Valais. La célébrité ne lui vint que six ans plus tard, après le verdict de l'Académie de Dijon (1750).

Son séjour à Paris lui avait surtout valu quelques relations avantageuses, grâce auxquelles il put tâter de la diplomatie chez le comte de Montaigu. Jusqu'alors, il n'avait guère connu que des avatars, exerçant toutes sortes de métiers pour vivre. Il avait été successivement clerc de procureur, apprenti graveur, laquais, séminariste, chanteur de maîtrise, gouverneur dans des familles, même quêteur pour un archimandrite qui finit mal, copiste de musique, employé au cadastre de Chambéry, professeur improvisé de chant, précepteur à Lyon, sans omettre son amateurisme agricole aux Charmettes et ses expériences de chimie qui faillirent lui faire perdre la vue. La carrière diplomatique ne lui avait pas mieux réussi.

Ce voyageur aux brodequins poussiéreux, de mise d'ailleurs soignée, qui venait d'entrer en ville par la porte de Loèche et de descendre le Grand-Pont pour s'arrêter devant les arcades du *Lion d'Or*, dont la

façade à trois étages de fenêtres serrées s'ornait d'une précieuse enseigne de bois aux torsades polychromes, n'a pas suscité d'autre curiosité que celle qui peut s'attacher à l'arrivée de rares voyageurs dans une petite ville de province.

Bien qu'âgé de trente-deux ans, il ne portait pas son âge. Privilège enviable, Rousseau garda un air de jeunesse jusque bien après la cinquantaine. Le pastel de La Tour lui donne encore, en 1753, à quarante et un ans bien sonnés, des traits d'adolescent. Il ne pouvait paraître qu'un tout jeune homme quand il vint heurter l'huis de la bonne auberge sédunoise. Un jeune homme assez gauche, embarrassé, timide, peu expansif, de peu de mine, le type de l'escolier en mince équipage, qui voyage à pied, pour lequel les aubergistes d'autrefois ne réservaient ni empressement, ni courbettes obséquieuses. Il n'avait d'avantageux qu'une agréable figure éclairée de très beaux yeux.

Nous ne savons rien du tenancier du *Lion d'Or* à l'époque. La maison avait bonne apparence. Une grande auberge cossue, qui passait, avec l'Hôtel de Ville et la Résidence française, pour un des beaux édifices de la cité. Sion comptait alors quelque deux mille habitants. Elle était ceinte de fossés et de hauts remparts percés de six portes, pour la plupart surmontées d'une forte tour carrée qui abritait la garde. La tour de la porte de Loèche s'ornait d'une inscription biblique et belliqueuse qui atteste un passé héroïque et la vie dangereuse du temps. On lisait sur

la porte ce texte de Néhémie : « Ne les craignez point, mais rappelez-vous du Seigneur terrible, et battez-vous pour vos maisons, femmes, frères, fils et filles. » L'inscription a dû frapper le jeune Rousseau franchissant le grand portail.

Les traces de la catastrophique inondation de 1740 se voyaient encore dans la ville. Les eaux de la Sionne avaient alors débordé et entraîné partout le long des maisons bordant le Grand-Pont des quantités énormes de graviers et de grosses pierres. Toutes les caves et même le rez-de-chaussée des maisons furent submergés. La chronique a concrétisé l'étendue du désastre en rapportant que l'on pouvait, des fenêtres du premier étage du *Lion d'Or*, puiser l'eau directement dans le lit de la Sionne.

Une jolie fontaine, qui n'existe plus maintenant, décorait la petite place devant l'auberge. L'animation ne manquait pas, ni le pittoresque, autour de cette fontaine, aux heures où le bétail venait s'y abreuver. La capitale n'était alors qu'une grande bourgade essentiellement rurale et paysanne. On y rentrait, bon an mal an, deux mille toises de foin par les portes des remparts. Vers la partie basse, rue du Rhône, rue des Vaches, rue de la Porte-Neuve, donc assez près du *Lion d'Or*, granges et maisons d'habitation voisinaient dans une pittoresque promiscuité. Sous chaque grange se trouvait une écurie, et les fumiers s'épalaient sans vergogne. Bien des voyageurs, vers la fin du XVIII^e et même longtemps plus tard, soulignent l'insalubrité

de la ville, surtout pendant les chaleurs excessives de l'été. Il n'y avait pas d'abattoir public. Chaque boucher abattait dans sa boutique, pour les besoins de sa rare clientèle, ce qui aggravait une situation déjà fort précaire. La cité étouffait dans sa ceinture de remparts. C'est au XVIII^e que commence la grande vogue des Mayens de Sion où, au gros de l'été, les bourgeois fortunés allaient chercher l'air pur qui manquait dans la ville, ces Mayens que Sainte-Beuve a trouvés si fort séduisants... d'après la peinture des *Nouveaux Voyages en Zigzag*¹.

Il est bien certain qu'en 1744, les pavés de la bonne cité ne reluisaient pas d'une excessive propreté. Les critiques sont trop unanimes pour être taxées d'exagération. Encore un siècle plus tard, le charmant Tœpffer pouvait s'égayer du Grand-Pont, la rue principale, un tantinet... *embraminé* après les ébats des ruminants.

Il est certain aussi que nos anciens aubergistes ignoraient tout de l'art du parfait maître d'hôtel. Les voyageurs du XVIII^e se plaignent généralement de la malpropreté de nos auberges, et singulièrement du *Lion d'Or*. En voici quelques échos de personnages de marque. En 1772, le Révérend William Coxe, le célèbre auteur des *Lettres sur la Suisse* traduites et commentées par Ramond, constate que l'aubergiste sédunois « est le plus sale mortel » qu'il ait jamais rencontré, ce qui n'empêchait pas notre amphytrion

¹ Causeries du Lundi, VIII.

de se plaindre à lui de la malpropreté de ses compatriotes. Pour Goethe en 1779, cette auberge est franchement détestable. Un écrivain berlinois, Ch. Meiners, auteur de *Lettres sur la Suisse*, se refusa, en août 1782, de pousser plus avant que la cascade de Pissevache, ayant ouï médire de nos établissements, et s'en retourna tranquillement dîner à l'*Auberge de l'Ours* à Bex, d'excellente réputation. Enfin un géographe du roi de France, M. Robert, en 1789, nous assure que le temps qu'il passa à Sion fut pour lui un temps de jeûne et d'abstinence, précisément à cause de la malpropreté des lieux et de l'auberge. Un dégoût le prit, opiniâtre, et qui, nous dit-il, s'étendait « même aux œufs frais et aux fruits » qui lui furent servis.

Nous ne tirerons aucune conclusion de ces remarques. Rousseau, pour lequel la vie avait été dure, a pu se montrer moins difficile que ces privilégiés du sort. Rien de défavorable en tout cas n'a transpiré des souvenirs idéalisés qu'il a gardés de son passage à Sion. Il était lui-même un gentil jeune homme qui savait être extrêmement agréable dans une circonstance donnée, et dont la figure lumineuse d'intelligence a certainement retenu l'attention. J'aime à croire que les yeux de quelques Sédunoises ont bien pu croiser, non sans plaisir, les yeux bruns éclatants de ce voyageur inconnu qui, dix-sept ans plus tard, allait rendre le Valais célèbre par les pages qu'il lui a consacrées, dans un roman qui a fait le tour du monde, et constitue l'un des plus gros tirages de la librairie française. Il y

avait du charme en lui, c'est incontestable, avec « je ne sais quoi de tendre, de sensuel, et de parfaitement noble dans le visage »¹.

XIII

C'est à l'auberge qu'il apprit la présence à Sion d'un résident français, nommé depuis trois mois seulement, et qui, précisément, logeait à deux pas du *Lion d'Or*. M. de Chaignon s'était installé dans un assez bel immeuble qui n'est séparé de l'auberge que par l'Hôtel de Ville. C'est la maison Bruttin actuelle, que la Bourgeoisie avait fait construire en 1738 avec tout le confort du temps. Elle abrita la Résidence jusqu'à la Révolution.

En période de tension diplomatique, le Valais, par ses voies de communications avec l'Italie, devenait un poste important d'observation. On voit, par les lettres de M. de Courteille, ambassadeur à Soleure, à notre Grand Baillif, que la France s'intéressait alors particulièrement à notre canton. Ce diplomate fait l'empressé. Il se flatte d'obtenir de Paris toutes les garanties quant à l'approvisionnement du pays en sel et quant à un prix raisonnable de ce précieux produit dont la guerre pouvait nous priver. Le fermier des sels du Valais, du moins de l'important contingent fourni par la France, était Caperonnier de Gauffecourt (1691-1766), un

¹ Van Tieghem : *La Nouvelle Héloïse*.

Genevois qui avait quitté l'horlogerie pour les affaires, ami du Résident français de Genève et fort bien en cour. Ami aussi de Jean-Jacques qui l'avait connu chez M^{me} de Warens, et chez qui il alla sonner à son arrivée à Genève deux semaines plus tard. Généreux comme à l'accoutumée, Gauffecourt renfloua la bourse de l'écrivain pour le reste du voyage. La ferme des sels du Valais lui rendait vingt mille livres par année. Tous ces bons sentiments que l'ambassadeur de Soleure cherchait à développer chez nous pour Sa Majesté Très Chrétienne trouvaient un stimulant efficace dans les pensions que le Trésor français servait à nos principaux magistrats.

Les échanges de bons procédés et de politesse entre Soleure et Sion étaient réciproques. En 1736, M. de Bonnac, alors ambassadeur, manifeste au gouvernement valaisan son intention de passer quelques jours à Sion pour rétablir sa santé et avoir l'occasion de connaître personnellement nos hauts magistrats. Le 15 janvier 1742, le secrétaire de M. de Courteille accuse réception de septante-neuf pièces de gibier envoyées par le vice-baillif Burgener. Il lui marque entre autre : « Il faut que vous ayez dépeuplé le pays pour m'envoyer la quantité de gibier que vous m'avez adressé pour Son Excellence, de la part de Vos Seigneurs... elle a été très sensible à cette marque de leur attention et de leur amitié... ¹ »

¹ Correspondance diplomatique, ambassade de France (1700-1747), Archives cantonales, Sion.

Voici la lettre introduisant M. Pierre de Chaignon comme chargé d'affaires à Sion :

« Soleure, le 26 mai 1744.

» Magnifiques Seigneurs,

» J'ai toujours été si attentif à faire connaître à Sa Majesté votre inclination et votre zèle pour son service, qu'Elle a cru ne pouvoir mieux vous marquer aujourd'hui l'attention qu'Elle y a fait, qu'en m'ordonnant de vous envoyer M. de Chaignon pour résider auprès de vous. Je me flatte, Magnifiques Seigneurs, que vous serez d'autant plus sensibles à cette marque particulière de considération qu'elle n'a de notre part d'autre objet que de pouvoir être encore plus à la portée de saisir, et de profiter de toutes les occasions qui pourront vous convaincre de la bienveillance du Roy, et de mon zèle pour vos intérêts. Cela n'empêchera plus, Magnifiques Seigneurs, que vous ne puissiez toujours y recourir directement dans les choses où mon ministère pourra vous être de quelque utilité, et je m'efforcerai de donner en cela le meilleur exemple à M. de Chaignon par mon empressement à vous favoriser en tout ce qui pourra dépendre de moi. C'est dans ces sentiments que je vous l'envoie, Magnifiques Seigneurs, et je vous prie d'avoir une entière confiance dans les siens et dans sa bonne volonté qui ne tendra jamais qu'au même objet.

» Je prie Dieu qu'il vous maintienne dans la prospérité de tout ce qui peut vous être le plus avantageux, Magnifiques Seigneurs.

» Votre très affectionné à vous servir,

» de Courteille ¹. »

Jean-Anne-François dit Pierre, de Chaignon, d'une ancienne famille du Périgord, est né à Bruxelles en 1703. Son père s'était fixé dans le Brabant et l'un de ses oncles maternels eut le titre de vicomte de Louvain.

Des difficultés de succession lui firent réaliser sa fortune en Belgique pour acheter la terre de Condal en Bourgogne. Après avoir débuté dans les armes, il s'essaya dans la diplomatie, et fut pendant quarante-trois ans résident de France à Sion, poste qui lui valut dans le pays égards et considération. Il épousa en 1759 noble demoiselle Louise-Catherine-Françoise de Quartéry-d'Odet, d'une famille d'ancienne noblesse de Saint-Maurice, dont il eut deux fils et quatre filles. Un voyageur qui le vit à Sion en 1781, le baron Sinner de Ballaigue, auteur d'un *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale*, trouve excellent que ce chargé d'affaires, pour mieux supporter les ennuis de son poste écarté, se soit rendu en quelque sorte concitoyen des Valaisans en s'y mariant à une aimable femme du pays. « Ce parti est plus sage, note-t-il, que

¹ Correspondance diplomatique, 1700-1747, Arch. cant. val.

d'écrire des Elégies comme Ovide dans son exil chez les Sarmates. »

M^{me} de Chaignon n'était pas sans mérite, car nous la voyons, pendant quelques absences de son mari, gérer les affaires de la légation, et correspondre avec le Ministère des Affaires étrangères à Paris, l'ambassadeur français à Soleure et le gouvernement valaisan.

Pierre de Chaignon est mort à Moudon en 1787, alors qu'il revenait d'un voyage en Bourgogne, et il fut inhumé à Morlens, paroisse catholique du voisinage, où la famille fit ériger une pierre tombale avec une inscription. Pierre tombale en marbre noir, fort belle, actuellement dans l'église.

L'aîné des fils, Maurice-Théodule-Pierre-Louis-Philippe-Marc-Georges, après avoir servi au régiment suisse de Courten, fut député et conseiller général de Saône-et-Loire. Le second, Pierre-Louis-Antoine-Pancrace, né à Sion en 1767, se destina d'abord à l'état ecclésiastique. Il remplit quelque temps les fonctions de résident par intérim, à la place d'Helffinger, le successeur de son père en 1789 et 1791. Il semble lui-même avoir brigué la place de résident, mais ses attaches avec l'ancien régime le desservirent. Il quitta le Valais en 1794, troqua le petit collet pour des magistratures civiles qu'il exerça longtemps dans le Jura français. Il n'était pas, du reste, croyons-nous, entré réellement dans les ordres, bien qu'il fût connu à Sion sous le nom d'abbé de Chaignon. On l'appela, dans la suite, le chevalier de Chaignon et il est mort en 1832

à Saint-Amour, proche de sa terre de Condal, où il s'était marié. Deux des filles du résident s'allièrent à la noblesse valaisanne.

Le souvenir de Pierre de Chaignon est resté et l'on trouve encore son portrait dans une ancienne famille sédunoise. Ce portrait serait du chevalier de Boufflers, du moins d'après une annotation. Le chevalier de Boufflers, grand seigneur, exerça ses talents de pastelliste en Suisse pendant quelque temps et par pure fantaisie. La rémunération consistait en général en une chaude et sympathique hospitalité, et il s'en allait broser des têtes d'une ville à l'autre, chaque fois choyé par ses hôtes. C'est ainsi qu'il parcourut l'Helvétie en 1764. Il nous a laissé aussi quelques impressions du Valais dans l'élégant et joli badinage sous forme de *Lettres à Madame sa mère*, par lesquelles le spirituel épistolier lui fait part de ses souvenirs de Suisse, et qui furent éditées à Lausanne en 1772.

Le résident français à Sion n'avait pas des fonctions très absorbantes. Cependant la guerre européenne du temps donnait à ce poste sur la route d'Italie une importance qu'il n'avait pas en temps ordinaire. Nous savons aussi que M. de Chaignon offrait chaque automne, aux notables et aux magistrats, un grand dîner où il se vidait force bouteilles à la santé du roi son maître.

Quelques voyageurs français du XVIII^e siècle font cas de Pierre de Chaignon, personnage sympathique et non sans culture. Un document de famille que nous

avons consulté nous apprend qu'il était en relation, à l'époque, avec le prince de Conti qui commandait en Italie. Sans doute fut-il des négociations qui aboutirent au passage des troupes françaises par le Valais pour renforcer l'armée du prince dans l'Italie du nord. Ce même papier nous le dit aussi lié, plus tard, avec le célèbre diplomate de Vergennes... et le janséniste Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, qui crut devoir fulminer, en 1762, contre l'*Emile* et Jean-Jacques, et s'attira, de la part de ce dernier, le fameux mandement que l'on sait...

XIV

Nous avons retrouvé deux documents sur l'activité de M. de Chaignon à Sion à l'époque qui nous occupe. Le 8 août 1744, il se rendait auprès du Grand-Baillif pour lui annoncer que le gouvernement français, désireux d'être agréable au Valais, avait autorisé l'augmentation des contingents du sel, dont l'approvisionnement était le grand souci de ses autorités. Le Valais produisait alors tout ce qui était nécessaire à sa population, et s'il n'y avait eu cette épineuse question du sel dont l'importation était rendue difficile par la guerre, il aurait pu, comme on le disait avec quelque suffisance « se passer du reste du monde ». C'est à cette époque que nous voyons la Diète offrir une récompense de cent doubles, à celui qui pourrait découvrir une

source salée exploitable dans le pays, ce qui mit sourciers et mèges en effervescence. On en aurait trouvée une, mais qui fut vite abandonnée, au val d'Hérens. Et encore le 10 septembre, M. de Chaignon intervenait auprès du Grand-Baillif pour une même affaire ¹.

Nous avons ainsi la preuve de la présence à Sion de M. de Chaignon au moment du passage de Jean-Jacques Rousseau. Ceci nous permet de contrôler l'exactitude d'un texte précis des *Confessions*.

Quant à l'entrevue, si nous n'avons aucun détail, nous n'avons non plus aucune raison de la mettre en doute. Il est naturel qu'arrivé dans une ville inconnue, le jeune Rousseau se soit adressé au résident, qui logeait à deux pas de son auberge. C'était du reste la pratique recommandée aux voyageurs d'autrefois, de frapper à la porte de l'ambassadeur de leur nation, lorsqu'ils arrivaient dans une capitale étrangère. En cas d'événement fâcheux, ils pouvaient compter sur son appui. Jean-Jacques d'ailleurs n'était pas sans avoir déjà maintes fois éprouvé la bienveillance des personnages officiels. Autrefois, alors qu'il se trouvait dans une grande nécessité après avoir été exploité par un escroc qui faillit le compromettre dans une histoire de quête en terre bernoise, n'avait-il pas été accueilli avec faveur par M. de Bonnac, alors ambassadeur de France à Soleure qui le défraya et s'occupa de lui

¹ Correspondance diplomatique, Ambassade de France, 1700-1747, Archives cantonales.

trouver une situation à Paris¹. Dès qu'il eût appris la présence à Sion — toute récente — d'un résident français, son premier mouvement a été de lui faire visite.

D'ailleurs, il est certain que ses ressources devaient tirer à leur fin. Saint-Preux nous apprend, dans le roman, qu'il n'avait pas de quoi payer son écot en Valais. En réalité, comme nous le verrons, la bourse de voyage de Saint-Preux était amplement garnie pour son court séjour en Valais. Sa maîtresse y avait pourvu et même doublé la somme primitivement supputée suffisante. Il y a dans ce passage du roman un ressouvenir évident de l'impécuniosité de Jean-Jacques à Sion, et même un amusant lapsus. En effet, l'auteur oublie totalement la bourse de voyage de Saint-Preux, pour ne songer qu'à la situation où il s'était lui-même trouvé en 1744.

Nous pouvons être sûr que Rousseau, quittant le *Lion d'Or* pour la résidence, fit part à M. de Chaignon de l'état précaire de ses moyens, et que ce dernier y remédia pour la continuation du voyage sur Genève. Jean-Jacques souligne en tout cas comme un événement heureux le fait qu'à son arrivée dans cette ville, il a eu « quelque argent » à recevoir de M. de Gauffecourt², c'est-à-dire qu'il lui emprunta de quoi poursuivre par la diligence sa route sur Lyon et Paris.

¹ Il lui fut également recommandé par l'évêque de Genève, Mgr de Rossillon de Bernex.

² *Confessions*, VII.

Et puis, ayant à se plaindre de l'ambassadeur de France à Venise, il est naturel qu'il ait porté ses doléances au premier représentant français rencontré depuis son départ, le chargé d'affaires à Sion.

Jusqu'à cette entrevue, il est certain que M. de Chaignon ignorait l'existence d'un citoyen genevois du nom de Jean-Jacques Rousseau. Cependant, il ne dut pas tarder à se rendre compte que son hôte de passage n'était pas le premier venu. L'extraordinaire intelligence du philosophe a vivement frappé ceux qui eurent des relations avec lui. Il ne se livrait que difficilement, mais quand il avait gagné la confiance, il exerçait sur son interlocuteur une véritable fascination.

On peut admettre aussi les « mille amitiés » que M. de Chaignon lui aurait faites, bien qu'on doive surtout voir là un simple procédé littéraire. Maltraité par le comte de Montaigu, il était avantageux pour lui d'avoir été reçu à bras ouverts par les diplomates français à Sion... et à Genève !

XV

Grâce à cette relation nouvelle, au personnage purement épisodique de M. de Chaignon, dont il ne sera plus question depuis cette entrevue, Rousseau doit d'être resté quelque temps à Sion. Ce séjour et l'hospitalité du résident, un peu confondue avec l'hospitalité valaisanne, lui laissèrent des souvenirs. Il les expri-

mera plus tard en des pages célèbres, où le sentiment romantique en présence de la nature fait son apparition de façon très marquée. Nous avons là les premières pages romantiques et cet épisode valaisan de la vie de Jean-Jacques a son importance dans l'histoire littéraire.

Dans le roman, Saint-Preux passe treize jour en Valais, et nous pouvons très bien admettre ici un ressouvenir autobiographique. Nous daterons avec beaucoup de vraisemblance du 20 septembre au 2 octobre le séjour de Jean-Jacques à Sion, en pleines vendanges.

A mon avis, c'est surtout au cours de ses relations avec M. de Chaignon que Rousseau apprit à mieux connaître le Valais, son régime politique et les mœurs des habitants épris au surplus de cette liberté et de cette égalité qui, dans la suite du moins, allaient lui tenir très à cœur. Il s'occupait, lors de son passage en Valais, d'économie politique. L'idée d'écrire un livre sur les *Institutions politiques* lui était venue à Venise, en étudiant le régime aristocratique de la Sérénissime République, dont les défauts, après une période d'incroyable prospérité, lui étaient vite apparus. Ce livre ébauché, et qui eut une gestation de vingt ans, allait devenir le *Contrat Social*, manuel de toutes les démocraties.

Nul doute que notre Constitution, par exemple, ne l'ait intéressé au plus haut point. Il trouvait le Valais des VII Dixains organisé en république démocratique

pure : tous les habitants du pays (du Haut-Valais, bien entendu, le Bas étant baillage), pouvaient prétendre à ce titre de citoyens au sens où il l'entendait, lui, Rousseau, car tous les habitants étaient investis du droit de prendre part à la législation, de faire leurs propres lois. Par délégués, sans doute, par leurs députés, mais ceux-ci ne pouvaient accepter un projet de loi en Diète sans en référer au préalable à leurs mandants, à leurs communes. C'était le *referendum* obligatoire avant la lettre et un typique exemple de maturité civique. On a là au fond bel et bien la souveraineté du peuple tout entier s'exerçant dans le domaine législatif.

Or, chose remarquable, ceci est tout à fait conforme aux théories de Rousseau sur la souveraineté. Lui aussi affirmera dans le *Contrat Social* (livre III, chap. 5) que les pouvoirs des députés, dans un pays démocratique, doivent être limités. Que les députés « ne peuvent rien conclure définitivement » ; qu'ils ne sont pas même les représentants du souverain — entendez la volonté générale du peuple tout entier — mais qu'ils n'en sont que « les commissaires... ». Ainsi, bien avant qu'il eût été énoncé, ce principe important des théories politiques de Rousseau avait son application en Valais.

Au reste, nous avons d'innombrables exemples où nos Patriotes se sont montrés d'une extrême susceptibilité en tout ce qui touchait à leurs prérogatives de citoyens investis d'une souveraineté quasi absolue. Des

siècles de l'histoire du Valais sont marqués, parfois violemment, par cette lutte pour la souveraineté, et dans cette grave affaire, les communes, représentées par la Diète et le Grand-Baillif, avaient fini par l'emporter sur le Prince-Evêque, déjà bien avant l'époque où nous nous trouvons.

Cette souveraineté, nos Patriotes la revendiquaient parfois maladroitement, dans des cas qui dépassaient manifestement leurs compétences. Ainsi, nous savons qu'ils délèguèrent l'abbé crossé et mitré de Saint-Maurice au Concile de Trente, mais le prélat eut mission impérative d'en référer d'abord aux citoyens des communes avant d'accepter aucune des décisions des Pères du Concile. Les Canons devaient céder le pas aux droits souverains des montagnards du pays et république du Valais. Nous voyons de même la Diète valaisanne s'opposer pendant quatre-vingts ans à l'introduction du calendrier grégorien, simplement parce que les citoyens libres des communes ne voulaient pas en entendre parler, et qu'il ne pouvait être question de déplaire au souverain.

Ceci pour démontrer qu'à l'époque en Valais, le dogme de la souveraineté populaire était intangible. Souveraineté, non pas d'une caste, d'une aristocratie, limitée à un cens quelconque, mais de tous les bourgeois des communes. Or l'on peut affirmer qu'une telle conception des droits des citoyens, qui ne courait pas le monde en ce temps-là, ne pouvait que séduire Rousseau, passionné de ces questions, et concorde

entièrement avec ce qu'il considérera plus tard comme un régime politique idéal, et que l'on trouve exposé dans la *Dédicace à la République de Genève*, du *Discours sur l'Inégalité* (1754). « ... Si j'avais à choisir le lieu de ma naissance, j'aurais choisi... J'aurais cherché un pays où le droit de législation fût commun à tous les citoyens; car qui peut mieux savoir qu'eux sous quelles conditions il leur convient de vivre ensemble dans une même société?... J'aurais voulu naître dans un pays où le souverain et le peuple ne pussent avoir qu'un seul et même intérêt... ce qui ne pouvait se faire à moins que le peuple et le souverain ne fussent une même personne ; il s'ensuit que j'aurais voulu naître sous un gouvernement démocratique... »

Simple coïncidence, sans doute, des idées de Rousseau en 1754, avec un état de fait qui existait en Valais et qu'il a pu constater lors de son voyage exploratif de 1744, mais il est piquant de la marquer. Adressés à l'aristocratique Genève, où seize cents citoyens sur trente mille habitants avaient seuls le droit de prendre part à la législation, de faire acte de souverain, ces propos fleurent fortement l'ironie et plurent médiocrement aux Magnifiques, Très Honorés et Souverains Seigneurs qui administraient pour lors la république du bout du lac.

Ils concordent par contre fort bien avec tout ce que nous savons de notre régime démocratique, ce régime qu'il a certainement appris à connaître par M. de Chaignon pendant son séjour de deux semaines

à Sion. L'idée d'écrire une *Histoire du Valais* date nécessairement de ce séjour. Il passera à Paris les dix années qui vont suivre, et si, en 1754, il revint pour un jour vers la frontière valaisanne du lac, il ne vit alors aucune personnalité et ne disposait d'aucune documentation. Je suis fondé à affirmer que c'est en 1744 qu'il porta quelque intérêt — même un vif intérêt puisqu'il l'extériorisera douze ans plus tard — à nos institutions politiques et à notre histoire, et qu'il en fut surtout instruit par ses conversations avec M. de Chaignon et son entourage, quelques patriciens de la capitale.

Nous ne voulons pas exagérer l'influence de ce séjour sur les idées de Rousseau, mais il convient de la souligner. L'origine des idées politiques de Jean-Jacques Rousseau a suscité d'importants travaux. L'un des moins connus et des plus marquants par la nouveauté des recherches est celui de M. Jules Vuy (1889) de l'Institut genevois. Par des textes probants, M. Vuy a démontré que les principes qui sont à la base du *Contrat Social*, en particulier la théorie de la souveraineté, Jean-Jacques les avait empruntés aux vieilles franchises genevoises codifiées en 1387 par l'évêque Adhémar Fabri. Ainsi l'audacieux novateur dont les idées politiques ont été adoptées par le monde moderne, est un peu tributaire de la Genève épiscopale. Par-dessus Calvin et son régime aristocratique, il tend la main au vieux prélat Adhémar Fabri, qui influença ses théories de la souveraineté et

de la liberté. Il osa même écrire, de sa ville : « La liberté ne germa que sous l'épiscopat, et les évêques, que le peuple genevois regarde comme les tyrans de sa patrie, en furent en effet les pères et les bien-faiteurs. »

Il est intéressant de souligner l'apport d'Adhémar Fabri à la création des démocraties modernes, nées du *Contrat Social*. Quant au fait lui-même, il est historiquement très défendable. Les XIII^e et XIX^e siècles furent des siècles de transition, de passage de l'état féodal vers une sorte de fédéralisme, et du triomphe de l'esprit communal. En Valais, le droit de légiférer, de faire acte de souverain avait pratiquement passé de l'évêque aux Patriotes, dès 1446, par la promulgation des fameux *Articles de Naters*, notre Grande Charte.

Pendant ce séjour à Sion, il aurait également trouvé le loisir, si l'on admet le caractère autobiographique de cet épisode, de faire une course dans le pays, qui revit, embellie, dans le récit de Saint-Preux. En particulier dans une haute vallée. Laquelle ? Autant dire que nous n'en savons rien. Nous examinerons plus loin les différentes hypothèses émises à ce sujet. Pour moi, la relation de cette course n'est qu'un amalgame de souvenirs divers, en particulier de la traversée du Simplon et de l'aimable accueil que lui a réservé à Sion Pierre de Chaignon. Le problème n'est du reste pas facile à résoudre. Une chose est sûre : le séjour en Valais lui fut agréable, et la cordiale simplicité

des Valaisans fit impression sur ce voyageur ami lui-même de la simplicité.

XVI

Pour ne pas tomber dans le récit romancé, je m'en suis tenu aux seuls faits positifs et vraisemblables de cette traversée du Valais par l'illustre genevois. On a généralement l'habitude de prendre à la lettre la relation du voyage de Saint-Preux en Valais et de mettre sur le compte de Jean-Jacques toutes les menues aventures survenues au héros du roman. Et parce que Saint-Preux but force verres avec les Valaisans, on vous jure que Rousseau s'enivra à Sion... C'est possible et il n'y a pas de quoi l'en blâmer, au contraire, mais cela n'est pas sûr.

En réalité, les pages sur le Valais sont le fruit d'un complexe de sentiments qui correspondaient aux idées de Rousseau en 1756, à ses théories d'alors sur les bienfaits de la vie rustique et simple, par opposition au luxe du siècle qu'il combattait. Il s'est ressouvenu vaguement, et parfois magnifiquement, des paysages admirés lors de son voyage solitaire et besogneux de 1744, et très peu des Valaisans avec lesquels il a pu être en relation. Surtout, et c'est son principal titre de gloire, avec un sentiment tout nouveau de la nature, intime et profond, inconnu du siècle, il a porté jusqu'aux plus lointaines régions le bon renom de la vie campagnarde et patriarcale du Valais et de la Suisse romande.

Deuxième partie

LA LETTRE SUR LE VALAIS

ou

RÊVERIE D'UN PROMENEUR
SOLITAIRE

I

Voyons maintenant les pages de Jean-Jacques sur le Valais. Quand, dans quelles circonstances furent-elles écrites ? Jusqu'à quel point le récit est-il vrai ? Quels souvenirs furent-ils réellement vécus et quelle en est la part de l'adventice ? En quoi ces lignes ne font-elles que refléter les théories politiques, sociales ou philosophiques de l'auteur ? Autant de questions auxquelles nous aurons à répondre.

Douze ans nous séparent de ce voyage solitaire en Valais, dans les circonstances que nous savons. La célébrité de Rousseau était devenue européenne. Au premier printemps de 1756, M^{me} de La Live d'Epinay, femme du fermier général, et qui tenait à avoir son grand homme, engagea le philosophe à s'installer dans une modeste maison qu'elle avait fait aménager tout exprès pour lui. Cette maison est connue sous le nom d'Ermitage; elle était une dépendance du château de la Chevrette qu'habitait M^{me} d'Epinay, à Montmorency en Seine-et-Oise. Cette retraite à l'orée d'une belle forêt, dans la campagne, était délicieuse. Rousseau qui, depuis quelque temps, battait froid à

ses amis de Paris, s'y installa avec plaisir le 9 avril 1756 et devait y rester un peu moins de deux ans.

A l'Ermitage, il retrouvait la manière de vivre qui lui convenait le mieux, pour laquelle il était fait : la solitude, la vie rustique et simple. Du moins l'espérait-il, oubliant les inévitables contraintes de ce grand monde dont il était l'obligé. Surtout il retrouvait là un peu de sa chère campagne savoyarde ou genevoise, des prés, des bois, des eaux courantes. Rêve idéal de vie champêtre. Le printemps commençait, les sèves gonflaient les bourgeons, la grande ivresse de la nature éclatait partout. Lui-même était dans l'attente de quelque chose que la destinée ne lui avait pas encore donné : l'amour. C'est en se promenant dans les sentiers fleuris, sous les bois, grisé par la saison nouvelle, dans ce cadre qui lui rappelait intensément les années déjà lointaines et si heureuses des Charmettes, qu'il commença d'écrire la *Nouvelle Héloïse*. Après l'étourdissant succès du *Discours sur les Sciences et les Arts* (1750) et du *Discours sur l'Inégalité* (1754), il comptait réaliser ses nouveaux projets littéraires dans la paix de cette retraite. Il écrit sans plan bien arrêté, pour le plaisir de coucher ses impressions sur le papier, du moins au début et sans se douter qu'il allait se piquer étrangement au jeu.

Vers la fin de l'été 1756, le premier livre qui renferme la lettre sur le Valais, était écrit. Rousseau, qui recopiait souvent ses manuscrits, se plut, durant les derniers mois de 1756, à transcrire plus proprement



Castel de Granges, avec le Rhône

les lettres qu'il venait de composer, à les mettre au net « avec un plaisir inexprimable, dit-il, employant pour cela le plus beau papier doré, de la poudre d'azur et d'argent pour sécher l'écriture, et de la nonpareille¹ bleue pour coudre les cahiers... ». Au printemps de 1757, ces cahiers sont montrés à Diderot, cependant que Rousseau pousse rapidement la suite de l'ouvrage, et fait encore des copies pour M^{me} d'Houdetot et M^{me} de Luxembourg. Ainsi, avant l'impression, plusieurs manuscrits sont en circulation et Duclos en parle avec éloge en séance de l'Académie.

La *Nouvelle Héloïse*, qui allait révolutionner la sensibilité française, semble avoir été terminée l'année suivante. Mais avant de livrer à l'impression ce roman-fleuve en six volumes, l'auteur passe encore quatre ans à améliorer le rythme des phrases, à créer cette musique mystérieuse, ces cadences nombreuses qui caractérisent la prose de Rousseau. Enfin, en février 1761, Marc-Michel Rey, libraire et imprimeur à Amsterdam, peut mettre les volumes en vente. Un grand magistrat, M. de Malesherbes, directeur de la librairie sous Louis XV, facilite la diffusion de l'ouvrage en France. Le rôle énorme du livre dans la révélation de la Suisse et du Valais nous incite à des détails qui pourraient sembler superflus.

L'accueil du public fut enthousiaste et dépassa tout ce qu'on avait vu depuis le *Cid* et *Andromaque*. On

¹ Sorte de ruban étroit, terme de mercerie du temps.

s'arrachait l'ouvrage. On passait des nuits blanches à le lire. Un écrivain du temps, Sébastien Mercier, nous a laissé des notes intéressantes sur cet extraordinaire succès. « Je me souviens, écrit-il, que les libraires ne pouvaient suffire aux demandes... Ceux dont la modicité de la fortune ne pouvoit atteindre au prix de l'ouvrage, le louoient à tant par jour, ou par heure. Tels libraires avides, j'ose l'assurer, exigeoient dans la nouveauté douze sous (cinq à six francs de notre monnaie) par volume pour la simple lecture, et n'accordoient que soixante minutes pour un tome. L'enthousiasme fut universel... plusieurs femmes des hautes classes sentirent bien vite que l'ouvrage d'un bout à l'autre, étoit une leçon pour elles... elles semblèrent craindre que les mœurs de la Suisse ne vinssent à s'établir à Paris... »

En trois ans (1761-1764), il parut sept ou huit brochures ou ouvrages de réfutation à Nancy, Bruxelles, Cologne, Genève, Lyon, Paris qui pensèrent foudroyer l'auteur et ne contribuèrent qu'à son succès. Une idiote plaquette de 1762, découvrant que Rousseau apprécie le vin (dans la lettre sur le Valais et les vendanges de Clarens), insinue qu'il a dû écrire son ouvrage au cabaret ! Voltaire aiguise son stylet, piqué surtout de la supériorité de son rival. Rien n'y fit. La renommée était en marche. L'admiration gagne les campagnes, se manifeste jusqu'au fond des provinces. Un déluge de lettres enthousiastes tombe sur l'auteur, venues de tous les milieux, signées de noms célèbres

ou obscurs. Les plus importantes ont été publiées en 1865 par M. Streckeisen-Moultou. L'engouement se maintint près d'un siècle et cent trente éditions s'enlevèrent au XVIII^e siècle seulement, alors que les plus grands succès de librairie du temps n'en comptaient que deux ou trois. Dès le début, la vogue gagna l'Angleterre, l'Allemagne, déborda bientôt l'Europe. On lisait Rousseau en Algérie, chez le Grand Turc, jusqu'en Chine. Des monarques en raffolent : ainsi le roi de Pologne. La maréchale de Luxembourg lui mande que c'est le plus beau livre qu'il y ait au monde. Une autre grande dame lui marque qu'il a des admirateurs sous toutes les latitudes. Ce seul roman engendre une littérature fort vaste.

Disons la vérité. Il faut à notre époque une certaine dose de courage pour parcourir la plume à la main l'interminable roman, sans en sauter une ligne. Les confidences sentimentales de Saint-Preux et de Julie tournent décidément au bavardage, parfois pathétique, admettons-le, mais il y a bien des effusions prolixes, de vaines longueurs, d'inutiles analyses dans ce roman qui est surtout une œuvre du passé. Il ne se lit plus. Pour la bonne part, il ne peut même plus se lire. On sait l'importance accordée aux passions dans la *Nouvelle Héloïse* et cela a terriblement vieilli, de même que ce perpétuel langage de l'homme sensible qui n'est plus de notre temps. Certaines parties peuvent rester jeunes et belles parce qu'elles sont seulement motifs à des pages descriptives, telles la course en Valais, les ven-

danges de Clarens, les veillées où l'on teille le chanvre, etc., les joies paisibles, saines d'une maison de campagne, l'allégresse des courses pédestres vers les hautes vallées.

II

Ces digressions semblent y avoir été introduites par pure fantaisie de l'auteur; en tout cas la lettre sur le Valais n'a que de vagues attaches avec la trame du roman et aurait pu être supprimée sans préjudice pour l'intrigue. Celle-ci est assez souple pour permettre d'incorporer au récit des souvenirs personnels, des discussions d'idées débattues à l'époque. La rédaction sous forme de lettres rend plus facile l'introduction de ces hors-d'œuvres.

Pourquoi l'a-t-il fait? Occasion, simplement, de raconter des souvenirs qu'il embellira d'ailleurs étrangement, et d'exposer aussi des théories qui lui sont chères. D'exprimer son point de vue sur les montagnes, par exemple, sujet alors fort en vogue depuis le célèbre poème de Haller sur les Alpes, traduit (1751) et répandu en France. Sans doute aussi, en revenant de Venise, a-t-il rencontré en Valais quelques braves gens dont le souvenir lui est resté, aussi ignorants que possible des mœurs et de la civilisation citadine, cette fausse civilisation? Des femmes qui ne rappelaient en rien les Parisiennes? Mais sa lettre n'a nullement

la valeur d'une dissertation documentaire. Elle est d'une telle imprécision qu'on a même peine à lui accorder une valeur autobiographique. En se ressouvenant des Valaisans douze ans après la visite qu'il leur fit, il a surtout voulu étayer une thèse. Il a voulu retrouver en eux l'homme naturel, non corrompu par la société, cette humanité primitive que son récent *Discours sur l'Inégalité* (1754) venait de mettre à la mode. Il est certain que cette lettre d'un caractère si vaguement local reflète davantage les préoccupations philosophiques ou sociales de Rousseau à l'époque, que ses souvenirs personnels, vécus, objectifs du voyage de 1744. Sans doute il a mis dans Saint-Preux beaucoup de sa personne, mais l'on ne saurait contester la part de l'invention. Il écrira dans les *Confessions* : « ... oubliant tout à fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites...¹ ». Combien de fois lui est-il arrivé de se jeter, comme il dit, « à plein collier » dans ses rêveries. Mieux que tout autre il a connu le charme de l'évasion par l'imagination. Il avait le don d'échapper au réel. Du moins il le déformait ou l'idéalisait étrangement.

C'est une constatation que l'on doit faire en premier lieu quand on étudie ses pages sur le Valais. Ce qu'il nous en raconte est demi-factice, demi-sincère. Il inventa un Valais idyllique et arcadien, avec toute cette chimère de vie bienheureuse et champêtre, telle

¹ Livre IX.

que la veut la vieille tradition du genre qui s'est perpétuée de Théocrite à Salomon Gessner. Car, certainement, pas plus en Valais que dans la Suisse romande, on ne vivait cette vie bienheureuse dont il nous entretient. Les gens avaient leurs grandes et petites misères, et les temps n'étaient pas à l'églogue ni aux pastorales. Ils étaient durs pour le commun du peuple et l'horizon politique se chargeait de nuages noirs. Il paraît surtout certain que Rousseau s'est enchanté au paysage valaisan. Pour peupler de si belles montagnes, il fallait un peuple socialement heureux. Nous avons maints échos d'un tel sentiment. En voici un passage suggestif et qui se rapporte à notre sujet même : « ... Mon imagination ne laissait pas longtemps, écrit-il, la terre ainsi parée. Je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur, et chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportais dans les asiles de la nature des hommes dignes de les habiter. Je m'en formais une société charmante dont je ne me sentais pas indigne; je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie, et remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie qui m'avaient laissé de doux souvenirs, et de toutes celles que mon cœur pouvait désirer encore, je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité... ¹ »

« Le pays des chimères, précisera-t-il encore ailleurs,

¹ Troisième lettre à M. de Malesherbes.

est le seul digne d'être habité¹. » On pourrait multiplier les exemples de cette faculté de se dédoubler, de s'évader du réel et de vivre à l'aise dans une sorte de monde enchanté. Il trouvait son compte avec les êtres chimériques dont il s'entourait, « et la société, ajoute-t-il encore, dont mon imagination fait les frais dans ma retraite, achève de me dégoûter de toutes celles que j'ai quittées ».

Ainsi fit-il lorsqu'il s'avisa de parler des Valaisans. Les gens ont pris un certain caractère d'universelle bonté qui est fort conventionnel. En bref, Rousseau manifeste ici le don qu'il possède à un degré marqué de ne pas voir les réalités comme elles sont.

III

Venons-en à notre propos, en citant les textes dans l'ordre chronologique. Après la grave affaire du bosquet de Clarens — un baiser célèbre dans la littérature — Julie impartit un congé à son amant Saint-Preux. « Il est important, mon ami, que nous nous séparions pour quelque temps, et c'est ici la première épreuve de l'obéissance que vous m'avez promise... Il y a longtemps que vous avez un voyage à faire en Valais. Je voudrais que vous puissiez l'entreprendre à présent qu'il ne fait pas encore froid. Quoique

¹ *Nouvelle Héloïse*, VI, 8.

l'automne soit encore agréable ici, vous voyez déjà blanchir la pointe de la Dent-de-Jaman, et dans six semaines je ne vous laisserais pas faire ce voyage dans un pays si rude. Tâchez donc de partir dès demain : vous m'écrirez à l'adresse que je vous envoie, et vous m'enverrez la vôtre quand vous serez arrivé à Sion¹. »

Le caractère autobiographique du récit apparaît ici. Saint-Preux remonte la vallée du Rhône dans la même saison, à la même époque qui vit Rousseau faire le trajet en sens inverse, en 1744, cheminant par la côte suisse du lac. La neige, au début d'octobre, pouvait avoir blanchi les sommets des montagnes.

Comme Rousseau jeune, Saint-Preux n'avait pas un patard. Avant le départ, Julie lui glisse une petite boîte renfermant « un léger à compte » pour les dépenses du voyage. Il accepte le cadeau. Rien d'étonnant. Rousseau, aux Charmettes, fut longtemps l'obligé de M^{me} de Warens. Il lui devait la table et le couvert, et il est naturel qu'il prête ses propres sentiments à Saint-Preux sur cet article, tout comme Julie tient un peu le rôle de la dame des belles années de Chambéry. Elle termine la missive par ces mots : « Adieu, mon ami, n'oubliez pas que vous emportez le cœur et le repos de Julie », et elle lui défend de revenir sans son ordre.

En route, non moins scrupuleux que Jean-Jacques, Saint-Preux réfléchit : doit-il garder cet argent ? Il

¹ *Nouvelle Héloïse*, I, 15.

s'ensuit un échange de lettres assez piquantes sur cette bourse de voyage. A-t-il le droit de l'accepter ? Il retourne le numéraire : « C'est trop, mande-t-il, entre autres choses plus aimables, d'ajouter l'opprobre à la cruauté; si je vous ai laissée maîtresse de mon sort, je ne vous ai point laissée l'arbitre de mon honneur... »

Julie renvoie la balle, c'est-à-dire la boîte, avec son contenu doublé, accompagnée de réflexions, il faut le reconnaître, judicieuses et avancées pour l'époque sur le régime matrimonial : « ... entre deux cœurs unis, la communauté des biens est une justice et un devoir... Quoi ? Ceux qui veulent partager leur sort n'oseraient partager leurs biens, et celui qui fait profession d'être à moi se tient outragé de mes dons ! Et depuis quand est-il vil de recevoir de ce qu'on aime... ? » Autant de coups droits, soyons-en sûrs, à la jurisprudence du temps sur le régime dotal et l'expression de *communauté des biens* a dû paraître quelque peu hardie et révolutionnaire aux tenants de l'ancien régime. Elle annonce le Code Napoléon.

La correspondance se poursuit entre le voyageur en route pour le Valais et Julie restée à Clarens :

« ... Je ne puis vous parler de mon voyage; à peine sais-je comment il s'est fait. J'ai mis trois jours à faire vingt lieues; chaque pas qui m'éloignait de vous séparait mon corps de mon âme...¹ Je voulais vous écrire ce que je verrais. Vain projet ! Je n'ai rien vu que

¹ Voltaire a raillé cette phrase.

vous... je me sentais toujours où je n'étais point : à peine avais-je assez de présence d'esprit pour suivre et demander mon chemin, et je suis arrivé à Sion sans être parti de Vevey... J'ai ici quelques personnes à voir, quelques affaires à traiter; voilà ce qui me désole... Je vais faire mal et vite, pour être promptement libre, et pouvoir m'égarer à mon aise dans les lieux sauvages qui forment à mes yeux les charmes de ce pays. Il faut tout fuir et vivre seul au monde, quand on n'y peut vivre avec vous...¹ »

Cinq jours plus tard, nouvelle lettre à Julie, de Sion. Il cherche déjà à se faire rapatrier, ses petites affaires, sur lesquelles il ne nous renseigne pas, terminées. « Rien ne m'arrête plus ici que vos ordres; cinq jours que j'y ai passés ont suffi et au-delà pour mes affaires, si toutefois on peut appeler des affaires celles où le cœur n'a point de part. Enfin, vous n'avez plus de prétexte, et ne pouvez me retenir loin de vous qu'afin de me tourmenter. »

Saint-Preux se montre également inquiet du sort de la première lettre « écrite et mise à la poste en arrivant », avec l'adresse bien exacte. Pourquoi Julie ne répond-elle pas ?

Enfin, il reçoit un message, deux lettres en même temps, car les courriers étaient espacés. « Je reçois à la fois vos deux lettres, lui écrit-elle, et je vois, par l'inquiétude que vous marquez dans la seconde sur le

¹ *Nouvelle Héloïse*, I, lettre XVIII.

sort de l'autre, que, quand l'imagination prend les devants, la raison ne se hâte pas comme elle, et souvent la laisse aller seule. Pensâtes-vous, en arrivant à Sion, qu'un courrier tout prêt n'attendait pour partir que votre lettre... Vos deux lettres me sont parvenues à la fois, parce que le courrier, qui ne passe qu'une fois la semaine, n'est parti qu'avec la seconde... tout bien calculé, il nous faut huit jours... pour recevoir réponse l'un de l'autre... »

Il semble que l'on peut suivre ici toute une série de détails empruntés par Jean-Jacques, dans la composition du roman, aux lointains souvenirs de son voyage de jeunesse en Valais. Il lui est sans doute arrivé alors d'avoir à demander son chemin à quelque croisée. Vraisemblablement aussi, il fit alors à pied le trajet de Sion en direction du lac. Outre qu'il n'y avait pas de service de malles pour le transport des voyageurs, il disposait de ressources trop maigres, malgré l'obole de M. de Chaignon, pour s'offrir une carriole privée toujours onéreuse. Donc, ressouvenir vécu. En trois jours on va aisément à pied de Sion à Vevey. Il y a plus. Dans le corps du roman, en une circonstance qui n'a plus rien à voir avec notre sujet, Saint-Preux écrit à Claire d'Orbe :

« Nous ne rentrâmes à Villeneuve qu'à la nuit... En entrant dans la chambre qui m'était destinée, je la reconnus pour la même que j'avais occupée autrefois en allant à Sion... A cet aspect, je sentis une impression que j'aurais peine à vous rendre... »

Il s'agit très vraisemblablement ici d'un ressouvenir de Jean-Jacques, qui a pu passer une nuit à Villeneuve en allant de Sion à Genève en 1744. On y peut trouver aussi une concordance entre l'âge de Rousseau et de Saint-Preux. Au moment où ce dernier écrit à Julie ses lettres du Valais « graves et judicieuses », il avait vingt et un ans. Mais les aventures du roman se déroulent sur une douzaine d'années. Peu avant le dénouement, soit la mort de Julie, Saint-Preux se rend en Italie par le Simplon avec Milord Edouard. En ce moment-là, Saint-Preux avait trente-deux ans, soit l'âge de Rousseau quand il traversait le col. Saint-Preux est malheureusement muet sur ce passage du Simplon. Nous savons par Claire d'Orbe, « qu'il a heureusement traversé les Alpes » et c'est tout. Pas un mot de plus. Ces concordances d'âge prouvent aussi le caractère autobiographique de l'épisode du voyage en Valais.

En outre, tout ce que Julie nous dit du courrier postal est exact, et l'échange des lettres entre Sion et Clarens peut parfaitement jouer avec ce que nous savons de l'organisation des Messageries du temps.

Le monopole du courrier de Genève à Milan par le Valais et le chemin du Simplon appartenait depuis 1698 aux frères Fischer, de Reichenbach. Ce privilège leur a été renouvelé successivement par période de quinze années jusqu'en 1772. Pendant la première moitié du siècle, il ne passait qu'un courrier par semaine dans chaque direction. Il quittait Genève le

mercredi matin. Saint-Preux demeure treize jours en Valais. Il reçoit deux missives à Sion et envoie lui-même deux courriers de cette ville. Cela concorde fort bien.

En 1744, en ville de Sion, le jeune Rousseau a pu voir arriver, le jeudi soir vraisemblablement, les postes Fischer et il s'en est ressouvenu dans le roman. Le courrier-lettres pour la ville et le dixain (district) était déposé au bureau ad hoc installé précisément à l'auberge du *Lion d'Or* qui fut de tout temps un relais de poste. En Valais, les Messageries Fischer ne faisaient pas de distribution et se bornaient à remettre le courrier aux bureaux de la route : Saint-Maurice, Martigny, Sion, Loèche, Viège et Brigue. Un notable de ces localités en assurait ensuite la distribution. Telle était la situation en 1744. Au moment où Rousseau écrivait la *Nouvelle Héloïse* à l'Ermitage en 1756, cette situation avait déjà changé. Dès 1755, nous voyons circuler deux courriers par semaine, de Genève en transit par le Valais le mercredi et le samedi. Une note au bas des pages valaisannes du roman mentionne le changement intervenu. Tous ces menus détails du texte s'avèrent très exacts.

En dépit de l'objurgation pressante, Julie ne rappelle pas encore Saint-Preux. Elle donne pour excuse des devoirs de famille. Lui est toujours à Sion. Il attend le courrier avec la dernière impatience. Il importune le préposé à la distribution : « ... à peine le paquet (courrier pour Sion) était-il ouvert que je me nomme ;

je me rends importun : on me dit qu'il y a une lettre : je tressaille; je la demande, agité d'une mortelle impatience, je la reçois enfin. »

Cette lettre rend l'amoureux à moitié fou; il tremble en s'avancant pour la recevoir. « ... je n'ose porter la lettre à ma bouche, ni l'ouvrir devant tant de témoins. Je me dérobe à la hâte... une émotion croissante me laisse à peine apercevoir mon chemin... j'ouvre la lettre au premier détour... » Il fond en larmes. On le regarde. L'attendrissement est tel qu'il doit s'enfiler « dans une allée pour échapper aux spectateurs... » ¹.

Cette topographie avec ces détails est fort intéressante. Ils sont tout pénétrés des souvenirs de 1744. L'arrivée des courriers Fischer au *Lion d'Or* ne pouvait manquer d'exciter quelque curiosité dans la petite ville avide de nouvelles. Les gens affluaient vers la poste-auberge. Les postes Fischer, dont le fonctionnement était remarquable, avaient excellente presse si l'on peut dire et constituaient un gros progrès sur les anciennes messageries. Il est naturel donc qu'il y ait eu une certaine affluence de badauds ou de curieux à ce moment. Le « premier détour » où Saint-Preux se cache pour ouvrir la lettre avait été particulièrement familier à Jean-Jacques en 1744. Il s'agit ici du chemin qui monte vers Valère et Tourbillon, et qui part de l'angle d'un bâtiment qu'il connaissait fort bien, le bâtiment de la résidence où il goûta l'hospitalité de

¹ *Nouvelle Héloïse*, livre I, lettre 21.

M. de Chaignon. Ce détour est à deux pas du *Lion d'Or*. L'« allée » dans laquelle Saint-Preux se faufile pour lire paraît plus difficile à situer. Elle n'existe plus maintenant, mais autrefois il y avait une placette derrière l'Hôtel de Ville et la Résidence où se sont entassées des constructions. Après tout, un peu de fantaisie est aussi permise et il est bien certain que le jeune et très inconnu Jean-Jacques, mêlé aux curieux ou aux habitués du *Lion d'Or*, n'avait à espérer aucun courrier par les postes Fischer, à Sion, en 1744.

Heureusement pour nous que le rappel tant attendu ne vient pas encore, ce qui permettra à Saint-Preux de parcourir et de décrire une partie du Valais. Il respecte les raisons qui le tiennent momentanément éloigné de Julie. « ... Je me tais donc; et, jusqu'à ce qu'il vous plaise de terminer mon exil, je vais tâcher d'en tempérer l'ennui en parcourant les montagnes du Valais tandis qu'elles sont encore praticables. Je m'aperçois que ce pays ignoré mérite les regards des hommes, et qu'il ne lui manque, pour être admiré, que des spectateurs qui le sachent voir ¹. Je tâcherai d'en tirer quelques observations dignes de vous plaire. Pour amuser une jolie femme, il faudrait peindre un peuple aimable et galant : mais toi, ma Julie, ah ! je le sais bien, le tableau d'un peuple heureux et simple est celui qu'il faut à ton cœur. »

¹ Lettre XXI.

Là-dessus, grande frayeur de Julie qui le rappelle, heureusement trop tard. « ... J'apprends avec peine vos courses dans les montagnes; non que vous n'y trouviez, à mon avis, une agréable diversion, et que le détail de ce que vous aurez vu ne me soit fort agréable à moi-même : mais je crains pour vous les fatigues que vous n'êtes guère en état de supporter. D'ailleurs, la saison est fort avancée; d'un jour à l'autre tout peut se couvrir de neige; et je prévois que vous aurez encore plus à souffrir du froid que de la fatigue. Si vous tombiez malade dans le pays où vous êtes, je ne m'en consolerais jamais. Revenez donc, mon bon ami, dans mon voisinage. Il n'est pas temps encore de rentrer à Vevey, mais je veux que vous habitiez un séjour moins rude... je vous laisse le maître du choix de votre station...¹ »

Pendant une semaine environ, l'exilé put ainsi faire plus ample connaissance avec le Valais. Quelles régions a-t-il visitées ? Nous verrons qu'il est difficile de répondre à cette question. L'itinéraire de Saint-Preux ne se peut reconstituer avec certitude, en l'absence de toute indication positive. La description reste vague et peut du reste s'appliquer à toute région montagneuse. On y retrouve cependant des souvenirs du voyage de 1744 et des impressions laissées alors dans l'âme de Jean-Jacques par certains paysages valaisans.

¹ Lettre XXI.



Sion

La solution de cette énigme — nous y reviendrons — importe d'ailleurs assez peu. Dans les pages que nous allons donner, c'est l'accent surtout qui compte, c'est le sentiment qui est nouveau, déjà romantique, et c'est pour cela que la lettre sur le Valais est une date littéraire.

Sans doute, les illusions que Rousseau a fait naître alors sur le compte des Valaisans se sont promptement dissipées au contact des réalités. Chez les admirateurs du philosophe qui, sur sa parole, ont pris le chemin du Valais, il y eut pas mal de déceptions. Le paysage, certes, est unanimement admiré; les spectateurs ont enfin appris à voir... mais rares seront les voyageurs qui voudront admettre tant de vertu chez ces montagnards. Le mythe de l'âge d'or n'a pas résisté longtemps aux observateurs, dont les réactions sont parfois pittoresques. N'importe ! La lettre sur le Valais a atteint un but d'un intérêt exceptionnel. Elle donna le branle à deux sentiments nouveaux dont la fortune fut prodigieuse : le culte de la nature et le culte des montagnes. Ce culte se manifeste ici avec intensité, pour la première fois dans l'œuvre de Jean-Jacques et pour la première fois dans la littérature française. Avec la lettre sur le Valais, nous sommes à l'aube du romantisme. Voyons-la.

IV

« A peine ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderait des années d'observation ¹ : mais, outre que la neige ² me chasse, j'ai voulu revenir (à Sion) au-devant du courrier qui m'apporte, je l'espère, une de vos lettres. En attendant qu'elle arrive, je commence par vous écrire celle-ci, après laquelle j'en écrirai, s'il est nécessaire, une seconde, pour répondre à la vôtre...

» Je ne vous ferai point ici un détail de mon voyage et de mes remarques; j'en ai fait une relation que je compte vous porter...

» J'étais parti triste de mes peines et consolé de votre joie; ce qui me tenait dans un certain état de langueur qui n'est pas sans charme pour un cœur sensible. Je gravissais lentement et à pied dans des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avais pris pour être mon guide et dans lequel, durant toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulais rêver, et j'en étais toujours détourné par quelque spectacle inattendu. Tantôt d'immenses rochers pendaient en ruines au-dessus de ma tête; tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leur épais brouillard; tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdais dans

¹ *Nouvelle Héloïse*, livre I, lettre XXIII.

² Ressouvenir évident du voyage de Rousseau en 1744.

l'obscurité d'un bois touffu; quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montrait partout la main des hommes où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré : à côté d'une caverne on trouvait des maisons; on voyait des pampres secs où l'on eût cherché des ronces; des vignes dans des terres ébouées, d'excellents fruits sur des rochers et des champs dans des précipices. »

Ces lignes souvent citées, ou utilisées par les auteurs qui ont écrit sur le Valais, ne sauraient s'appliquer à une vallée déterminée, val d'Anniviers ou autre, mais constitue une vision d'ensemble des divers paysages admirés lors du voyage de 1744. On y peut reconnaître avec certitude les rochers de Gondo avec leurs gouffres et leurs cascades torrentueuses qui ont dû produire une impression profonde sur Rousseau. Puis les coteaux vigneux ou arborisés de la vallée du Rhône. Dans le Haut-Valais, le vignoble était beaucoup plus développé que maintenant. A Brigerbad, à Viège, à Rarogne, à Loèche. Le vieux chemin entre Rarogne et Saint-Germain était recouvert de treilles. La région entre Sierre et Sion, à flanc de coteau était surtout bien cultivée. On tirait parti de chaque pouce de terrain. Quant à la plaine, marécageuse et semée d'îlots qu'enlaçaient les bras du Rhône, elle n'offrait qu'un spectacle de désolation. Le fleuve se promenait en liberté, changeant de lit à sa fantaisie, se subdivi-

sant en canaux, venant battre ses flots contre des bancs de gravier et de roches, des troncs d'arbres arrachés aux vallées, des sapins entiers déracinés et qui faisaient front contre le courant comme des chevaux de frise. Les méandres du fleuve tenaient toute la plaine, que la route évitait pour longer le bas du coteau. Quelques châteaux ont à peu près disparu dont les ruines s'affirmaient alors sur des monticules à Bas-Châtillon, Granges, à Chalais, etc. Les mêmes chapelles en robe blanche veillaient sur les collines, comme un symbole de la spiritualité vivante. Je songe surtout à celle de Saint-Jean de Salquenen, dont l'hospice a peut-être abrité, pour une nuit, le jeune voyageur à la découverte d'un pays nouveau.

La description que Rousseau nous donne ne tend à aucun souci d'exactitude ou de localisation. Douze ans après son passage, il n'avait plus qu'une idée très vague de la topographie de la vallée du Rhône.

« Ce n'était pas seulement, poursuit-il, le travail des hommes qui rendait ces pays¹ étrangers si bizarrement contrastés; la nature semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvait différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant les fleurs du printemps, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver; elle

¹ Synonyme de région, contrée, même localité, au sens voisin de sa signification étymologique.

Cf. Racine dans *Athalie* :

« Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre. »

réunissait toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et formait l'accord inconnu partout ailleurs des productions des plaines et de celles des Alpes¹. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair-obscur du soleil et des ombres, et tous les accidents de lumière qui en résultaient le matin et le soir; vous aurez quelque idée des scènes continuelles qui ne cessèrent d'attirer mon admiration, et qui semblaient m'être offertes en un vrai théâtre : car la perspective des monts étant verticale frappe les yeux tout à la fois, et bien plus puissamment que celle des plaines, qui ne se voit qu'obliquement, en fuyant, et dont chaque objet vous en cache un autre².

» J'attribuais, durant la première journée, aux agréments de cette variété le calme que je sentais renaître en moi. J'admirais l'empire qu'ont sur nos passions les

¹ La diversité de température en Valais, sous un même ciel, et les variétés des produits du sol, dans une même saison, à la plaine ou à la montagne, sont soulignées par différents auteurs anciens. On les trouve notées, dans l'ordre chronologique, par Sébastien Munster dans sa *Cosmographie* en 1544, dans les *Chroniques* de Stumpf en 1548, dans les *Lettres sur les Suisses...* de Daniel l'Ermite en 1604, dans le *Tableau de la Suisse*, de Marc Lescarbot, paru en 1618 à Paris. L'idée est reprise par Haller, chez qui Rousseau, sans doute, la puisa.

² Dans ces détails un peu techniques, on doit voir sans doute un écho des conversations sur les montagnes que Rousseau a eues en 1754 avec le physicien Jean-André de Luc, qui avait excursionné dans la région de Chamonix la même année.

plus vives les êtres les plus insensibles, et je méprisais la philosophie de ne pouvoir pas même autant sur l'âme qu'une suite d'objets inanimés. »

Cette dernière phrase, d'un mouvement admirable, semble porter en germe tout le romantisme dans son culte passionné de la nature. On n'avait point encore entendu de pareils accents. Rousseau apportait au monde un sentiment tout nouveau, ou du moins perdu depuis les temps antiques : l'intime communion du cœur et de la nature, très inconnue aux écrivains du XVIII^e siècle. Des états de sensibilité insoupçonnés vont naître et se préciser de se ressouvenir d'un paysage valaisan admiré par Rousseau dans sa jeunesse. Des critiques éminents, tels Jules Lemaître et Daniel Mornet insistent sur ce fait du plus vif intérêt pour nous, que les pages de Jean-Jacques sur le Valais constituent la première manifestation du sentiment romantique dans la littérature française. Nous en avons ici un exemple probant et ce texte allait éveiller des résonances profondes. Lamartine s'est ressouvenu de ces lignes quand il a écrit les vers célèbres :

« Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme, et la force d'aimer ? »

Cette influence sur le moral des choses inanimées fit longtemps l'objet des méditations de Rousseau. Il en parle, dans les *Confessions*, comme d'un problème qui l'aurait captivé. Il précise sa pensée :

« Que d'écarts on sauverait à la raison, écrit-il, que

de vices on empêcherait de naître, si l'on savait forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent ! Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les éléments... le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine et sur notre âme, par conséquent... J'ai cependant bien peu travaillé à cet ouvrage, dont le titre était : *La Morale sensitive, ou le Matérialisme du Sage...* »

Pour reprendre un terme cher aux mystiques, c'est bien le don de *correspondance* que Rousseau possède au plus haut degré. Il découvre des rapports invisibles entre l'homme et les choses, des analogies insoupçonnées entre la nature et l'âme humaine. Cette faculté qui pourrait bien être l'essence même de la poésie, le don royal du poète, était fort inconnue des écrivains du XVIII^e siècle. Le *voyant*, le précurseur Jean-Jacques, pour son premier essai, découvre le sens profond de tout ce paysage alpestre. Pour lui, bien avant le fameux sonnet de Baudelaire :

« La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers. »

On ne saurait trop insister sur l'importance de ce texte de Rousseau pour l'histoire des origines du romantisme. Le récit, par contre, s'écarte à cet endroit de tout caractère autobiographique. Et voici pourquoi.

En 1744, lors de son passage en Valais, le jeune Rousseau n'était agité d'aucune passion quelconque, n'était sa vive antipathie pour le comte de Montaigu. Il n'en était plus de même lorsqu'il écrivait son roman à l'Ermitage, s'étant épris de M^{me} d'Houdetot. En outre, loin de mépriser la philosophie, le futur écrivain s'affirmait encore en 1744 le disciple respectueux de ses maîtres: Diderot, d'Alembert, d'Holbach, Voltaire. Le groupe comptait beaucoup sur ce jeune homme si bien doué et qui lui semblait tout acquis. On voit par ce trait que la lettre de Rousseau sur le Valais est loin de traduire fidèlement les sentiments véritablement éprouvés par lui lors du voyage. Le Rousseau de 1756 avait rompu brutalement avec les philosophes, « la clique holbachique », dit-il, et menait, seul, une redoutable lutte contre le matérialisme de ce siècle jouisseur. Et il prête à Saint-Preux ses propres sentiments de cette époque quant à la philosophie des encyclopédistes, tant prônée, mais impuissante à consoler les hommes, à soulager les peines du cœur.

« Mais, continue l'auteur, cet état paisible ayant duré la nuit et augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avait encore quelque autre cause qui ne m'était pas connue. J'arrivai ce jour-là sur des montagnes les moins élevées, et, parcourant ensuite leurs inégalités, sur celles des plus hautes qui étaient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignais un séjour plus serein, d'où l'on voit dans la saison le tonnerre et l'orage se former au-dessous

de soi; image trop vaine de l'âme du sage, dont l'exemple n'exista jamais, ou n'existe qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblème. »

On peut rapprocher de ce texte le récit de la traversée du Simplon en 1800 par le général de Bethencourt et sa petite armée :

« Combien de fois, écrivait de Bethencourt au Premier Consul, parvenus au sommet d'un mont sourcilleux, nous avons vu la foudre serpenter au-dessous de nous... »

Le manuscrit qui est au Luxembourg comporte une variante du texte ci-dessus de Rousseau. Le dernier membre de phrase est remplacé par le suivant, où perce l'admiration pour les montagnes, sentiment tout nouveau à l'époque. « ... ainsi s'élève l'âme du sage au-dessus des passions humaines; mais on n'atteint pas au faite de la sagesse comme on parvient au sommet des monts » ¹.

« Ce fut là, poursuit-il, que je démêlai sensiblement dans la pureté de l'air où je me trouvais la véritable cause du changement de mon humeur, et du retour de cette paix intérieure que j'avais perdue depuis si longtemps. En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes, où l'air

¹ Variante signalée par M. Daniel Mornet dans la *Nouvelle Héloïse*, édition critique, Paris 1925.

est pur et subtil¹, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit; les plaisirs y sont moins ardents, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser : tous les désirs trop vifs s'émoussent, ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux; ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce, et c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, et je suis surpris que des bains de l'air salubre et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale. (Suit une citation de Pétrarque dont voici la traduction : Au lieu des palais, des pavillons, des théâtres, les chênes,

¹ La pureté et la légèreté de l'air, sur les montagnes, en particulier dans les Alpes, sont déjà soulignées par Haller. Autrefois, on croyait que sur les hauteurs on éprouvait de la suffocation. Ce préjugé est fort ancien et Rousseau n'a pas peu contribué à le dissiper.

les noirs sapins, les hêtres s'élancent de l'herbe verte au sommet des monts, et semblent élever au ciel, avec leurs têtes, les yeux et l'esprit des mortels.) »

Toute cette tirade, avec l'idée si nouvelle alors de la bienfaisance apaisante de l'air des montagnes, semble avoir excité l'ire de Chateaubriand, qui n'appréciait pas du tout la cure d'altitude, et s'essouffle un peu à réfuter notre philosophe. Ces lignes des *Mémoires d'Outre-Tombe* sont directement inspirées par la lettre sur le Valais :

« ... Si, pour devenir un homme robuste, un saint, un génie supérieur, il ne s'agissait que de planer sur les nuages, pourquoi tant de malades, de mécréants et d'imbéciles ne se donnent-ils pas la peine de grimper au Simplon ? Il faut certes qu'ils soient bien obstinés à leurs infirmités... »

Il a beau, à ce qu'il dit, « se battre les flancs », Chateaubriand n'arrive pas à s'exalter en présence des montagnes, ni à éprouver aucune de ces impressions heureuses dont parle Rousseau. La simple vue d'un chalet à la montagne, un de « ces fameux chalets enchantés par l'imagination » de Jean-Jacques, et dont le terme même est entré par lui dans la langue littéraire, n'évoque à l'imagination de Chateaubriand que l'odeur du fumier et le regret des montagnards exilés sur les hauteurs. Deux conceptions très différentes de la montagne. Celle de Rousseau, typiquement suisse, a fini par s'imposer victorieusement.

« Supposez les impressions réunies de ce que je

viens de vous décrire, et vous aurez quelque idée de la situation délicieuse où je me trouvais. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnants spectacles; le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux, des oiseaux étranges, des plantes bizarres et inconnues; d'observer en quelque sorte une autre nature, et de se trouver dans un nouveau monde. »

Il n'est pas besoin de méditer longuement ces lignes pour voir combien elles bouleversaient les idées du temps sur les paysages alpestres. Elles frappèrent, avec d'autres pages semblables, si vivement ses contemporains qu'elles incitèrent les foules, du moins une quantité considérable de voyageurs, à visiter l'Eldorado qu'il décrit. A notre avis, ici encore, nous avons un ressouvenir de la traversée du Simplon faite par Rousseau en 1744.

Lorsqu'il écrivait la *Nouvelle Héloïse*, Jean-Jacques n'était pas encore devenu le botaniste fervent que nous dépeignent les *Rêveries*. C'est à Môtiers-Travers, en 1762, qu'il prit réellement goût pour cette science, sans pour autant dépasser le stade du botaniste amateur. Cependant, déjà aux Charmettes, il avait commencé l'étude des plantes.

La saison était déjà avancée quand il franchissait le col du Simplon en automne 1744 et les fleurs alpines joliment passées. Comme on sait, le versant méridional du Simplon, les gorges de Gondo s'ornent de précieuses ombellifères qui donnent quelque charme à ces grandes

parois schisteuses. Là croît en particulier le rarissime *MelospERMUM cicutarium*, échappé de la zone insubrienne, qu'on ne trouve nulle part ailleurs en Valais, ni en Savoie. Toute cette région du Simplon étale d'ailleurs de véritables richesses botaniques, et notre voyageur attentif a dû y rencontrer des plantes qu'il n'avait pas encore vues, et qui lui parurent « bizarres et inconnues ».

Au surplus, « cette autre nature » et ce « monde nouveau » ne peuvent désigner ici que le paysage extraordinairement tourmenté du versant méridional du Simplon, rencontré après les plaines lombardes et le site des îles Borromées. Le contraste dut vivement frapper le jeune Rousseau s'engageant dans les défilés de Gondo. Les paysages connus de Savoie, le souvenir déjà bien lointain du Mont-Cenis qu'il avait franchi quinze ans auparavant n'offraient rien de comparable en grandeur sauvage. Pour lui, c'était bien un nouveau monde dans lequel il entrait. Appliquées à d'autres régions du Valais, au val d'Anniviers par exemple, ces épithètes n'auraient guère de sens. Les autres vallées ne peuvent pas avoir un caractère de nouveauté pour celui qui a vu le Simplon.

« Tout cela, poursuit-il, fait aux yeux un mélange inexprimable, dont le charme augmente encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue; les distances paraissent moindres que dans les plaines, où l'épaisseur de l'air couvre la terre d'un voile, l'hor-

zon présente aux yeux plus d'objets qu'il semble n'en pouvoir contenir : enfin ce spectacle a je ne sais quoi de magique, de surnaturel, qui ravit l'esprit et les sens; on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est. »

La cure d'altitude, préconisée par Jean-Jacques comme un des grands remèdes de la médecine et de la morale, était aussi à l'époque une thérapeutique très nouvelle, du moins en France. Bien des médecins s'y sont ralliés au XVIII^e siècle déjà, à la suite de Rousseau, et la *Chronique Médicale* du 1^{er} décembre 1909 citait encore le fameux texte sur les montagnes du Valais : c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes... etc., pour démontrer qu'on se porte mieux au physique et au moral... sur les coteaux alpestres. En Valais au milieu du XVIII^e, cette cure était déjà bien connue, du moins des Sédunois, dont les Mayens abritaient les familles riches, durant les chaleurs. Ce fut la première station climatique si l'on peut dire, avec cette particularité que les enfants des patriciens y étaient mis surtout pour la cure ou la prévention du goître, et cela dès le XII^e siècle.

Ces pages célèbres, au surplus, semblent bien préluder à la littérature alpine. Elles en forment, pour ainsi dire, le péristyle harmonieux. Si Rousseau est resté sur le seuil de la haute montagne, au Simplon, d'autres après lui se hâteront vers les cimes et créeront cette forme nouvelle de l'admiration du monde qu'est l'alpinisme. Rousseau est-il un précurseur dans ce

domaine ? La question est controversée. Nous l'étudierons un peu plus loin. Mais il convient de marquer que les montagnes du Valais ont inspiré ou suggéré à notre philosophe une méditation élevée, dont le retentissement fut considérable, et qui contribua fortement à changer les opinions reçues à l'époque dans le grand public, en France surtout, sur « l'horreur des montagnes ».

« J'aurais passé, continue Saint-Preux, tout le temps de mon voyage dans le seul enchantement du paysage, si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitants. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'âme, et de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaisirs¹. Mais ce que je n'ai pu vous peindre et qu'on ne peut guère imaginer, c'est leur humanité désintéressée, et leur zèle hospitalier pour tous les étrangers que le hasard ou la curiosité conduisent chez eux. J'en fis une épreuve surprenante, moi qui n'étais connu de personne, et qui ne marchait qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivais le soir dans un hameau, chacun venait avec tant d'empressement m'offrir sa maison, que j'étais embarrassé du choix; et celui qui obtenait la préfè-

¹ Cette phrase semble avoir été inspirée par une note prise en 1754, alors que Rousseau a dû toucher en barque Saint-Gingolph ou Bouveret. Voir plus loin, partie III, chapitre IV.

rence en paraissait si content, que la première fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand, après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition; et il en a partout été de même. Ainsi, c'était le pur amour de l'hospitalité, communément assez tiède, qu'à sa vivacité j'avais pris pour l'âpreté du gain. Leur désintéressement fut si complet que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un patagon (en note, écu du pays). »

Nous avons vu, par l'état politique du Valais en 1744, que nous sommes loin de cet âge d'or dont le développement prend la tournure d'une idylle. Le bonheur des Valaisans n'était qu'un mythe et ressortit purement et simplement à la philosophie de l'état de nature chère à Rousseau. L'auteur ou l'éditeur assure en note que le patagon était l'écu du pays. Cette monnaie était inconnue en Valais et en Suisse. Le patagon était plus proprement une monnaie des Flandres et Rousseau l'a confondu avec l'écu de Brabant. Les principales devises étrangères acceptées en Valais au XVIII^e, à part le billon indigène, étaient le sequin, l'écu au soleil, la pistole gênoise, milanaise ou vénitienne, le florin, le ducaton, le ducat à fleur de lys de Florence, la couronne, les doublons de différents modules, la guinée, dont les cours divers compliquaient les échanges et les voyages.

« En effet, poursuit l'auteur, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point

le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs soins, et où l'on ne trouve aucun mendiant ? Cependant, l'argent est fort rare dans le Haut-Valais ; mais c'est pour cela que les habitants sont à leur aise : car les denrées y sont abondantes sans aucun débouché au dehors, sans consommation du luxe au-dedans, et sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres. Ils ont la sagesse de le sentir, et il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter. » — Ce sont d'ingénus paradoxes.

Il n'y faut voir, vraisemblablement, qu'une influence d'une strophe du poème *Les Alpes* d'Albert de Haller :

« Les eaux y roulent un sable d'or ; le berger voit ces trésors ; il les voit passer à ses pieds et les laisse couler : quel exemple pour les hommes. »

Nous ne savons où Jean-Jacques a puisé cette singulière idée de mines valaisannes qu'il était interdit d'exploiter. Les seules mines d'or du Valais sont celles du Simplon, à Gondo. Lors de son passage en 1744, elles étaient précisément en exploitation ; elles semblent du reste avoir été fouillées de tout temps et quelques décades auparavant, le grand Stockalper avait su donner à ces mines une impulsion nouvelle. Rousseau a pu voir, non loin du chemin, divers ouvrages nécessaires au traitement du minerai, en particulier les moulins pour extraire les paillettes des pyrites aurifères.

La production en était fort minime et les fameuses mines d'or de Gondo ont surtout apporté des déboires à leurs propriétaires envieux. L'idée que leur exploitation ferait le malheur des Valaisans est reprise également par un autre voyageur, le baron Sinner de Ballaigue en 1781 : « La nature, écrit-il, a sans doute placé à l'intérieur (des montagnes du Valais) des minéraux précieux dont la propriété pourrait un jour devenir dangereuse aux mœurs et à la liberté des Valaisans ¹. »

Le Valais est un pays riche surtout en mines pauvres, qui furent souvent une cause de conflit. Les ombrageux Patriotes prirent les armes contre le grand Stockalper, qu'ils soupçonnaient de s'enrichir démesurément par ses mines d'or de Gondo dont il avait le monopole, et de jouer au dictateur. En réalité, ses immenses richesses, le roi du Simplon les devait avant tout à son génie commercial et non aux imperceptibles gisements aurifères qu'il exploitait.

Malgré leur très médiocre importance, on s'est toujours tenu à carreau, en Valais, à propos de mines d'or ou d'argent. Au début du XVI^e siècle, un interminable conflit compliqué d'excommunication majeure met aux prises les Patriotes et le futur cardinal Schiner, en tant qu'évêque et Prince temporel du Valais au sujet de mines d'argent dans le val de Bagnes, dont Sa Grandeur revendiquait la propriété. Procès qui eut son

¹ Baron Sinner de Ballaigue : *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale*, 1781.

épilogue en cour de Rome. Les Patriotes se montraient extrêmement jaloux des trésors cachés — bien qu'inexistants — dans les montagnes valaisannes et qui faisaient courir les imaginations.

L'idée qu'on défendait en Valais d'exploiter les mines d'or revient encore une fois dans le corps de l'ouvrage. A propos de l'éducation des enfants et de la formation du caractère, Rousseau compare ingénieusement nos mines aux talents cachés : « Ceux qui sont destinés à vivre dans la simplicité champêtre n'ont pas besoin, pour être heureux, du développement de leurs facultés, et leurs talents enfouis sont comme les mines d'or du Valais que le bien public ne permet pas qu'on exploite ¹. »

Marc-Théodore Bourrit ², en disciple appliqué, ne pouvait manquer d'accueillir la singulière affirmation du maître. Pour lui, « la sagesse et la prudence des Valaisans » ont fait abandonner spontanément l'exploitation des mines d'argent de Bagnes, en dépit de l'histoire et des faits. Lui-même connaît des mines en Valais qu'il est défendu d'exploiter. Parmi ces magnanimes Valaisans, il nous assure qu'il s'en est trouvé qui, ayant découvert une mine d'or d'un riche filon, ont tenu la découverte secrète. Magnifique force de caractère ! Et pourquoi ? Si l'on y avait travaillé, on aurait fini par dévaster les forêts du pays, richesse

¹ *Nouvelle Héloïse*, partie V, lettre 3.

² M.-Th. Bourrit : *Description des Alpes pennines et rhétiennes*, 1781.

autrement plus sûre, tant il aurait fallu de madriers pour en étançonner les galeries !

Cette opinion était du reste générale. Les vieux auteurs, à qui mieux mieux, s'ancrent dans l'idée que l'on s'opposait, en Valais, à l'exploitation des mines d'or ou d'argent, malgré tout ce que nous savons. La même singulière théorie est soutenue dans les *Tableaux topographiques de la Suisse* de Laborde et Zurlauben, 1780 (tome VIII). Ce leitmotif est-il pris dans Rousseau ? C'est possible, mais il ne faut pas oublier qu'au début du XVIII^e siècle, divers auteurs s'accordent à reconnaître qu'il est heureux pour la Suisse d'être pauvre en mines d'or ou d'argent, sinon elle aurait pu craindre la convoitise des puissances voisines. Peut-être ne faut-il voir ici que le souvenir des malheurs qui ont frappé le Mexique et le Pérou, exploités atrocement. Ce souvenir était présent par le récit des voyageurs. L'auteur des *Délices de la Suisse* (1730) doute que les magistrats helvétiques voulussent autoriser l'exploitation de mines d'or, par crainte de convoitises possibles.

« J'étais d'abord fort surpris, continue Saint-Preux, de l'opposition de ces deux usages avec ceux du Bas-Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assez durement les passagers; et j'avais peine à concilier dans un même peuple des manières si différentes. Un Valaisan m'en expliqua la raison. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui passent sont des marchands, et d'autres gens uniquement occupés de leur négoce

et de leur gain. Il est juste qu'ils nous laissent une partie de leur profit, et nous les traitons comme ils traitent les autres. Mais ici, où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous sommes sûrs que leur voyage est désintéressé; l'accueil qu'on leur fait l'est aussi. Ce sont des hôtes qui nous viennent voir parce qu'ils nous aiment, et nous les recevons avec amitié. »

Ce serait charmant si cela pouvait se soutenir ! Une chose est exacte. Sur la voie commerciale du col Pennin (Grand-Saint-Bernard), les indigènes ont, dans le haut moyen âge, longtemps passé pour des sortes de forbans qui rançonnaient les voyageurs et les colporteurs, ou leur extorquaient des taxes excessives. La tradition remonte à l'époque romaine et ces comportements envers les gens du négoce furent la cause ou le prétexte de l'expédition punitive de Servius Galba sous Jules César.

Lors des invasions, c'est le tour des Sarrasins d'occuper ce passage des Alpes toujours très fréquenté. De hauts dignitaires de l'Eglise, de grands seigneurs, des rois, des papes, de saints personnages, d'innombrables pèlerins et marchands utilisèrent ce col avant la fondation de l'Hospice du Mont-Joux. Dans ces temps reculés, il n'était pas rare de voir des passants isolés molestés par les indigènes. Mais il est bien certain que le terme de *rançonner*, utilisé ici par Rousseau n'avait plus aucun sens à son époque. Il a été puisé sans contrôle dans de vieux auteurs et ne témoigne pas d'une observation personnelle.

Depuis de longs siècles on ne rançonnait plus les voyageurs sur le célèbre chemin du Mont-Joux. Tout au plus y faisait-on preuve, dans le val d'Entremont et à Martigny, d'un esprit commercial fort avisé, et attentif à tirer profit du passage. Les gens passaient pour intéressés, lorsqu'il s'agissait de traiter avec un étranger pour la fourniture d'une monture, pour le transport des marchandises, ou pour une simple question d'auberge. Tout était du reste réglé par des ordonnances, et les abus appelaient de sévères sanctions. Les voyageurs du temps trouvaient ces populations honnêtes, polies, de manières aisées et fort civiles. Le trafic les avait enrichies. Il y a beaucoup de personnes *moyennées* dans cette vallée, note l'un d'eux, au début du XIX^e siècle. Et un siècle avant Rousseau, l'Anglais John Evelyn rend hommage à la fidélité et à l'honnêteté des gens du Bas-Valais, mais ajoute : « encore qu'ils sachent assez se faire payer pour ce qu'ils vous cèdent ». Rapprochons de ce témoignage un autre plus ancien encore, de Sébastien Münster, vers le milieu du XVI^e siècle : « Le peuple de Vualaiz, en tant que j'en ay peu appercevoir, est aujourd'huy fort gracieux, courtois et humain envers les estrangiers. »

« Au reste, ajouta-t-il en souriant, cette hospitalité n'est pas coûteuse et peu de gens s'avisent d'en profiter. — Ah ! je le crois, lui répondis-je. Que ferait-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller ? Hommes heureux et dignes de l'être, j'aime à

croire qu'il vous faut ressembler en quelque chose pour se plaire au milieu de vous. »

Le souvenir de l'hospitalité valaisanne revient encore une fois vers la fin de l'ouvrage, dans une longue lettre de M^{me} de Volmar (Julie) à sa cousine Claire d'Orbe, pour lui annoncer que son mari part pour Etange. Grave imprudence de ce dernier, puisque Saint-Preux était alors, après des années d'absence, dans la maison. Qu'importe ? M. de Volmar fait confiance dans une circonstance quasi héroïque. « Je suis, dit-il, pour l'hospitalité des Valaisans. J'espère qu'il trouve ici leur franchise, et qu'il nous laisse leur liberté. »

« Ce qui me paraissait, écrit Saint-Preux à Julie, le plus agréable dans leur accueil, c'était de n'y pas trouver le moindre vestige de gêne ni pour eux, ni pour moi. Ils vivaient dans leur maison comme si je n'y eusse pas été, et il ne tenait qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul. Ils ne connaissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la présence d'un maître, dont on dépend au moins en cela. Si je ne disais rien, ils supposaient que je voulais vivre à leur manière ; je n'avais qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, sans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le seul compliment qu'ils me firent, après avoir su que j'étais Suisse, fut de me dire que nous étions frères, et que je n'avais qu'à me regarder chez eux comme étant

chez moi. Puis ils ne s'embarrassèrent plus de ce que je faisais, n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres, ni le moindre scrupule à m'en prévaloir. Ils en usent entre eux avec la même simplicité; les enfants en âge de raison sont les égaux de leurs pères, les domestiques s'asseyent à table avec leurs maîtres; la même liberté règne dans les maisons et dans la république, et la famille est l'image de l'Etat. »

M^{me} de Staël s'enflamma pour ce rapprochement entre la liberté et les populations laborieuses et heureuses des vallées alpestres : « Je l'aime aussi, dit-elle, cette liberté de toute la force et de toutes les vivacités de mes premiers sentiments... Je la voudrais telle qu'on la conçoit sur le sommet des Alpes, ou dans leurs vallées inaccessibles. » Rousseau poursuit :

« La seule chose sur laquelle je ne jouissais pas de la liberté était la durée excessive des repas. J'étais bien le maître de ne pas me mettre à table; mais quand j'y étais une fois, il y fallait rester une partie de la journée, et boire d'autant ¹. Le moyen d'imaginer qu'un homme et un Suisse n'aimât pas à boire ? En effet, j'avoue que le bon vin me paraît une excellente chose, et que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux sont sobres, et la grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes et des âmes doubles. Un

¹ Expression chère à Rabelais.

homme franc craint moins ce babil affectueux et ces tendres épanchements qui précèdent l'ivresse; mais il faut savoir s'arrêter et prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'était guère possible de faire avec d'aussi déterminés buveurs que les Valaisans, des vins aussi violents que ceux du pays, et à des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment se résoudre à jouer si sottement le sage et à fâcher de si bonnes gens? Je m'enivrais donc par reconnaissance; et, ne pouvant payer mon écot de ma bourse, je le payais de ma raison. »

Saint-Preux disposait de la bourse de Julie pour son voyage en Valais. Il avait amplement de quoi payer son écot. Nous avons ici l'exemple typique d'un ressouvenir de la détresse financière de Jean-Jacques à Sion en 1744. Il avait épuisé ses ressources en arrivant dans la petite capitale et l'hospitalité de M. de Chaignon tomba très à propos.

Le fameux banquet auquel participa Saint-Preux a certainement été inspiré par le grand dîner offert en automne 1744, par le résident, aux notables et aux autorités de la ville. Comme hôte de M. de Chaignon, Rousseau a pu tout naturellement avoir été invité à cette joyeuse démonstration de l'amitié française, où, selon la coutume, on vidait force bouteilles à la santé de Sa Majesté Très Chrétienne. La politique française s'implantait solidement en Valais, derrière le rideau d'intérêts privés évidents. Au début du XVIII^e siècle, notre canton figure pour plus de treize mille livres sur

la liste des pensions servies par l'ambassade française de Soleure. A cela s'ajoutaient les fonds secrets auxquels émergeaient diverses personnalités politiques, Grand Baillif y compris. Ces agapes valaisannes, Rousseau en garda un bon souvenir, puisqu'il les introduit douze ans plus tard, dans un épisode du roman.

Le chevalier de Boufflers, vers la fin d'octobre 1764, participa aussi à un repas à peu près semblable, alors qu'il était venu en Valais à la recherche de vulnérables pour le roi de France. Il y rencontra quelque part chez nous, le « grand et célèbre » Albert de Haller. Dîner officiel obligé. « Nous avons eu, marque le chevalier, pendant et après le repas, une conversation de cinq heures de suite, en présence de dix ou douze personnes du pays, qui étoient très étonnées d'entendre raisonner un Français. »

Ces longs repas étaient dans la tradition et le jeune Rousseau semble s'y être fort égayé lors de son passage à Sion en 1744. Car c'est à Sion qu'il faut du reste les situer. N'allons pas chercher midi à quatorze heures. C'est en tant que commensal du résident et de son entourage, que Rousseau apprécia cette hospitalité valaisanne, un tantinet vineuse.

Nous verrons plus loin dans le roman, que Saint-Preux porta aussi quelque intérêt aux corsages ample-ment garnis des Valaisannes qui servaient à ces repas. Il n'en fallut pas plus pour déchaîner les adversaires de Rousseau, qui l'accusent d'ivrognerie et de dévergondage. Pour eux, Saint-Preux et Jean-Jacques ne

sont qu'un même personnage. L'abbé de la Borde, dans ses *Lettres sur la Suisse* (1781) insère la note suivante :

« ... Rousseau aimera le vin du Valais et il en boira; et quand il aura bu avec excès, il regardera la gorge des Valaisannes avec concupiscence... »

Voltaire, l'irréductible ennemi, bondit sur l'occasion. Il fait imprimer quatre lettres¹ sur l'ouvrage de Rousseau, qu'il se garde bien de signer, un homme d'esprit pouvant difficilement avouer la paternité de ce tissu d'indécences contre Jean-Jacques et de ce persiflage assez odieux contre la Suisse romande... Les syndics de Genève, fort malmenés également, font saisir la plaquette. « Ce sont les aventures de Rousseau, écrit Voltaire, ... qu'on lit dans la *Nouvelle Héloïse*... » Et le bon apôtre poursuit : « ... mon doux ami (Rousseau), grand philosophe, et qui d'ailleurs est assez ivrogne, s'avisa, étant ivre, de dire beaucoup d'ordures à sa respectable maîtresse... »

Nous avons ici le ton de ces quatre épîtres de Voltaire que le marquis de Ximenes a signées. C'était attribuer avec légèreté à Rousseau une petite aventure dont ce dernier gratifie le héros du roman.

Et puis, après tout, même si le banquet du résident, en 1744, a été, selon l'usage, riche en crus divers, qu'est-ce que cela prouve ? Le jeune Rousseau, à Sion,

¹ Lettres à M. de Voltaire sur la *Nouvelle Héloïse* ou *Aloïsia* de J.-J. Rousseau par le marquis de Ximenes (Paris 1761).

a parfaitement pu se laisser prendre, une fois, au fumet de nos vins, et boire plus que de raison... Une *Arvine* de grande année est tentante et l'on sait qu'elle renferme des vertus rares et des subtilités insoupçonnées des non-initiés... Admettons donc le caractère autobiographique du récit, mais n'oublions pas que Jean-Jacques a toujours été d'une sobriété exemplaire. Un simple accident, si l'on veut, ce qui lui donna l'occasion de marquer son estime du vin valaisan, qui avait charmé d'autres avant lui.

Les vins du Valais ont eu excellente presse, si l'on peut dire, dès les temps les plus reculés. Plusieurs écrivains au XVI^e siècle déjà, en vantent les mérites et qualités. Voici Sébastien Münster, auteur d'une énorme *Cosmographie* (1544). Pour lui, on ne trouve pas lieux d'Allemagne et du Rhin produisant un vin comparable à celui de Sion. Il en avait goûté lui-même vers 1540, au mois d'août, alors qu'il parcourait le Valais et franchissait la *Fourche* où il trouva « grande fascherie » pour lui et son cheval, par suite de la neige fraîche. Le vieux chroniqueur Stumpf, qui visita le pays peu avant 1548, l'année où parurent ses *Chroniques*, monumental ouvrage comme en produisaient les érudits de la Renaissance, connaissait lui aussi *de gustu* les vins valaisans. Il juge les vins de Sion aussi agréables, capiteux et fins que les meilleurs vins du Rhin... Le bon chanoine Guillaume Paradin, dans sa *Chronique de Savoye* (1552) assure que dans tout le pays de « Valois, il ne croist meilleur vin que celui de

Sion », auquel nul vin d'Allemagne — entendez du Rhin — ne peut être comparé en « bonté, délicatesse et friandise ». L'avocat au Parlement de Paris, Marc Lescarbot, attaché à l'ambassade française de Soleure, consacre en 1618 quelques alexandrins aux vins du Valais dans un poème sur la Suisse qui est dédié à Louis XIII. L'ouvrage est rarissime ¹. Ces vins, assurément, sont « délectables à boire » et se conservent communément de quatre-vingts à cent ans. Lui-même a tâté d'un de nos crus qui avait septante-deux ans de tonneau !

Tous ne semblent pas avoir situé si exactement dans la région de Sion le cœur du vignoble valaisan. En particulier les auteurs suisses. Ainsi, pour le vieux Simler, en 1574, les célèbres cépages de la vallée du Rhône se réduisent — du moins il ne cite que lui, *nominatim* —, au vin de Moerel, à la vérité fort dur. Le Zurichois Scheuchzer, en 1723, loue avec raison le *Rouge du Pays* du dixain de Loèche, *vinum egregium, rubrum, generosum*, mais n'en parle point d'autres, sauf une allusion aux vins de Martigny, encore sentaient-ils le soufre.

On pourrait allonger cette liste des antiques admirateurs des vins valaisans. Il m'est en particulier agréable de rappeler que les vins et les fruits du Valais se trouvent cités pour leurs qualités dans l'élégante lettre latine que Daniel l'Ermite, humaniste réputé, né à

¹ Marc Lescarbot : *Le Tabeau de la Suisse*, Paris 1618. Chez Adrian Perrier, rue Saint-Jacques, au Compas d'Or.

Anvers, mort à Florence, écrivait sur les Suisses en 1604, à Ferdinand de Gonzague, fils du duc de Mantoue. Les produits de notre sol possèdent d'antiques et vénérables lettres de noblesse et l'hommage spontané que fait à nos vins Jean-Jacques Rousseau continue une tradition.

On a aussi de la plume de Jean-Jacques un éloge du vin qui peut paraître touchant, voire attendrissant, si l'on songe qu'il fut la sobriété même, et que ce perpétuel malade n'a guère connu que les silencieuses orgies de la méditation. Cet intéressant morceau figure dans la *Lettre sur les spectacles* (1758) et a comme un arrière-goût des réjouissances populaires dont il a pu être témoin à Sion en 1744 : « ... le goût du vin n'est pas un crime; il en fait rarement commettre; il rend l'homme stupide et non pas méchant... soyons sûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions couve à jeûn de méchants desseins... Pour une querelle passagère qu'il cause, il forme cent attachements durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchise; ils sont presque tous bons, droits, justes, fidèles, braves et honnêtes gens, à leur défaut près... Partout les gens qui abhorrent le plus l'ivresse sont ceux qui ont plus d'intérêt à s'en garantir. En Suisse, elle est presque en estime; à Naples, elle est en horreur; mais au fond, laquelle est le plus à craindre, de l'intempérance du Suisse¹ ou de la réserve de l'Italien ?

¹ Cette intempérance, en particulier dans les Grisons, est déjà fortement soulignée par Daniel l'Hermite.

» Je le répète, il vaudrait mieux être sobre et vrai, non seulement pour soi, mais pour la société; car tout ce qui est mal en morale est mal encore en politique... Jamais peuple n'a péri par l'excès du vin, tous périssent par le désordre des femmes... le premier de ces deux vices détourne des autres, le second les engendre tous... » L'abus du vin, seul le vieillard peut s'en permettre : « ... quand un vieillard abuse de ce doux remède, il a déjà rempli ses devoirs envers sa patrie, il ne la prive que du rebut de ses ans... ».

Saint-Preux goûta fort, semble-t-il, les dégustations à la valaisanne, car il y revient plus loin, dans la fameuse description des vendanges de Clarens, cette autre Arcadie où, sous un maître bienveillant, domestiques et ouvriers vivaient si parfaitement heureux et savaient jouir des plaisirs du pays. « — Je reprends, écrit-il, la liberté de vivre à la valaisanne, et de boire assez souvent du vin pur; mais je n'en bois point qui n'ait été versé de la main d'une des deux cousines... »

« Un autre usage qui ne me gênait guère moins, poursuit-il dans la lettre sur le Valais, c'était de voir, même chez les magistrats ¹, la femme et les filles de la maison, debout derrière ma chaise, servir à table comme des domestiques. La galanterie française se serait d'autant plus tourmentée à réparer cette incon-

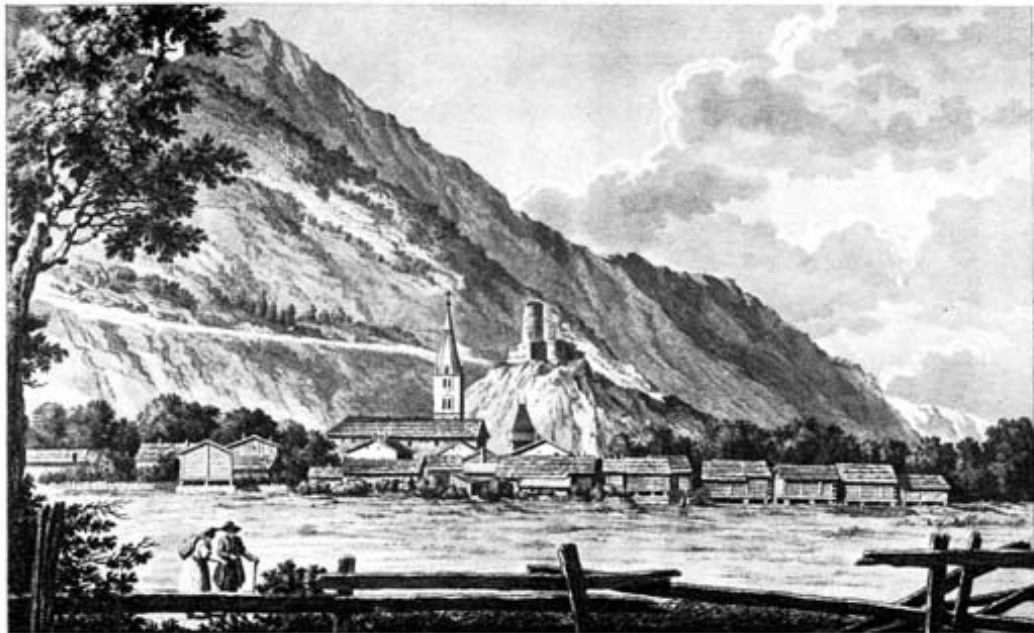
¹ Souvenir autobiographique de 1744. Il ne peut s'agir que des magistrats de Sion, auprès desquels le jeune Rousseau a pu alors avoir ses entrées grâce à son protecteur M. de Chagnon.

gruité, qu'avec la figure des Valaisannes, les servantes mêmes rendraient leurs services embarrassants. Vous pouvez m'en croire, elles sont jolies, puisqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir sont difficiles en beauté.

» Pour moi qui respecte encore plus les usages des pays où je vis que ceux de la galanterie, je recevais leur service en silence, avec autant de gravité que don Quichotte chez la duchesse. J'opposais quelquefois en souriant les grandes barbes¹ et l'air grossier des convives au teint éblouissant de ces jeunes beautés timides qu'un mot faisait rougir, et ne rendait que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'énorme ampleur de leur gorge, qui n'a dans sa blancheur éblouissante qu'un des avantages du modèle que j'osais lui comparer; modèle unique et voilé dont les contours furtivement observés me peignent ceux de cette coupe célèbre à qui le plus beau sein du monde servit de moule. (En note : C'était celui d'Hélène. *Minerva templum habet... in quo Helena sacravit calicem ex electro; adjicit historia, mamee suae mensurae*. Pline: *Hist. nat.*, lib. XXXIII, cap 25.)

» Ne soyez pas surprise de me trouver si savant sur des mystères que vous cachez si bien : je le suis en dépit de vous; un sens en peut quelquefois instruire un

¹ Don Quichotte reçoit l'hospitalité chez la duchesse. Comme il n'était pas précisément une barbe parfumée, des jeunes filles s'amusaient à la savonner et laver. (Deuxième partie, chapitre 32.)



Martigny

autre: malgré la plus jalouse vigilance, il échappe à l'ajustement le mieux concerté quelques légers interstices par lesquels la vue opère l'effet du toucher. L'œil avide et téméraire s'insinue impunément sous les fleurs d'un bouquet; il erre sous la chenille et la gaze, et fait sentir à la main la résistance élastique qu'elle n'oserait éprouver. (En note des vers du Tasse évoquant l'arrivée d'Armide dans le camp des Croisés, dont voici la traduction : Son acerbe et dure mamelle se laisse entrevoir : un vêtement jaloux en cache en vain la plus grande partie; l'amoureux désir, plus perçant que l'œil, pénètre à travers tous les obstacles.)

» Je remarquai aussi un grand défaut dans l'habillement des Valaisannes, c'est d'avoir des corps de robe¹ si élevés par derrière qu'elles en paraissent bossues; cela fait un effet singulier avec leurs petites coiffures noires et le reste de leur ajustement, qui ne manque au surplus ni de simplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la valaisanne, et j'espère qu'il vous ira bien; il a été pris sur la plus jolie taille du pays.

» Tandis que je parcourais avec extase ces lieux si peu connus et si dignes d'être admirés, que faisiez-vous, ma Julie?... (Ici digression de Rousseau... mais Julie est toujours présente à l'esprit du voyageur en Valais, qui l'associe à sa promenade)... Voilà ce qui m'est arrivé durant toute cette course, où, la diversité

¹ Le corps de robe, d'après le Dictionnaire de l'Académie de 1762, est la partie de l'habillement depuis le cou jusqu'à la ceinture.

des objets me rappelant sans cesse en moi-même, je vous conduisais partout avec moi. Je ne faisais pas un pas que nous ne le fissions ensemble; je n'admiraïs pas une vue sans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrais vous prêtaient leur ombre, tous les gazons vous servaient de siège. Tantôt, assis à vos côtés, je vous aidais à parcourir des yeux les objets; tantôt à vos genoux, j'en contemplais un plus digne des regards d'un homme sensible. Rencontrais-je un pas difficile, je vous le voyais franchir avec la légèreté d'un faon qui bondit après sa mère. Fallait-il traverser un torrent? j'osais presser dans mes bras une si douce charge; je passais le torrent lentement, avec délices, et voyais à regret le chemin que j'allais atteindre. Tout me rappelait à vous dans ce séjour paisible; et les touchants attrails de la nature, et l'inaltérable pureté de l'air, et les mœurs simples des habitants, et leur sagesse égale et sûre, et l'aimable pudeur du sexe et ses innocentes grâces, et tout ce qui frappait agréablement mes yeux et mon cœur, leur peignait celle qu'ils cherchent.

» O ma Julie ! disais-je avec attendrissement, que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de notre bonheur et non du regard des hommes ! Que ne puis-je ici rassembler toute mon âme en toi seule et devenir à mon tour l'univers pour toi !... Une longue et douce ivresse nous laisserait ignorer le cours des ans; et quand enfin l'âge aurait calmé nos premiers feux, l'habitude de penser et de sentir

ensemble ferait succéder à leurs transports une amitié non moins tendre. Tous les sentiments honnêtes, nourris dans la jeunesse avec ceux de l'amour, en remplirait un jour le vide immense; nous pratiquerions au sein de cet heureux peuple, et à son exemple, tous les devoirs de l'humanité; sans cesse nous nous unirions pour bien faire, et nous ne mourrions point sans avoir vécu... »

Cette dernière phrase est reprise par Rousseau dans les *Confessions* : « Dévoré du besoin d'aimer sans jamais l'avoir pu bien satisfaire, je me voyais atteindre aux portes de la vieillesse, et mourir sans avoir vécu. » Son souci d'euphonie étant extrême, il semble avoir tenu à cette chute cadencée de phrase qui finit dans la mesure d'un octosyllabique.

Telles sont les pages de Rousseau sur le Valais. Le retentissement en fut extraordinaire, comme nous le verrons dans les chapitres suivants.

Nous trouvons encore quelques ressouvenirs du Valais dans la suite du roman. Ainsi, plus tard, Milord Edouard écrit à Julie pour lui proposer, à elle et à l'infortuné Saint-Preux, une modeste et agréable terre qu'il possède dans le duché d'York. Il la compare au Valais : « L'odieux préjugé (le roturier Saint-Preux ne peut songer à épouser la patricienne Julie) n'a point d'accès dans cette heureuse contrée; l'habitant paisible y conserve les mœurs simples des premiers temps; et l'on y trouve une image du Valais, décrite avec des traits si touchants par la plume de votre ami... ¹ »

¹ *Nouvelle Héloïse*, II, lettre 3.

Troisième partie

EN MARGE DE LA LETTRE
SUR LE VALAIS

I

LE VALAIS A L'AUBE DU ROMANTISME

Ces pages de Rousseau sont capitales. Ce sont les premières pages du romantisme français. Elles marquent l'aube même du romantisme. A l'appui de cette thèse, nous apporterons le témoignage de critiques tels que Jules Lemaître, Daniel Mornet et quelques autres.

Le culte de la nature fait ici son apparition pour la première fois dans l'œuvre de Jean-Jacques, avec une netteté, une intensité que l'on peut qualifier d'extraordinaire. Dans ce vaste roman, l'on trouve de tout, et nous ne contesterons pas le démodé de maints passages; l'on raisonne de tout, et ce n'est certes pas ce qui nous enchante le plus, du théâtre, de l'opéra, du suicide, des mœurs des Parisiennes, des lectures qui conviennent aux jeunes filles, que sais-je ? On y peut parcourir des centaines de pages et plus, sans y rencontrer un coin de paysage. Le premier livre en particulier est monotone. Cette digression sur le Valais, qui

n'a qu'une vague attache avec l'idylle romanesque, y éclate subitement comme un joyau serti dans pas mal de scories. Sans doute, dans le corps de l'ouvrage, nous retrouverons, dans la description des paysages romands en particulier, cette même veine heureuse. Mais c'est surtout dans les pages consacrées au Valais que Rousseau, imité en cela par tous les romantiques, saura mêler les joies et les souffrances des personnages à la beauté et à la sérénité des choses. Nous la retrouverons aussi quand il peindra les *Montagnons* Neuchâtelois (1758) dans sa *Lettre à d'Alembert*, ces montagnons souvent confondus avec les Valaisans, et vivant comme eux simplement et laborieusement près de la bonne terre nourricière. Mais encore une fois, tout cela est postérieur à la composition des pages valaisannes de la *Nouvelle Héloïse*. Nous la retrouverons surtout vingt ans plus tard dans les *Rêveries*, dans la cinquième, la plus parfaite de toutes.

Ainsi, le souvenir des paysages du Valais, admirés lors du voyage de 1744, allait revivre de façon très fortuite, douze ans plus tard, après s'être un peu estompé dans la mémoire de Jean-Jacques. Sans doute, ce souvenir a-t-il été ravivé par la visite que le philosophe fit en 1754 à Meillerie et à la côte valaisanne du lac. L'un de ses compagnons de route, Jean-André Deluc, se passionnait justement pour les montagnes, dont le thème tout nouveau avait fait une brillante apparition dans la littérature française par la traduction en 1751 du poème de Haller sur les Alpes. Admi-

rées alors de loin, les montagnes du Valais ont alimenté les conversations. Rousseau lui-même, à l'avant-garde des idées, n'attendait peut-être que l'occasion de s'exprimer à son tour sur ce sujet qui commençait à séduire le public. Elle se présenta à l'Ermitage, en cette fin d'été de 1756, alors qu'il avait commencé d'écrire, sans plan bien arrêté, les premières pages de son roman. Il n'avait qu'à promener son héros à travers le Valais, et à lui faire dire, dans des pages aux accents parfois passionnés, l'impression qu'il éprouvait en présence des montagnes, ou son sentiment sur la beauté idéale de ce coin des Alpes qu'il avait lui-même visité en détail. Ces pages constituent un événement littéraire. Elles font date, car elles apportent, au milieu du XVIII^e siècle, une façon nouvelle, franchement inouïe, de sentir la nature, de la voir et de la décrire. Elles précèdent toutes les autres grandes pages descriptives de l'illustre philosophe, par lesquelles se manifeste, si intense, son sentiment de la nature.

« ... où Jean-Jacques est le plus incontestablement nouveau, écrit M. Jules Lemaître, où il l'est avec plénitude, éclat et, je crois, bienfaisance, c'est dans le sentiment qu'il a de la nature (et, corollairement, de la vie simple et rustique) et dans les descriptions qu'il en fait. Oh ! je n'oublie pas les poètes antiques ni ceux de la Renaissance française... Je ne dis point qu'avant Rousseau, nos pères fussent incapables d'être vivement touchés des aspects aimables de la terre. Mais ils ne s'appliquent pas beaucoup à en jouir, et leurs sensa-

tions de cet ordre, même les plus vives, étaient notées par eux soit avec un extrême artifice (chez quelques poètes) soit avec une extrême sobriété (comme chez La Fontaine); — jusqu'à ce que les champs, les bois, les montagnes et les lacs se fussent reflétés dans les yeux solitaires de Jean-Jacques.

» C'est bien depuis Rousseau et à son exemple que nous nous sommes étudiés à percevoir, à goûter, à savourer les images diverses de la terre cultivée ou sauvage¹, et que nous avons voulu en jouir plus profondément. L'aspect général du roman et de la poésie lyrique en a été tout transformé. J'oserais presque dire que l'homme civilisé est, depuis Rousseau, plus ému par la terre, qu'il ne l'avait été durant des milliers d'années.

» Et Rousseau est allé, du premier coup², extrêmement loin dans cet art de voir la nature, d'en être touché et de la peindre... Ajoutez que ses paysages sont toujours pénétrés d'âme, qu'ils traduisent toujours un sentiment en même temps qu'une vision... »³

Ce renouveau du sentiment de la nature, le XVIII^e siècle le doit à Rousseau. Et la *Lettre sur le Valais*, dont on ne peut méconnaître le grand charme champêtre, prélude à toutes ses autres pages descriptives.

¹ Ceci concerne bien la *Lettre sur le Valais* de la *Nouvelle Héloïse*.

² Idem.

³ Jules Lemaître : *Jean-Jacques Rousseau*, p. 343.

Si ce renouveau s'affirme avec Rousseau, et se révèle dès le début si richement paré, il serait cependant peu exact de dire qu'ici encore, le grand Genevois ait fait œuvre de novateur, absolument. Le mouvement était en marche et il l'aida puissamment. Contrairement à ce que l'on a cru longtemps, le goût de la nature était très vif en France au XVIII^e siècle. On ne dédaignait pas la campagne, en ce siècle libertin, et les plaisirs du monde et de la société n'accaparaient pas tous les loisirs des gens riches, qui aimaient à vivre, quand ils le pouvaient, en gentilshommes campagnards. A oublier les tracas de la ville dans leurs villas des champs. A l'appui de cette thèse, l'érudition française ¹ a accumulé des masses de faits, qui prouvent que le culte de la nature était loin d'être inconnu du siècle. La conclusion, et qui explique aussi l'extraordinaire succès de la *Nouvelle Héloïse*, — événement social — on l'a dit, plus même que littéraire, c'est que d'innombrables lecteurs « retrouvèrent dans le roman la poésie de leur vie, et le droit d'aimer... le calme et la sagesse des travaux et des jours champêtres » ².

Les poètes non plus n'avaient pas manqué pour chanter la campagne. Saint-Lambert, l'abbé Delille, Roucher ? L'ont-ils sentie ? Nullement. De simples rimeurs, parfois ingénieux, mais froids, sans l'ombre

¹ Cf. Daniel Mornet : *Le sentiment de la nature en France de Jean-Jacques Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*.

² Daniel Mornet : op. cit.

d'une émotion. D'autres encore, de même farine. Rousseau est le seul vrai poète du siècle. Avec lui la nature devient une confidente, une conseillère, la consolatrice des peines du cœur et de l'amour. Comme les anciens, il ne laisse pas la nature seule. Il mêle l'homme aux choses, ses émotions aux objets inanimés et son moi au monde extérieur. Derrière lui, Romantiques et Lakistes emboîteront le pas.

Le sentiment romantique en face de la nature commence à se manifester pour la première fois dans les lignes que Rousseau a consacrées au Valais. En les commentant, M. Daniel Mornet a pu écrire avec raison : « Avant la *Nouvelle Héloïse*, la nature n'a pas de place dans le roman (français), si ce n'est par brèves rencontres et pour de courtes esquisses. On la devine plutôt qu'on ne la comprend. Après la *Nouvelle Héloïse*, on se plonge au contraire [dans son sein, dicit Rousseau]. Certains romanciers du moins. Solitudes, rêveries, méditations, langueurs amoureuses, tourments, se mêlent à la clarté des aurores, aux parfums du printemps, aux pénombres du crépuscule, aux déclins de l'automne, aux grâces rustiques et fleuries, aux splendeurs farouches des bois centenaires et des tempêtes déchaînées. On parle à la nature et elle parle... (à ceux)... qui lui apportent leurs exaltations ou leurs angoisses... lui prodiguent leurs confidences ou lui demandent ses réconforts... C'est pour eux que gémissent les tempêtes, que se hérissent les rocs stériles et que croulent les ruines. La nature devient bien un

état d'âme, pour certains romanciers, ou plus exactement un état de sentiment et de passions. » ¹

Il suffit de se rapporter à la *Lettre sur le Valais*, la première du genre, pour constater avec quelle profondeur Rousseau révélait l'âme de la nature, dont les voix lui parlaient, familières et consolatrices. C'est là un sentiment essentiellement romantique. A partir de ces pages, dont le retentissement, nous le verrons, fût immense, et à partir du célèbre roman, la nature prend réellement place dans la vie profonde... et, « il y a quelque chose qui commence pour la société française » ². Il y a quelque chose de changé, car, après la *Nouvelle Héloïse* qui « immortalise le Valais et le pays de Vaud... et qui fut une secousse pour l'âme française » ³, les dames de la cour elles-mêmes se sentent des instincts bucoliques, nourrissent elles-mêmes, donnent à têter comme de simples campagnardes, retrouvent, pour un temps du moins, la simplicité de mœurs. Et l'on se prépare, en France, à visiter les bords du lac et la vallée du Rhône. Cette partie de la Suisse, et même la Suisse entière, seront l'objet de la curiosité des foules en quête d'émotions neuves.

Dans sa description du Valais, Rousseau apporte

¹ Daniel Mornet : *La Nouvelle Héloïse*, éd. critique, Paris 1925.

² Daniel Mornet : *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*.

³ Daniel Mornet : loc. cit.

surtout une note claire. Il n'a rien d'un Macpherson et ne se perd dans aucune brume mystérieuse. « Bosquets de Clarens, écrit M. Daniel Mornet, miroir du lac, arêtes de Jaman, montagnes mêmes du Valais, il n'y a guère, dans l'œuvre de Rousseau, comme dans le pays de Vaud et la vallée du Rhône, que des couleurs claires, un soleil limpide, des spectacles arcadiens... »

Arcadien, tel apparaît aussi le Valaisan cher à Saint-Preux. Jean-Jacques, avec maints écrivains du XVIII^e qui ont voulu l'imiter, n'a pas peu contribué à créer cette Suisse sentimentale, la Suisse des bergerades, qui fut à la mode pendant tout un demi-siècle. Bergères sensibles des bords du lac de Thoune, pasteurs comme échappés des prairies de Théocrite qui nous amusent fort à notre époque. Le Valais reste tout naturellement dans le cadre de l'églogue.

Dans ses pages sur le Valais, comme dans toutes ses descriptions de paysages, Rousseau ne s'avère pas peintre; il n'a pas le sens du pittoresque. Il ne cherche pas à donner des choses une vision précise et colorée. C'est toujours son âme qu'il nous dévoile parmi les choses; c'est lui-même qui s'y projette tout entier; ce sont les émotions qu'elles suscitent qu'il excelle à rendre. Voilà pourquoi... « la vie qu'il prête aux lieux qu'il aime demeure éternelle et profonde; mais c'est l'ardeur du sentiment qui l'anime plus que les couleurs et les lignes précises... Il ne s'intéresse pas au détail... il s'est contenté de larges touches et des visions d'en-

semble qui laissent toute leur place au cortège des rêves et aux frémissements du cœur »¹.

C'est ce que nous retrouvons fort exactement dans sa *Lettre sur le Valais*. Avant les romantiques, Rousseau a compris que le paysage était un état d'âme, quelque chose qui n'était pas uniquement pour les yeux, mais pour l'âme. Ce sentiment nouveau conserve parfois une certaine imprécision, et l'auteur doit recourir à la périphrase *je ne sais quoi*, pour traduire ce qui était encore intraduisible : « ...les méditations y prennent (sur les montagnes du Valais) je ne sais quel caractère grand et sublime... je ne sais quelle volupté... ce spectacle a je ne sais quoi de surnaturel... » Mais le sentiment est vivant et palpitant, et éclate dans toutes ces admirables pages. « Que l'on veuille bien, écrit excellemment M. Alexis François², se reporter au texte complet (de la *Lettre sur le Valais*) : à coup sûr on ne saurait imaginer définition plus émouvante et plus complète du sentiment romantique en face de la nature alpestre, d'autant plus émouvante qu'elle jaillit, pour ainsi dire, d'un contact direct avec cette nature, qu'elle représente un éveil quasi spontané du sentiment nouveau dans l'âme d'un grand écrivain. De telles pages, si l'on considère leur retentissement, autorisent toujours à considérer Rous-

¹ Daniel Mornet : *Le Romantisme en France au XVIII^e siècle*.

² *Annales Jean-Jacques Rousseau*, vol. V, p. 208.

seau comme le principal inventeur de l'émotion romantique en France... »

Le terme même de romantique, inconnu alors, c'est Rousseau qui l'imposera, et il paraît pour la première fois quelque vingt ans plus tard, dans sa célèbre description du lac de Bienne.

A l'appui de notre thèse, on le voit, les témoignages abondent. La *Lettre sur le Valais* ouvre la voie royale du romantisme. Elle en est la première et la plus lointaine manifestation dans la littérature française.

Cette description du Valais — et n'oublions pas qu'en décrivant ses sites et les mœurs de ses habitants il le révèle et le fait aimer — est beaucoup plus pour l'âme que pour les yeux. Il sut mieux sentir que voir : « C'est dans le cœur de l'homme qu'est la vie du spectacle de la nature... », aimait-il à répéter. Ce qui revient à dire avec Chardin : On se sert des couleurs, mais on peint avec le sentiment. Les peintures de Rousseau restent un peu floues, mais nous avons bien, dans cette description du Valais, le ressouvenir des paysages vus en 1744, et non un produit de sa fantaisie, une pure création de rhéteur. « Non seulement, écrit-il ailleurs, je me rappelle les temps, les lieux..., mais tous les objets environnants, la température de l'air, son odeur, sa couleur, une certaine impression locale qui ne s'est fait sentir que là et dont le souvenir m'y transporte de nouveau. »

Les paysages valaisans, évoqués alors, deviennent un état d'âme, et tout le charme qu'ils suggèrent est pour

l'âme. Des liens secrets, des affinités mystérieuses se manifestent entre lui et les sites qu'il découvre. Typiquement romantique est un tel sentiment. Et aussi cette impression d'immensité, de grandeur écrasante, de vertige que lui laissent les rochers et les cascades du Simplon : tantôt d'immenses roches pendaient... torrent éternel dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. De même que le contraste de cette nature tourmentée, si farouche, si sauvage, avec le calme soudain qu'il sentit renaître en lui, dès la première journée de son contact avec cette nature. Petit être fragile, perdu au pied des immenses parois rocheuses de Gondo, Jean-Jacques, le premier, leur a trouvé une beauté propre, et la montagne, pour tous les autres voyageurs de son temps, démoniaque et hostile, devient pour lui une grande consolatrice.

En ce sens, — soit le paysage entendu comme un état d'âme, — la poésie romantique n'ajoutera que peu aux émotions que le paysagiste Rousseau, dans son œuvre générale, a royalement dispensé aux hommes de son siècle. Mais pour son premier essai du genre, il a mis tout son cœur, et son souvenir demeure attaché aux montagnes du Valais, devant lesquelles il rêva, par des journées lumineuses d'automne, il y a plus de deux cents ans.

Après lui, sans doute, d'autres, dont Chateaubriand est le père, créeront la langue pittoresque. Le Valais devra attendre longtemps encore le peintre qui donnera la vision colorée de ses paysages. Théophile Gau-

tier ¹, l'un des premiers, en parfait magicien, saura doser les épithètes et choisir les mots pour rendre vivants et visibles nos côteaux et nos montagnes (le Cervin). Mais il ne les revêtira que de cette impersonnelle beauté des teintes et des lignes chères à son école.

¹ Voir ses *Voyages* de 1850 et de 1868.

II

LE VALAIS ET LA DÉCOUVERTE DES MONTAGNES

Les pages de Rousseau sur les montagnes du Valais posent un autre problème d'un vif intérêt et qui a été fort agité. Quel fut son rôle dans la découverte des paysages alpestres, à une époque où les montagnes n'inspiraient aucune sympathie quelconque ? Plus grand qu'on ne le croit.

Au cours de sa randonnée solitaire de 1744, il monta relativement haut dans les Alpes, à plus de deux mille mètres, au Simplon. Il s'est laissé charmer par l'attrait de ces hauteurs, l'appel des lieux élevés. Il se plongeait dans la brume, au sommet du col, et vit les orages se former au-dessous de lui. Dans cette région que les voyageurs ordinaires traversaient sans enthousiasme, avec la hâte d'en sortir, par crainte des loups et du mauvais temps, il repaît, lui, ses yeux des contrastes d'une nature tantôt gracieuse, tantôt sauvage et romantique. Il y trouve un refuge d'un instant contre

un précoce *ennui du monde*, qui allait marquer la génération suivante. Erich Schmid ¹ qualifie de *romantisch-grossartigen Natur*, ce cadre alpestre qui fut l'objet des méditations de Jean-Jacques. Le résultat de ces méditations, on le connaît. Sur la montagne, Rousseau se trouve comme dans un bain salubre, qui le réconforte, l'apaise, agit comme un puissant topique, etc. Sur les hauteurs, il semble vivre dans un monde nouveau, qui fait élever les yeux et l'esprit des mortels. Le spectacle qui s'y offre a quelque chose de surnaturel...

Par la nouveauté du sentiment, toute cette page sur les montagnes fut à l'époque une révélation, et de bons critiques ont voulu voir, dans cet essai inattendu, l'origine même du culte des hauts sommets qui allait bientôt connaître une si grande fortune. En fait Rousseau abordait là pour la première fois le thème de la montagne. C'est bien en Valais qu'il a pris conscience, non pas à proprement parler de ce que nous appelons maintenant la haute montagne, monde dans lequel il n'a pas pénétré, mais des paysages alpestres déjà bien au-dessus des régions moyennes de Romandie ou de Savoie qui lui étaient familières. C'est bien lui... « qui en a révélé les splendeurs et les mystérieuses suggestions. C'est là enfin que, pour la première fois dans la littérature française, Saint-Preux découvre les correspondances qui peuvent unir le cœur des poètes, des rêveurs, des amants et l'âme des choses. Désormais,

¹ Richardson, *Rousseau und Goethe*, Iena 1924.

tous les héros des romans romantiques chercheront le souvenir des amantes dont ils sont séparés, dans les bois, les torrents et les monts »¹, comme Saint-Preux retrouvait l'image de Julie dans les forêts valaisannes.

Dans sa description, Rousseau s'approche très près de la haute montagne. Ses expressions le prouvent. Il aborde réellement les plateaux élevés, les contreforts des géants alpestres, tout proche des neiges éternelles. Et cela encore est un cas unique dans son œuvre. Sans doute, c'est cette intégration du monde des hauts sommets pour la première fois dans la grande littérature qui a fait regarder par quelques-uns la *Lettre sur le Valais*, comme étant à l'origine du goût pour les paysages alpestres et Rousseau comme un précurseur ou un initiateur dans ce domaine. A vrai dire, il ne parle pas de la haute montagne comme telle, mais on la devine vivante et présente dans la pureté de l'air supérieur. Aussi bien, un alpiniste anglais célèbre, doublé d'un remarquable critique, Leslie Stephen, le vainqueur en 1864 du Rothorn de Zinal, est allé jusqu'à dire que Jean-Jacques est le « Christophe Colomb des Alpes, et le Luther du nouveau credo du culte de la montagne », ce qui semble bien exagéré.

Quoi qu'il en soit, il est certain que par moment, on croit l'entendre évoquer, nous dirons presque, la joie profonde des ascensions — sentiment alors totalement inconnu — dans l'air pur et subtil des sommets où

¹ Daniel Mornet : *La Nouvelle Héloïse, Etudes et Analyses*.

l'on éprouve plus de facilité dans la respiration, de sérénité dans l'âme, de légèreté dans le corps, bref, l'influence des montagnes sur le moral et le physique. Certaines de ces formules traduisant les émotions presque inexprimables que l'on éprouve sur les montagnes, se sont bel et bien imposées aux alpinistes futurs, à tous ceux qui connurent l'ivresse des ascensions, et restent vraies. Sentiment très neuf à l'époque, qu'il a contribué, mieux que tout autre, à propager, par l'extraordinaire succès de la *Nouvelle Héloïse*.

Le moins que l'on en puisse dire, c'est que Rousseau contribua beaucoup à faire aimer les montagnes, considérées généralement alors comme des régions affreuses, que les voyageurs abordaient avec appréhension lors de leurs pérégrinations, des obstacles fort gênants placés par la nature entre les diverses nations. On peut dire qu'il a changé les idées du temps dans ce domaine. « On sait ce que j'entends, écrit-il dans les *Confessions*, par un beau pays. Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, n'e parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur. »

Mieux que tout autre, il dissipa l'indifférence à peu près absolue que l'on professait, en France du moins, dans le grand public, à l'égard des montagnes. Sa description est très neuve et fait de lui l'ancêtre des écrivains de la montagne, dans un court essai qui a porté

au loin la renommée des montagnes du Valais. La page célèbre : *c'est là que je démêlai sensiblement dans la pureté de l'air...* cette page d'anthologie a été reproduite un nombre incalculable de fois aux XVIII^e et XIX^e siècle¹. C'est à coup sûr le texte de Rousseau qui a été le plus souvent cité.

Dans *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, Bergson met en évidence le rôle de Jean-Jacques dans la découverte des montagnes, précisément à propos de cette page valaisanne. « La montagne a pu de tout temps, écrit-il, communiquer à ceux qui la contemplaient certains sentiments comparables à des sensations et qui lui étaient en effet adhérentes. Mais Rousseau a créé, à propos d'elle, une émotion neuve et originale. Cette émotion est devenue courante, Rousseau l'ayant lancée dans la circulation. Et aujourd'hui encore, c'est Rousseau qui la fait éprouver, autant et plus que la montagne. Certes, il y avait des raisons pour que cette émotion, issue de l'âme de Rousseau, s'accrochât à la montagne plutôt qu'à tout autre objet : les sentiments élémentaires, voisins de la sensation, provoqués directement par la montagne devaient s'accorder avec l'émotion nouvelle. Mais Rousseau les a ramassés ; il les a fait entrer, simples et harmonieux désormais, dans un timbre dont il a donné, par une création véritable, la note fondamentale. »

¹ Encore dans le guide Joanne de 1874.

Nous trouvons ainsi les paysages valaisans associés indubitablement à l'éclosion d'un sentiment nouveau : le sentiment de la nature, né des méditations de Rousseau à propos des montagnes du Valais, ces montagnes qu'il avait admirées lors du voyage de 1744. Jamais du reste, au cours de sa vie errante, il n'était monté aussi haut dans les Alpes que lors de sa traversée du Simplon¹.

« Avant Rousseau, écrit M. Daniel Mornet, on ignore la montagne — il faut entendre en France —, ou, quand on doit la traverser, on n'éprouve que le désespoir d'y être. Seul, un poème de Haller, *Les Alpes*, traduit et goûté en France, commençait à en chanter les beautés. Mais ces beautés... (foisonnent dans)... l'œuvre qui a conquis tous les cœurs. (*La Nouvelle Héloïse*.) Monts escarpés du Valais, solitudes farouches de Meillerie, le lac et son cadre grandiose. En aimant Julie et Saint-Preux, on se prit à aimer le décor de leurs amours. On va en Suisse chercher les traces de leur vie... en quelques années, le voyage de Suisse devient à la mode. Les gens de lettres y vont chercher des inspirations, les nouveaux mariés des émotions, les gens du monde le plaisir de suivre la mode. L'influence de Rousseau se complète par celle des Suisses, Deluc, Bourrit, de Saussure, et du Français Ramond qui révèlent les glaciers et les neiges éternelles. Vers 1780, la montagne est devenue une des

¹ Il traversa aussi le Mont-Cenis, mais déjà dans sa prime jeunesse.

expressions de la poésie et de la grandeur du monde ¹. »

En France, jusqu'alors, aucun écrivain n'avait exprimé les émotions de l'homme en contact avec la montagne. Rousseau semble bien avoir été le seul à l'origine de ce sentiment. Ce n'est qu'après les pages de la *Nouvelle Héloïse* que la majesté des montagnes commence à attirer l'attention. Jusqu'à Rousseau, on dirait la montagne inexistante; du moins elle est inaperçue. Pour trouver une expression de réelle sympathie pour les montagnes, il faut remonter jusqu'aux humanistes, Pétrarque, ou Aénéas Sylvius (Piccolomini) de Sienne, qui fut secrétaire du concile de Bâle — il eut ainsi l'occasion, dans ses voyages, d'admirer les Alpes helvétiques — et qui devint pape sous le nom de Pie II. Mieux encore, Léonard de Vinci, qui s'aventura sur les contreforts italiens du Mont-Rose.

Pourtant les gens de lettres français voyageaient. Chapelle et Bachaumont, écrivains de mérite, donnaient en 1656 une intéressante relation d'un voyage dans le midi de la France qui eut à l'époque un très grand succès ². Récit dans le goût du fameux voyage à Brindes, d'Horace, le prototype du genre. Cette alerte narration, entrelardée de petits vers amusants, fut alors célébrée avec enthousiasme. Mais, naturellement, les régions montagneuses ne s'y peuvent considérer sans une sainte horreur. Lorsque les auteurs en parlent,

¹ Daniel Mornet : *La Nouvelle Héloïse. Etudes et Analyses*.

² Reproduit dans *Recueil de voyages*, I, Paris 1783.

c'est pour dire qu'elles sont affreuses, désertes, sauvages, ou pour se plaindre des difficultés d'accès, du froid, que sais-je ? Dans les Pyrénées, ils n'éprouvent qu'un désir : quitter au plus vite ces sauvages lieux. Il faudra Ramond, quelque vingt ans après la *Nouvelle Héloïse*, pour sentir la beauté du cirque de Gavarnie, en disciple enthousiaste de Rousseau.

Au fond, il n'y avait guère, on l'a vu, qu'un autre Suisse, Albert de Haller, qui ait senti, aimé et célébré la montagne. Son poème *Les Alpes*, traduit par Tscharnier en 1750, connut un vif succès en France et fut réédité quatre fois en vingt ans. De Haller éveilla les curiosités pour l'Alpe, que la *Nouvelle Héloïse* fit « avides et triomphantes »¹. C'est incontestablement après Rousseau et depuis Rousseau que les montagnes suisses connurent leurs premiers admirateurs étrangers et que certaines régions de Romandie devinrent classiques.

En Helvétie, par contre, les relations de l'homme avec la montagne se trouvaient déjà fortement marquées à l'époque qui nous occupe. Rousseau avait eu des précurseurs. Depuis longtemps on y dissertait sur les mystères des Alpes. Les sciences naturelles passionnaient. Des géologues, des botanistes couraient par monts et par vaux, tentaient leurs premiers *Itinera Alpina*, et apportaient leur contribution à l'explication des phénomènes alpestres dans des ouvrages peu

¹ Daniel Mornet : *Le romantisme en France au XVIII^e siècle*.

connus du grand public. On avait abondamment écrit sur les glaciers, les lavanges, les cristaux. Ces derniers étaient l'objet d'un véritable commerce et l'on en avait extrait des milliers de quintaux dans la région du Grimsel. Déjà en 1548, le chroniqueur Stumpf, qui visita le Valais, avait observé les cristaux et était à même de déclarer qu'ils sont identiques aux pierres et rien d'autre. A la fin du XVIII^e siècle, en France, on en était encore à discuter de la véritable nature du cristal de roche qui intriguait vivement les savants et que nos naturalistes connaissaient exactement depuis longtemps. Un certain M. Jault, membre de l'Académie Royale des Sciences, écrivait encore en 1782, à propos du cristal des montagnes : « Si c'est une glace, elle est du moins très différente de la glace ordinaire ; car si cela n'étoit, le crystal n'iroit pas au fond de l'eau comme il fait, mais surnageroit comme une glace ¹. » D'accord avec la tradition antique, on croyait encore que le cristal de roche n'était qu'une glace d'une espèce particulière.

Aucun écrivain célèbre, en France, avant Rousseau, n'avait manifesté la moindre sympathie pour la montagne. Elle semble avoir été inconnue ou ignorée des Français. Tout au plus pourrait-on faire exception pour les diplomates de l'ambassade française de Soleure que leur contact avec les paysages helvétiques avait amené à une meilleure compréhension. Nous en

¹ *Histoire Naturelle* de Pline, éd. 1782, en commentaire.

avons quelques témoignages qui nous intéressent. Voici par exemple Marc Lescarbot, attaché à Pierre Jeannin de Castille, ambassadeur auprès du Louable Corps Helvétique, qui décrivait en 1618 le paysage de la Furka en alexandrins archaïques :

... Or ceste région
Doit estre à tous humains en admiration
Par son austérité du tout incomparable... »

Et s'il admire un instant « les croupes orgueilleuses » de tant de montagnes dont la vue s'offrit, dans une éclaircie, « à son âme ravie », il ne tarde pas à maugréer contre « les vents froidureux », les précipices et « le fâcheux chemin » où il pensa perdre la vie. Heureusement que des traces de pas, « par une céleste grâce », lui facilitèrent la descente sur Gletsch. Quelques dix ans plus tard, c'est l'ambassadeur Miron qui vint en Valais avec sa famille, sous couleur de voir « la beauté du pays qui lui avait été vanté par ses prédécesseurs »¹. En réalité, il y venait pour tenter une médiation dans la rude bagarre qui s'éternisait entre les Patriotes du Haut-Valais et leur évêque, l'entêté Hildbrand Jost, mais le prétexte qu'il en donnait était pour le moins captivant. Et sans doute, c'est à peu près tout.

La *Lettre sur le Valais*, dans laquelle paraissent pour

¹ Vallesia 1947, thèse de M. Ghika. (*Luttes politiques pour la conquête du pouvoir sous l'épiscopat de H. Jost, 1613-1634.*)

la première fois chez un grand écrivain, l'étonnement, pour ne pas dire le ravissement en présence des montagnes, même de la haute montagne, dut certainement sembler moins neuve aux lecteurs romands qu'aux lecteurs français. Le thème était moins nouveau. D'autres écrivains avaient, avant Rousseau, trouvé dans les montagnes des sources d'émotion. Mais c'est bien Rousseau qui commença à répandre dans le grand courant littéraire, ce sentiment d'origine helvétique qui connut dans la suite une immense faveur.

Ces écrivains, c'est surtout Albert de Haller, qui, lui aussi, a chanté les mœurs simples et innocentes des habitants des montagnes. Si le grand Haller l'a préparée, Rousseau n'en demeure pas moins le principal promoteur de cette évolution du goût à l'époque, le principal artisan du changement de conception des hommes à l'endroit des montagnes, celui dont l'influence a été la plus profonde et la plus durable. Au reste, même si l'on veut rabaisser, comme certains l'ont fait, l'apport de Rousseau, son rôle dans l'introduction de la montagne dans la littérature, et donner le principal rôle à Haller, pour ma thèse, le problème reste inchangé. C'est toujours le Valais qui est à l'origine de cette esthétique nouvelle, ce sont les montagnes du Valais qui ont surtout frappé et Haller, et Rousseau.

Sans doute, le poème de Haller, dans sa traduction française, précède de dix ans la parution de la *Nouvelle Héloïse*. Mais ce poème célèbre est le fruit du voyage alpestre que Haller fit, en juillet 1728, avec M. Gesner,

professeur à Bâle, dans la vallée du Rhône et à Loèche-les-Bains. Le poète naturaliste, qui venait du Bas-Valais, franchit alors la Gemmi et descendit dans l'Oberland. C'est ce paysage qui inspira le poème *Les Alpes*. Le rôle de l'Oberland, dans la genèse de cet ouvrage, a été exagéré. Ainsi, longtemps, on a cru que la cascade chantée par Haller était le Staubbach. Il a été établi qu'il s'agit du Pissevache, admiré dans toute sa beauté lors de ce voyage. La description du torrent qui s'ouvre d'abord un chemin à travers les failles du rocher, avant de jaillir au loin, est d'ailleurs frappante d'exactitude. Il est certain que la vue incomparable qui devait impressionner si vivement Hoelder, Mauissant, Stendhal¹ et bien d'autres, du haut du col de la Gemmi, a dû aussi laisser alors une impression profonde sur le futur auteur du poème *Les Alpes*.

En 1731, Haller revint à nouveau dans cette région; il gagna la Gemmi depuis La Lenk. C'est déjà de la haute montagne. Contrairement à ce que l'on peut lire dans maints guides de voyages du XIX^e siècle, c'est moins la région du Hasli que les sites de la

¹ *Notes de voyages* d'Henri Beyle, 1828. « Comme le Simplon, écrit-il, est à mon gré plus beau que le Saint-Gothard, j'ai pris souvent la diligence qui, de Bâle, conduit à Berne ; je suis arrivé dans la vallée du Rhône par les gorges de Louech, et à Tourdemagne, j'ai trouvé mes malles qui avaient fait le tour par Lausanne. »

Stendhal prenait le chemin de la Gemmi pour se rendre en Italie. La traversée du col se faisait en chaise à porteurs. A Tourtemagne, il retrouvait ses bagages à l'hôtel du *Lion d'Or*.

Gemmi qui fournirent les grandes impressions alpines de Haller.

C'est aussi le Bernois Béat de Muralt qui habitait Colombier. Il avait donné en 1725 ses *Lettres sur les Anglais et les Français* et ses *Voyages*, ceux-ci à la vérité fort brefs, mais d'un vif intérêt pour l'époque. Muralt aussi se pose en contempteur du luxe et de la civilisation. Ses idées devaient être familières à Rousseau, tout comme elles influencèrent Haller lui-même, qui ne manque pas de rappeler son souvenir à Colombier lors de ce voyage de 1728. Au fond, nous tenons ici les anneaux d'une même chaîne. Cette idéalisation de la vie pastorale, à peine ou peu marquée chez Muralt, s'accroît chez Haller et éclate surtout dans Rousseau.

Ce dernier connaissait-il les auteurs alémaniques ? c'est probable : Jean-Jacques Scheuchzer, de Zurich, qui écrivait d'ailleurs en latin. Ses *Itinera Alpina*, illustrés de gravures fantastiques, des plus curieuses, parurent en 1723. Il ne pouvait ignorer non plus Josias Simler, dont les *Commentaires sur les Alpes* (1574) étaient en quelque sorte classiques, et dans lequel il pouvait au surplus puiser des matériaux pour cette *Histoire du Valais* qu'il aurait voulu écrire. Il connaissait, semble-t-il, également, Conrad Gesner et sa *Lettre sur l'admiration des montagnes*, écrite en 1541 à Avienus (Vogel) de Zurich, et dont un écho se retrouve dans sa propre méditation sur les montagnes

du Valais¹. Les Suisses ont été les premiers à savoir lire dans le beau livre des montagnes.

Chose curieuse, de même qu'il n'est pas question de la mer dans l'œuvre de Rousseau, bien qu'il ait fait un séjour à Venise, qu'il ait vu la Méditerranée et la Manche, il n'y a presque rien non plus sur les glaciers et les neiges des Hautes-Alpes. Il les frôla pourtant à son passage du Simplon en 1744. La magnifique blancheur du Fletschhorn s'étalait à peu de distance. Il est vrai que Rousseau était d'une extrême myopie et il devait se baisser pour reconnaître les fleurs. La montagne n'apparaît d'ailleurs que comme un thème épisodique, et il n'y reviendra plus, se contentant, dans la suite de son œuvre, d'évoquer ses chers paysages à mi-côte de la Suisse romande. Tout au plus, un temps, fut-il lui aussi attiré par les mille problèmes que les Alpes posaient alors aux naturalistes, car nous le voyons esquisser dans la *Nouvelle Héloïse* une brève et vague théorie sur la croissance des glaciers, fruit sans doute de ses conversations avec Jean-André Deluc sur cet objet².

Les pages de Rousseau sur les montagnes du Valais frappèrent vivement ses contemporains. Elles parurent émouvantes et belles et de nombreux voyageurs vont s'en emparer, comme nous verrons. Elles attestent une des formes les plus profondes de l'amour de la nature.

¹ Coolidge : *Josias Simler et l'origine de l'alpinisme*.

² *La Nouvelle Héloïse*, Lettre I, XVII.



Vue d'une « fabrique » près de Martigny

Elles eurent au surplus tout l'attrait de la nouveauté, tant du sentiment que de l'expression. « ... A mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté... en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres... » Que nous sommes loin de cette boutade d'un voyageur de 1730, au surplus philosophe réputé : « J'aimerais beaucoup les Alpes, s'il n'y avait pas les montagnes ! »

L'idée que le culte des hauts sommets réserve à ses initiés des satisfactions morales, a pour effet le perfectionnement de l'âme, a de suite séduit. Encore, fallait-il qu'elle fût affirmée. Faut-il songer à la belle lettre de Rousseau, quand M^{me} de Staël écrit : « ... les hautes montagnes, en nous rapprochant du ciel, semblent nous élever au-dessus de la vie terrestre... » ou lorsque Baudelaire nous donne le conseil plein de spiritualité ?

« Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides. »

III

DANS LA PRESSE DU TEMPS

A sa parution, la *Nouvelle Héloïse* ne suscita pas que des éloges. Elle fut surtout accueillie par des voix discordantes et des pamphlets. Rousseau passait pour un dangereux dissident, depuis qu'il s'était brouillé avec les philosophes. Aussi, la grande critique, les pontifes, Diderot, d'Alembert, Grimm, ne lui ménagèrent pas les attaques. Voltaire surtout fut d'une hargne considérable. D'Alembert, cependant, prit quelque plaisir à la *Lettre sur le Valais*. La Harpe et Marmontel chicanent pour des futilités. Parmi les sympathisants, et encore avec force réserves, on ne peut guère citer que Buffon et Duclos.

En bref, on ne fit rien pour lancer l'ouvrage qui s'imposa tout seul, en dépit d'une critique officielle hostile. Si la *Nouvelle Héloïse* reçut des coups durs à sa naissance même, la *Lettre sur le Valais* semble avoir

été unanimement admirée par les écrivains du temps. En voici quelques preuves au XVIII^e siècle.

L'*Observateur littéraire* de 1761 semble prendre à la lettre ce que Rousseau dit des Valaisans. Au surplus, la description du pays lui paraît captivante : « Tout ce qu'on raconte des beaux jours de l'âge d'or, écrit le critique, se pratique dans cette agréable et riantة contrée. »

Une importante revue, le *Journal encyclopédique*, placée sous le patronage de Son Altesse Sérénissime Mgr le Duc de Bouillon, s'occupe longuement du roman en février et en mars 1761. L'auteur de la chronique en souligne les beautés, au premier chef la relation du voyage de Saint-Preux dans les montagnes du Valais, chez les Valaisans « auxquels il ne manque pour être admirés, que des spectateurs. M. Rousseau a déjà rendu célèbres ces heureux montagnards; mais aussi quel spectateur que M. Rousseau » (vol. II p. 63-64).

Dans le fascicule de mars, la même revue reproduit à peu près in extenso la lettre sur le Valais. Et encore en 1780, rendant compte de l'ouvrage de Bourrit sur les *Alpes pennines et rhétiennes*, le critique revient tout naturellement à ces Valaisans « chez qui Saturne et Rhée semblent avoir établi l'âge d'or, et qu'une lettre de la *Nouvelle Héloïse* a rendu si intéressants ».

Le *Mercur de France* d'avril 1761 trouve tout à fait charmantes les pages descriptives sur le Valais. « C'est encore là, écrit-il, une des beautés de l'ouvrage,

dont il n'est pas possible de donner un extrait; il faut lire tout le morceau, et on le relit plus d'une fois avec plaisir. »

Ce qui frappa surtout, ce fut le fait que la description de Rousseau apportait quelque chose de nouveau, la révélation d'un style et d'une façon nouvelle de sentir. Dans l'*Année littéraire* du même mois, Fréron étudie avec perspicacité le fond, la marche, les péripiéties du roman. Il met en relief les invraisemblances, le manque de naturel de bien des épisodes. Sa critique est intelligente. Elle est de beaucoup la plus étoffée, la plus nuancée, de celles qui accueillirent l'ouvrage à sa parution, la plus étudiée, allant jusqu'à rechercher les sources, à souligner l'influence des auteurs anglais. Vraiment Fréron n'est pas le triple sot que nous dépeint Voltaire. Tout ce qui a été dit d'essentiel depuis sur la *Nouvelle Héloïse* se trouve en germe dans la bonne et vaste étude que ce critique lui consacre. Pour Fréron, la *Lettre sur le Valais* est à mettre au rang des plus grandes beautés de l'ouvrage. Alors qu'il s'abstient de toute autre citation du roman, il reproduit pour ses lecteurs la page de Rousseau qui commence par : ... Tout me rappelait à vous dans ce séjour paisible...

Il n'est pas jusqu'à une publication de poids comme le *Journal des Savants et Mémoires de Trévoux* (juin 1761) qui n'ait daigné s'occuper spécialement des pages valaisannes de Rousseau, auxquelles elle reconnaît des beautés « ou pénétrantes ou sublimes... Dans la

multitude des tableaux (que Jean-Jacques s'est plu à rassembler dans son roman), soit qu'il peigne la simplicité respectable des mœurs des Valesanes, ou la corruption brillante des grandes villes ... presque partout on trouve le ton propre de la chose combiné avec le ton propre du personnage, ce qui rend l'illusion complète... »

Jusqu'à la fin du siècle, les témoignages de ce genre se multiplient. Le paysage valaisan prend le caractère symbolique d'une sorte de Paradis perdu. Justement, un admirateur de Rousseau, Etienne Dumont, le secrétaire et l'inspirateur de Mirabeau, l'ami de Goethe, pourra écrire que la description du Valais est comparable aux plus belles pages de Milton. Presque tout ce que Jean-Jacques a écrit sur le Valais se trouve également reproduit dans une série de célèbres récits de voyages recueillis à la fin du XVIII^e siècle par un écrivain du nom de Béranger, lequel s'emballa aussi pour la beauté de ce coin des Alpes qu'il s'évertua à chanter à son tour en de méchants vers. L'intérêt, c'est de voir le voyage de Saint-Preux en Valais prendre place dans cette vaste compilation, avec le récit du voyage d'Horace à Brindes et de Rutilius Numantianus dans les Gaules¹.

L'engouement pour ce texte de Rousseau se maintint pendant tout le XIX^e siècle. Ces pages se retrouvent dans toutes les anthologies ; on les cite

¹ *Recueil de voyages*, Paris 1783.

jusque dans les guides et manuels du voyageur en Suisse (Reichard, Ebel, Murray, Joanne, Baedeker) qui en donnent de copieux extraits. Au fond, jamais propagande pour le Valais ne fut mieux orchestrée et jamais on a tant voyagé en Valais que depuis Rousseau.

On ne peut que se louer de cette admiration collective. Bien plus, cette lettre suscita des imitateurs, des inspirés qui voulurent un peu œuvrer à la manière de Jean-Jacques, sans avoir le même talent. Ce fut alors désastreux. Le grave *Mercur de France* (avril 1773) donne un chapitre sur les Alpes, visiblement inspiré par cette lettre de Rousseau. L'auteur conclut, parlant des paysans des hautes vallées : « ...ô homme libre et content ! oui, je me prosternerais devant toi si je me sentais digne de t'étreindre dans un ravissement délicieux ». (I p. 60)

En 1788, Sébastien Mercier, écrivain abondant et disert, donnait une édition des œuvres de Jean-Jacques. Il commente sous cette forme les pages du maître sur le Valais et les bords du Léman : « Ce sont les mœurs des grandes villes auxquelles il livre surtout la guerre. Partout il oppose la simplicité respectable des coutumes valaisannes à nos plaisirs bruyants, à nos erreurs monstrueuses (sic) sur la félicité domestique et sur la véritable paix de l'âme, le premier des biens...

...Un autre charme de cet ouvrage, c'est qu'il reflète, pour ainsi dire, les rochers et les montagnes du plus beau pays de l'Europe; on y respire l'air des républiques avec le beaume des végétaux qui les décorent...

Quand on a voyagé en Suisse (romande), on goûte mieux la *Nouvelle Héloïse*; on sent qu'elle a été composée sur les lieux, ou, ce qui vaut mieux encore pour le génie, dans le souvenir...»

D'autre part, ce serait tomber dans la sèche nomenclature que d'énumérer les écrivains qui ont voulu, à leur tour, visiter l'idyllique vallée dépeinte par Rousseau. En voici cependant quelques-uns, en restant dans le cadre du XVIII^e siècle, pour ne pas grossir démesurément cette étude.

D'abord, les pages valaisannes de Jean-Jacques convertirent le ou les auteurs de l'*Etat et Délices de la Suisse*, important ouvrage en quatre volumes. Encore dans l'édition de 1730, c'est à peine si les Valaisans y sont considérés comme des hommes à deux pieds et sans plumes. Mais lors des rééditions de Bâle (1776) et de Neuchâtel (1778), on y insère dévotement, à l'article du Valais, de larges extraits de la XXIII^e lettre de la *Nouvelle Héloïse* à la place des anciennes supputations.

Tous les voyageurs, et qui écrivent, se souviennent de la lettre de Rousseau en traversant la vallée du Rhône. D'autres, comme l'abbé de La Porte (1778) qui font des récits de voyages en Suisse sans quitter Paris, décrivent le Valais à la manière de Saint-Preux.

En 1763, un M. Formey éditait à Berlin de copieux extraits du roman, destinés à être mis dans toutes les mains. Une *Nouvelle Héloïse* expurgée à l'usage de la jeunesse. Il y reproduisait tout le passage de Rousseau

sur les montagnes du Valais et l'aspect général du pays. Comme l'abeille à laquelle il se compare, ce M. Formey s'est montré scrupuleux dans le choix des citations, prenant soin de n'en rien tirer qui ne pût, dit-il, entrer « dans la composition d'un miel pur et exquis ».

Encore un témoignage parmi tant d'autres : celui du comte de Zinzendorff, de Dresde, personnage considérable, fondateur d'une secte, qui écrivait à Jean-Jacques le 11 octobre 1764. « J'ai poussé jusqu'à Saint-Maurice en Valais, en partie pour voir une contrée dont vous m'aviez fait une description si agréable. »

Le Français Ramond, traducteur de Coxe, connut un grand succès à la fin du XVIII^e siècle. Sainte-Beuve n'a pas consacré moins de trois *Lundis* pour célébrer Ramond de Carbonnières. C'est en authentique disciple de Rousseau que Ramond fit en 1777 son voyage de Suisse et du Valais. Il pénétra alors jusqu'au fond de la vallée de Conches en compagnie du poète alsacien Gottlieb Conrad Pfeffel, de Colmar. Lui-même est de Strasbourg. L'influence de Ramond fut considérable. Chateaubriand reproduit au tome II du *Génie du Christianisme* une page de Ramond inspirée par la vallée de Conches, par le site de Lax et d'Ernen et la poésie des cloches des deux églises ¹ voisines l'une de l'autre sur les deux bords du Rhône.

¹ Il s'agit sans doute des églises de Fiesch et d'Ernen, et non de Lax, comme le soutient Ramond. Lax n'avait pas encore son église au XVIII^e siècle.

« ...du cimetière de l'une j'entendais successivement le chant des deux paroisses qui semblaient se répondre. Que ceux qui connaissent la triste et grave harmonie des cantiques... les imaginent chantés dans ce lieu, accompagnés par le murmure éloigné du torrent et le frémissement des sapins. » (II 285.) Par maints passages, Ramond annonce Chateaubriand.

Dans ses notes en marge de la traduction de Coxe, Ramond s'enchant du Valais. Pour lui, c'est surtout dans les vallées sur le versant gauche du Rhône que l'on rencontre cette hospitalité valaisanne célèbre depuis Rousseau. Non que cette hospitalité y soit plus générale que dans le reste de la Suisse, mais elle lui paraît s'exercer « d'une manière plus prévenante » qu'ailleurs et de ce fait, elle « séduit davantage les voyageurs ». (II 62.)

Dans ces vallées méridionales, les voyageurs sont plus rares. Là on retrouve cette simplicité, ces mœurs patriarcales « qui ont inspiré au peintre de Julie l'un de ses plus touchants tableaux ». C'est là que se sont réfugiées ces vertus primitives... Si vous voulez donc vous retracer l'image « non de l'âge d'or et de la *belle nature*, mais de la simple nature » et de la probité des Valaisans, « hâtez-vous, cherchez ces vallées privilégiées, mais n'en sortez pas pour voir si le reste du Valais leur ressemble; hors de ces retraites, tout va comme dans le reste du monde ». (II 65.)

Au surplus, il en était du Valais comme de toutes les régions où l'on vit du trafic. Les routes étaient assez

fréquentées et dans les auberges le touriste payait relativement cher. Les cols du Simplon et du Saint-Bernard, ainsi que la plaine du Rhône, connaissaient un important mouvement de voyageurs et de marchandises. Autre particularité que les yeux idéalistes de Rousseau n'ont pas remarquée et qui est attestée par les visiteurs du temps. Il n'y avait pas que des chapelles sur les collines. Maints gibets les décoraient, témoins de la fréquence des délits et des rigueurs du code pénal d'alors.

L'influence très marquée de la *Lettre sur le Valais* se manifeste également en différents passages des observations personnelles de Ramond. Il s'y réfère notamment dans sa description des montagnes du Valais où il reprend quelques-unes des idées de Jean-Jacques, qu'il cite d'ailleurs abondamment.

Ce disciple de Rousseau, qui écrivait à la manière de Rousseau, qui était tout pénétré de la *Nouvelle Héloïse*, contribua beaucoup à faire connaître la Suisse et le Valais, par la faveur dont jouirent ses ouvrages. Toutes les revues du temps en parlèrent avec éloge et ce peintre de la montagne a laissé des pages qui furent alors célèbres sur le Valais.

Dans le vaste et somptueux ouvrage de Laborde et Zurlauben¹, si richement illustré, et qui atteignit remarquablement son but de faire mieux connaître la

¹ *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques et littéraires sur la Suisse*, Paris 1780.

Suisse à la France, la *Lettre sur le Valais* est naturellement reproduite et l'auteur conclut que « le philosophe de Genève s'est surpassé dans ce tableau délicieux ». Citons encore les *Mémoires* de Madame Roland pour avoir des impressions toutes fraîches en cette fin tourmentée du XVIII^e siècle. L'amie des Girondins est frappée par les profondeurs nouvelles que cette lettre ouvre au sentiment de la nature. N'oublions pas non plus M. Robert, géographe du roi, qui était en tournée dans le Valais en 1789. Pour lui, Rousseau a raison. Cette simplicité de mœurs, cette hospitalité qui a tous les caractères de l'hospitalité antique, existent bel et bien, mais dans les hautes vallées, loin des routes et du commerce, loin des lieux où l'argent circule. Là, on a la chance de retrouver cette candeur de l'hôte qui reçoit l'étranger sous son toit, ces mœurs dont Rousseau a parlé avec charme.

Naturellement, tous les voyageurs du XVIII^e siècle qui visitent le Valais parce que Rousseau l'a mis à la mode, ne sont pas disposés à croire le philosophe sur parole. Un archéologue bourru, doublé d'un voyageur pressé, le comte Jacques de Cambry, qui parcourait le Valais en 1788, s'exprime avec quelque sévérité. Il y a deux écoles, celle qui applaudit et celle qui dénigre. Cette dernière est l'exception. Notre atrabilaire savant ne veut pas qu'on mette de l'imagination dans la description des pays que l'on visite, quand ces pays sont connus, quand on peut toucher du doigt la fausseté des affirmations et constater *de visu* l'écart qui existe entre

la dure réalité et les fictions de l'écrivain; pour charmantes qu'elles soient. Pour lui, Rousseau n'a jamais vu ni le Valais, ni les Valaisans, sinon, en toute sincérité, aurait-il pu tracer un tableau si flatteur et si contraire à la vérité ? Et il appelle à la rescousse un certain Weiss, géomètre à Strasbourg, qui avait dressé des cartes en Valais, lequel Weiss dit tant de pouilles des Valaisans que c'est une bénédiction. Et il conclut qu'il n'y a rien de vrai dans cette hospitalité si vantée par Rousseau ¹.

Mêmes tendances opposées chez les auteurs suisses. L'impérieux Bourrit, bonhomme naïf et passionné, oublieux du calme qui sied à un chantre de cathédrale, doublé d'un géographe qui émerge à la cassette de Louis XVI, entonne naturellement le péan. « Peuple heureux, peuple fortuné ! c'est chez vous que l'on trouve enfin l'homme tel qu'il sortit des mains de la nature ! »

Son compatriote Bordier ² ne l'entend pas de cette oreille et il raille un peu le chimérique Valais de Rousseau où il y a trop d'âge d'or. Il visitait Saint-Maurice en 1772. Le costume des Valaisannes lui plaît néanmoins. Il est vrai que les femmes du pays ont une façon piquante de porter leurs petits chapeaux ronds un peu de côté, ce qui ne contribue pas peu à leur donner de la grâce. D'ailleurs, du moment que Saint-

¹ *Voyage pittoresque en Suisse et en Italie*, Paris an IX.

² *Voyage pittoresque aux glaciers de Savoie*, Genève 1773.

Preux les trouve jolies, on ne peut faire autrement que de croire sur parole un philosophe difficile en beauté. Bordier le croit donc, puisqu'il le faut, mais son admiration pour les Valaisannes se mitige de quelque réticence et un peu de restriction mentale se mêle à ses louanges de commande.

Parmi les voyageurs français du XVIII^e siècle qui ont tendance à entrevoir le Valais avec les yeux de Rousseau, dans le cadre des antiques pastorales dont le genre s'éteint avec Gessner, on pourrait encore ranger un grand voyageur, le Prince de Ligne, la Comtesse de Polignac qui laissa des souvenirs de voyages, des écrivains comme Reynier¹, même le fermier général Dupin de Francueil, chez qui Jean-Jacques avait rempli autrefois, dans sa jeunesse, et sans nul zèle, un vague emploi de comptable. Le financier lui mande en effet, après une lecture du roman : « ...J'ai bien reconnu mon ancien ami Rousseau dans le portrait qu'il fait des Valaisans où tout dans cette peinture est délicieux, jusqu'aux jeunes filles qui sont derrière et debout pour servir les convives. J'avoue que je les ferais mettre à table... »²

Un autre admirateur, dont le nom importe peu ici, souligne les « descriptions ou sublimes, ou délicieuses », que Rousseau a su donner du contraste de la nature tantôt sauvage et tantôt cultivée du Valais³.

¹ *Le Guide du voyageur en Suisse*, Paris 1791.

² *Correspondance générale de J.-J. Rousseau* par Th. Dufour, vol. V, p. 353.

³ *Id.*, vol. VI, p. 81.

Cet engouement pour un texte qui fut célèbre ne resta pas confiné aux écrivains français. C'est en admirateur de Rousseau qu'il avait beaucoup cultivé dans sa jeunesse, que Goethe fit en 1779 son voyage du Valais, et ses impressions à Madame de Stein portent des traces de l'influence de la lettre du philosophe. Lui aussi a été frappé par la luminosité de nos coteaux. Et de même que Rousseau a été séduit par les clartés du ciel valaisan, les subtilités de l'air, au point qu'il qualifie de *magique* et de *surnaturel* le spectacle offert à ses yeux, et dont le charme lui paraît *inexprimable*, Goethe écrira : « ... Le temps était d'une beauté extraordinaire... L'aspect de cette vallée merveilleusement belle éveillait de bonnes et riantes pensées... » Grâce à Rousseau, nous avons quarante pages de Goethe sur le Valais ¹.

B. G. Küttner ², un Saxon qui professait à Bâle, auteur de trois volumes de *Lettres sur la Suisse*, est tout pénétré du souvenir de la *Nouvelle Héloïse* lors de ses visites en Suisse romande. Si le costume des Valaisannes lui plaît moins qu'à Rousseau, il est très heureux d'annoncer à ses lecteurs qu'à Loèche-les-Bains il a noué des relations avec un ami de Jean-Jacques, le financier neuchâtelois du Peyrou, qui y faisait une cure en 1780. Du Peyrou est bien connu

¹ Au volume IX de la traduction française des *Œuvres de Goethe*, Paris, Hachette & Cie, 1862.

² *Briefe eines Sachsen aus der Schweiz an seinen Freunden in Leipzig*, Leipzig 1786.

par la correspondance de Rousseau. Un autre voyageur, Bürde, se ressouvient tout naturellement de ses lectures de la *Nouvelle Héloïse*, lors de son voyage de 1785, et il va même jusqu'à baptiser du nom de Saint-Preux un village du bord du lac (Saint-Prex) ¹. Meiners, auteur de deux volumes sur la Suisse, souligne à plusieurs reprises l'influence énorme des pages de Rousseau et nous apprend que les Anglais en séjour à Lausanne emportaient avec eux le roman pour visiter les lieux décrits par Saint-Preux ². Des groupes de touristes faisaient la navette entre Meillerie et Saint-Gingolph, sur les traces de Julie et de Saint-Preux, affirme une dame allemande, auteur de *Lettres sur la Suisse*, en 1786.

En général, les Anglais furent plutôt réfractaires aux idées de Rousseau. Leurs voyageurs en terre romande y font cependant maintes allusions et la *Lettre sur le Valais* ne leur était pas inconnue. John Moore, parcourant le Bas-Valais en 1774, nous assure qu'il aurait eu grande envie d'entrer dans quelques-unes de ces maisons de paysan, pour observer lui-même et être un peu témoin de l'économie domestique des Valaisans. Volontiers il aurait désiré bénéficier de cette hospitalité célébrée par Rousseau; volontiers il aurait trinqué avec les indigènes, puisqu'aussi bien, ils ne reçoivent d'autre paiement que le plaisir très grand

¹ *Erzählung von einer Gesellschaftlichen Reise durch einen Theil der Schweiz*. Breslau 1785.

² Ch. Meiners : *Briefe über die Schweiz*. Berlin 1784.

pour eux, de boire un verre avec un étranger de passage. Malheureusement, sa compagnie étant nombreuse, une telle hospitalité serait devenue onéreuse. Il s'abstint donc, pour ne pas être à charge à ces braves gens, et passa outre sans visiter les « Dieux pénates de ces heureux montagnards ».

Les *Lettres d'un voyageur anglais* de John Moore sont intéressantes mais elles n'eurent pas le retentissement de celles de Coxe¹ traduites par Ramond. Le Révérend William Coxe, Fellow du Royal Collège de Cambridge, visitait la Suisse en 1776, avec le fils aîné du comte de Pembroke. Tous deux vinrent en Valais. Coxe est bon observateur. Il a lu les pages de Jean-Jacques sur notre pays, dont il reconnaît le charme. Le tableau descriptif lui semble fidèle. Quant à ce que Rousseau dit des mœurs des habitants « je n'ose rien décider, mande-t-il; le temps que j'ai passé parmi les Valaisans est trop court pour que je sois juge compétent. Cependant, si j'en croyais aux observations que j'ai pu faire, je dirois que la peinture, quoiqu'à plusieurs égards assez voisine de la vérité, m'a paru en général, extrêmement réhaussée ».

Cette réserve n'empêche pas Coxe de rendre hommage à Rousseau qui « a su donner un tableau fidèle et détaillé des charmes de cette contrée », dans la relation du voyage de Saint-Preux « dans le Haut-Valais ».

¹ *Lettres sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*, Paris 1788, 3 vol.



Cascade de Pissevache

Nous ne prétendons pas avoir épuisé la liste des témoignages admiratifs du XVIII^e siècle. Ils prouvent le grand intérêt qu'ont suscité en Europe les pages du philosophe sur le Valais. Nous y pourrions encore ajouter, bien qu'il n'ait pas eu le loisir de pousser sa course plus loin que la tête du lac, le célèbre écrivain russe Nic^olas Karamzine ¹, lequel excursionnait en 1789, la *Nouvelle Héloïse* à la main, sur les lieux où Rousseau a surtout mis en scène ses héros, les sites de Clarens et de Meillerie.

¹ *Lettres d'un voyageur russe en France, en Allemagne et en Suisse* (1789).

IV

SUR LE PAS DE LA PORTE

Rousseau a-t-il fait plus d'un voyage en Valais, celui de 1744 ? Non. Il n'a pénétré qu'une seule fois dans le pays. Cependant, il ne semble pas que le Valais lui soit resté indifférent pendant les quelques années qui suivent. Nous le verrons, en 1754, s'en approcher de très près, le côtoyer même. Une autre fois il en parle, avec son ami Coindet, lui manifeste le désir de revoir la vallée du Rhône. Ce dernier lui écrit de Paris, le 14 juin 1762 : « Je me souviens de notre projet du Valais; ne serait-ce point le moment de faire ce voyage ? Consultez-vous... ? »¹

C'était quatre jours après le décret de prise de corps et la fuite de Rousseau en Suisse. Sa condamnation par le Parlement de Paris faillit de nouveau l'amener chez nous. L'éventualité de ce refuge semble bien avoir été envisagée. Mais l'on en resta là. Lorsqu'il dut

¹ *Correspondance générale de J.-J. Rousseau* par Th. Dufour, VII, p. 290.

partir de Môtiers en 1763, il pensa un moment à chercher un asile à Venise en prenant la route du Grand-Saint-Bernard. Projet qui fut également abandonné.

Quelques années auparavant, alors qu'il s'apprêtait à s'installer à l'Ermitage chez M^{me} d'Epinay, il reçut une invitation assez curieuse de faire une tournée de printemps en Valais. Son ami de Gauffecourt, qui s'enrichissait copieusement avec la fourniture des sels de France à notre République, faillit alors perdre ce filon dans des circonstances piquantes. Ce fut à propos d'un article de l'*Encyclopédie* qui indisposa joliment les Valaisans, et dont on le rendait à tort ou à raison responsable. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il eut des explications aigres-douces avec notre Grand Baillif¹ à ce sujet. Il s'agissait d'aplanir ce différend, et de Gauffecourt s'en ouvre à Jean-Jacques, par l'amusante missive suivante, datée de Lyon le 2 avril 1756 : « ...Vous aurez appris mon arrivée ici, et que je me propose de me rendre à Paris dans les premiers jours du mois prochain, si je puis éviter d'aller en Valais, ce qui est actuellement en négociation. Vous aurez su que M. de Maugiron² ayant donné à l'Académie de Lion quel-

¹ Pour lors Franz Joseph Burgener de Viège.

² Le marquis de Maugiron se trouvait en Valais en 1750 avec de Gauffecourt. Il s'y intéressa surtout à l'histoire, la géographie et la géologie. Il écrivit une étude qui porte le titre suivant : *Lettre et mélange de dissertation écrite à la Société Royale de Lyon par le marquis de Maugiron, membre de cette Académie*. Il y fit également allusion au crétinisme. L'étude ne semble pas avoir été publiée et le manuscrit se trouve à la Bibliothèque du Palais des Arts à Lyon.

ques observations sur cette République dont l'*Encyclopédie* a fait son profit au mot *crétin*, mes chers Valaisans s'en sont extrêmement formalisés, et s'en prennent à moi de l'étourderie et de l'ingratitude de mon compagnon de voyage. Si je ne puis donc les calmer par lettres, il faudra bien tâcher par ma présence d'apaiser cet orage et de lever le scandale pris (sic) ; ce que je saurai dans quelques jours par la réponse que j'attends de M. le Grand-Baillif.

En attendant, voici une lettre que vous écrit notre ami Marc (Marc Chapuis, citoyen de Genève, que Rousseau avait connu en rentrant de Venise en 1744). Il vous sollicite, sans doute, de le venir joindre, à portée de vous rendre ensemble en Valais pour le temps qu'il vous indiquera et qui est ordinairement le 10 ou le 12 mai. S'il faut que j'aille en Valais, je regretterai que vous ne puissiez y venir... cette question sera décidée dans quelques jours et je vous en informerai... »¹

Pour Rousseau, la proposition n'eut pas de suite. Il venait du reste de se fixer chez M^{me} d'Epinay et ne pouvait songer à cette randonnée qui l'aurait mené à Sion en pleine session du Parlement valaisan. Mais il semble bien que de Gauffecourt ait dû se rendre à ce Canossa au petit pied et qu'il y fut pardonné. Il a réussi à se justifier auprès du Grand-Baillif du pays et République du Valais, du fâcheux article de l'*Encyclo-*

¹ *Correspondance générale de J.-J. Rousseau* par Th. Dufour, vol. II, p. 275/76.

pédie, et la Diète magnanime lui renouvela le traité de fourniture des sels de France, sur la base des anciens traités¹. Ainsi prit fin cet amusant différend.

Donc, un seul voyage de Rousseau en Valais, celui de 1744. Une porte reste cependant ouverte à l'hypothèse d'une seconde course dans le Bas-Valais, dix ans plus tard. Ce n'est qu'une hypothèse, qui soulève des objections quasi irréductibles.

En septembre 1754, tout un groupe prenait place dans une barque à Genève, pour faire un long périple qui fut charmant. Rousseau venait de rentrer à Genève, après l'étourdissant triomphe de son *Discours sur l'Inégalité* (1754). Il reprenait le titre de citoyen de Genève, et l'aristocratique cité sut d'ailleurs fort bien fêter son grand homme, en dépit des hardiesses démocratiques de son dernier ouvrage.

Ce groupe comprenait Jean-Jacques et Thérèse Levasseur, Jacques François Deluc et ses fils Guillaume-Antoine et Jean-André, ainsi que la femme de ce dernier, née Françoise Vieussieux. Ce Jean-André devait bientôt s'acquérir une belle réputation comme physicien et écrivain. Il aimait à parcourir les montagnes et contribua, avec de Saussure et Bourrit, à faire connaître les hautes cimes, ce monde alors totalement ignoré. Justement, les deux frères Deluc, avec quelques touristes anglais, avaient fait, au mois d'août

¹ Recès de la Diète valaisanne qui se tint à Sion du 5 au 14 mai 1756. De Gauffecourt s'y rendait régulièrement chaque printemps, pour des questions relatives à la fourniture du sel.

de la même année, un voyage aux Glacières de Chamonix, et étaient rentrés à Genève par le col des Montets et Martigny¹. Ces détails ne sont pas superflus. Certainement, Rousseau eut alors des conversations sur les montagnes avec les deux alpinistes, qui lui firent un peu partager leur commune admiration. Il allait en faire son profit deux ans plus tard, quand il écrira sa fameuse page sur la région du Simplon. Lui-même dit dans les *Confessions*: « Nous mîmes sept jours à cette tournée, par le plus beau temps du monde. J'en gardai le vif souvenir des sites qui m'avaient frappé à l'autre extrémité du lac, et dont je fis la description, quelques années après, dans la *Nouvelle Héloïse*. » En fait, c'est tout le ressouvenir du voyage de 1744 qui lui revint alors et qui allait l'inspirer.

Cette randonnée en barque semble avoir été tout à fait joyeuse et laissa à Rousseau un charmant souvenir. On mangea sur l'herbe au bord de l'eau; on coucha dans des auberges. A Meillerie, Jean-Jacques grimpa les sentiers comme un écolier en vacances, et c'est alors qu'il découvrit le site pour un épisode célèbre de son roman, le ravin et la grotte du Locum que M. Alexis François a réussi à identifier. La jeune femme qui les

¹ De Luc fut charmé du vallon de Valorsine. « Nous passâmes, écrit-il, au milieu de tous les habitants de la vallée (à la Fête-Dieu, à la sortie des offices). Notre cortège fit tourner vers nous les visages. Je n'ai jamais rien vu de plus réjoui ni de plus réjouissant. Toutes les femmes étaient robustes et jolies, et les hommes ne déparaient pas ces groupes. »

De Luc : *Lettres sur les Montagnes*, La Haye 1778, p. 16.

accompagnait était, comme on dit, dans un état intéressant, et, quelques jours plus tard, de Paris, après cette agréable tournée, Jean-Jacques y fait une discrète allusion dans une lettre au futur grand-père, Jacques François Deluc, en lui recommandant « avec soin notre petit camarade de voyage ».

A l'entrée du Valais, il est certain que Rousseau évoqua aux frères Deluc son voyage d'il y a dix ans, ses souvenirs déjà lointains de son premier contact avec l'extraordinaire paysage des défilés de Gondo, et eux-mêmes lui ont rémemoré les impressions de leur récente excursion aux Glacières de Savoie. C'était créer le climat.

Deux documents projettent un peu de lumière sur ce voyage : le livre de famille de Deluc père, et un carnet de route de Rousseau, publié en 1824 par le marquis de la Rochefoucauld-Liancourt. Ils sont reproduits au volume II des *Annales* Jean-Jacques Rousseau¹.

Le livret de voyage comporte les indications suivantes, écrites tantôt au crayon et tantôt à la plume, sur trois feuillets différents, ce qui augmente la confusion :

« Le dimanche (22 septembre 1754), dîné sur l'herbe auprès d'Hermance.

Couché au château de Coudrée.

¹ par M. Th. Dufour.

(23) Le lundi, dîné sur l'herbe auprès de Ripailles, couché à Meillerie ¹.

(24) *Mardi, couché à Bex.*

Diné à Pisse-Vache.

Couché à Saint-Maurice.

Diné à Aigle.

Ces quatre indications sont soulignées par Rousseau, qui poursuit :

« Repas frugal de l'hospitalité.

N'y a-t-il pas quelque chose d'Homère digne de mon voyage ? »

L'écrivain reprend ensuite son itinéraire, comme s'il n'avait pas fait ce détour.

« 24, le mardi, dîné à Villeneuve.

Couché à Vevey.

¹ La vieille rue dallée qui traverse Meillerie n'a pas changé depuis deux cents ans. Elle est bordée de maisonnettes de pêcheurs, d'assez pauvre aspect maintenant, mais qui étaient neuves pour la plupart lors du passage de Rousseau. A main droite, en quittant la rue pour remonter vers la route, une maison basse, sur la porte de laquelle est encastré un vieux bloc de marbre portant une couronne avec l'inscription:

P V

1737

A la Couronne

Bon Logis

C'était l'unique auberge du temps, dont le propriétaire, Pierre Vesin, ne s'est nullement douté de la qualité de son hôte. Le site de Meillerie a été fort gâté par les extractions de pierres. Déjà Lamartine se plaignait des déprédations qu'y avaient commises les ingénieurs de Napoléon, en ouvrant à travers ces rochers la route du Simplon. La falaise, cependant, a toujours grande allure.

25, le mercredi, diné à Cuilli.

Couché à Lausanne.

26, le jeudi diné et couché à Morges.

27, le vendredi, diné à Nion et couché aux Eaux-Vives. »

On sait que le 10 octobre, il repartait pour Paris.

Dans le cadre déterminé de cet itinéraire, il est impossible de conduire ces voyageurs à la cascade de Salanfe, car on connaît avec certitude les dates du passage à Villeneuve, Cully, Morges et Nyon. Il faut donc nous résigner à mettre sur le compte d'un simple projet de course, ce programme peut-être envisagé, mais non exécuté, d'une visite à la cascade. Quoi qu'il en soit, ni la Pissevache, ni la ville de Saint-Maurice n'ont eu l'honneur, à part cette notation, d'un souvenir de Rousseau.

Mais les perplexités recommencent en constatant que ce même carnet offre quelques fragments de texte qui s'appliquent incontestablement au Valais et à ses habitants. Voici ce qu'y a écrit Rousseau en 1754 :

Comment pourrait-on commettre un crime ici ?

Peuple pauvre et hospitalier.

Qu'est-ce qu'un citadin y feroit ? Qu'est-ce qu'un citoyen y établiroit ?

Le nécessaire, on le leur donneroit, et ils n'en voudroient pas. Le superflu, il n'y est pas, et on ne l'accepteroit pas.

Belle vieille : intéressante peinture de l'âme. Ils cou-

lèrent ainsi des jours tranquilles, sans de grands plaisirs ni de grandes peines, et les terminent enfin par une mort presque insensible, après une longue vie, ayant peu senti et très peu pensé, mais n'ayant eu que des idées justes et des sentiments droits. »

Cette dernière phrase, notée par Rousseau lors de cette randonnée, il l'a reprise deux ans plus tard dans le roman, quand il loue les Valaisans « de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaisirs » ¹.

A l'époque de cette virée sur le lac, Jean-Jacques, à ce qu'il dit dans les *Confessions*, songeait sérieusement à écrire cette *Histoire du Valais*, dont l'idée, certainement, lui était venue déjà lors de ses relations avec M. de Chaignon, en 1744. Le voisinage de notre terre lui rappela de vieux souvenirs. Les notes de ce carnet de voyage semblent bien avoir été prises sur le vif. Sans doute alors, à l'extrémité du lac, il revit des Valaisans et des Valaisannes, entre autre une belle vieille qui le frappa. Ces notes sont réalistes. Elles n'annoncent pas du tout cette chimère d'une vie bienheureuse au sein des vallées alpestres qui fait le fond de sa lettre sur le Valais. Pensait-il à s'en servir ? L'*Histoire* projetée, il l'abandonne, faute de temps, et aussi par l'insuffisance de sa documentation. Même s'il a mis pied, alors, vers la tête du lac, il ne vit aucun personnage notable, et il ne savait sur le Valais que

¹ Voir plus haut, page 111.

ce qu'il pouvait puiser dans de vieux auteurs. Nos institutions étaient à étudier sur place.

Pour expliquer les notes de 1754, je suis enclin à admettre que ces promeneurs ont poussé une pointe de Meillerie dans la région de la tête du lac, mieux qu'ils ont touché en barque Saint-Gingolph et Bouveret, pour gagner ensuite Villeneuve dans la matinée du 24 septembre. Pendant toute la durée de cette navigation, le temps fut parfait. Ils sondèrent le lac en plusieurs points, à Saint-Saphorin, à une portée de fusil devant Meillerie, puis à l'embouchure même du Rhône. L'escale de Bouveret est donc des plus vraisemblables.

Quant à Saint-Gingolph, la littérature de voyage l'associe également à un vague souvenir de Rousseau. Dans son *Tour du Léman* (1846 et 1860), Alfred de Bougy, celui-là même qui découvrit à la Bibliothèque de Neuchâtel d'importants manuscrits et des notes de Rousseau, raconte que de son temps un original du bourg, au surplus assez ivrogne et fort loquace, était à l'affût des touristes descendus chez l'aubergiste de Rivaz à Saint-Gingolph, pour leur faire visiter la grotte dite du Vivier, assez en vogue autrefois. Excavation humide, piquée de stalactites, à laquelle on accédait par un mauvais escalier. Avec des démonstrations éloquentes et une verve dionysiaque, le bonhomme vous jurait que c'était là la véritable grotte de la *Nouvelle Héloïse*, que Jean-Jacques a placée à Meillerie. L'argumentation euphorique du cicérone ne paraissait pas

convaincante et on le soupçonnait de faire une propagande intéressée. Elle n'était toutefois pas dépourvue de tout grain de raison, car une partie de l'action du roman a bien dû se passer à Saint-Gingolph. Mais Rousseau n'aurait pas recueilli ce nom, dont la rudesse bizarre sonnait trop mal pour trouver place dans sa phrase harmonieuse : Saint-Gingo, Saint-Gingouph, Saint-Gingon au XVIII^e siècle. Un simple souci d'euphonie aurait ainsi privé Saint-Gingolph d'être associé à la gloire de Meillerie. C'est du moins ce que croit un autre voyageur, Antoine Valéry, dans son *Voyage de Suisse* (1824).

La grotte dont notre suppôt de Bacchus faisait les honneurs aux touristes du temps n'était pas la seule dont s'enorgueillissait autrefois le village de Saint-Gingolph. A l'époque plus récente où ses eaux ferrugineuses connaissaient une certaine vogue, vers 1860, la Mythologie et la Bible avaient été réquisitionnées, avec l'Histoire, pour baptiser les différentes sources. Si j'en crois le guide Joanne de 1874, la source principale jaillissait dans la grotte située derrière l'île de Calypso. La grotte de Jérémie conduisait aux bains romains, et non loin s'offraient les Rochers de Tantale, le défilé des Thermopyles, la Piscine de Siloé et la Roche Tarpéienne !

V

CONTACT AVEC LE PAYS

Une chose est sûre : Rousseau a parcouru toute la vallée du Rhône en 1744. Entré par les gorges de Gondo, il en est ressorti à Saint-Maurice. Son séjour en Valais a pu durer deux semaines, pendant lesquelles il fut l'hôte du résident français à Sion, Pierre de Chaignon.

Le récit de la *Nouvelle Héloïse* nous montre Saint-Preux parcourant avec extase l'une de nos vallées latérales, visitant des lieux « si peu connus et si dignes d'être admirés », et éprouvant une hospitalité célèbre, l'une des plus célèbres de la littérature universelle. De Saint-Preux à Rousseau, il n'y a qu'un pas, vite franchi. Avec unanimité, on représente Rousseau, pèlerin dévotieux de l'une de nos vallées alpestres, s'enchantant du paysage et du plus cordial des accueils. Des Valaisans, des Valaisannes ont reçu Jean-Jacques dans

un logis dépourvu de confort, quelque part dans un hameau haut perché, ont accueilli fraternellement ce jeune homme pauvre, ont partagé avec lui la nourriture paysanne, ont refusé son batz qui lui faisait d'ailleurs grand besoin ! Tout cela est bien beau ! Une aubaine admirable pour un chapitre de la *Nouvelle Héloïse*, ce roman qui précisément marque le point de départ de ce grand mouvement de retour à la nature qu'est le romantisme.

Je ne voudrais pas contester *a priori* le caractère autobiographique de l'épisode fameux de ce voyage de Saint-Preux, bien qu'il soit impossible de localiser cet épisode. Mais je suis plutôt enclin à penser que Rousseau a simplement embelli ses souvenirs déjà vieux, de sa traversée du Simplon en 1744, dont un écho se retrouve incontestablement dans la plus belle page du récit. Il n'est pas vraisemblable, par contre, que sur cette antique voie où les indigènes vivaient du trafic, il ait rencontré cette hospitalité biblique si bienveillante et surtout si gratuite.

Si donc l'écrivain n'a pas créé de toutes pièces cette vallée de l'hospitalité, la logique des choses nous la fait situer en dehors de la voie normale de la circulation et du mouvement, dans une gorge latérale où les antiques vertus subsistaient encore, où les voyageurs ne pénétraient jamais, où, par conséquent, la question d'intérêt et d'appât du gain ne jouait pas de rôle. Elle devrait se chercher dans les environs de Sion, car le point d'attache de Rousseau durant tout son séjour en

Valais, n'a pu être que la résidence française. On a parlé surtout du val d'Anniviers.

Au cours de son voyage, en descendant la vallée du Rhône, il n'est pas vraisemblable qu'il se soit détourné de sa route pour excursionner dans le val d'Anniviers. Il y a en cela une impossibilité matérielle. Jean-Jacques était au bout de ses ressources en arrivant en Valais. Son intention n'était certes pas d'y faire un séjour, ou de se promener, par simple curiosité et la bourse à peu près vide, dans un pays inconnu. Il n'avait qu'un but, rallier au plus tôt ses connaissances genevoises, Capeyronnier de Gauffecourt, ou le résident de France, auprès desquels il pouvait trouver une aide pécuniaire. Il était du reste pressé, nous l'avons vu, de gagner Paris, pour se justifier auprès de M. du Theil de ses démêlés avec le comte de Montaigu.

Rien donc n'était de nature à le retenir en Valais, et il a fallu la circonstance fortuite et inattendue de la présence à Sion du chargé d'affaires français de Chaignon pour l'amener à profiter de cet accueil amical et à demeurer un certain temps dans notre capitale.

Au reste, celui qui a accrédité la légende du passage de Rousseau dans le val d'Anniviers est bien connu. C'est le Genevois Marc-Théodore Bourrit, qui n'en est pas à une mystification près. Il avait visité cette intéressante région peu avant 1789. Il monta même alors jusqu'à Chandolin, redescendit dans la vallée de Tourtemagne et poursuivit son exploration à flanc de

coteau jusque vers Zeneggen, admirant les montagnes bernoises illuminées par le soleil couchant. Partout, au cours de cette randonnée, il croit suivre les traces de Jean-Jacques Rousseau. Partout il s'imagine avoir mis ses pas dans les pas de son illustre compatriote, qu'il pille d'ailleurs avec une rare désinvolture¹.

En effet, le bon Bourrit, en décrivant le val d'Anniviers, reprend textuellement les propres phrases de Rousseau sur le Valais, les cadences harmonieuses que nous connaissons : « ... Ce n'est pas seulement le travail des hommes, écrit-il effrontément et sans professer la religion du guillemet, qui rend ce pays (Rousseau dit : ces pays) si étrange, si bizarrement contrasté; c'est la nature qui semble encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouve différente en un même lieu, sous divers aspects : au Levant, les fleurs du printemps; au Midi, les fruits de l'automne; au Nord, les glaces de l'hiver : elle réunit toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu; les terrains contraires sur le même sol, l'accord inconnu partout ailleurs des productions des plaines et de celles des Alpes: qu'on ajoute à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair-obscur du soleil et des ombres, tous les accidents de la lumière qui en résultent le matin et le soir, et l'on aura quelque idée des scènes continuelles qui ne cessent d'attirer l'admiration

¹ Marc-Théodore Bourrit: *Descriptions des Alpes pennines et rhétiennes*, 1791, vol. I.

et qui semblent être offertes en un vrai théâtre... »

C'est tout ce que nous avons pour preuve du passage de Jean-Jacques dans le val d'Anniviers. Un texte de lui, relatif au Valais, copié servilement par Bourrit qui l'applique à cette vallée particulière. D'autres descripteurs du Valais feront de même. On trouve ce passage reproduit dans des manuels de voyages et guides du tourisme, maintes fois sans indication de la source. Bourrit a réparé un peu ses torts en précisant : « A ces traits, on reconnaît le pinceau célèbre qui a tracé le premier ces beautés d'une nature peu connue, mais bien propre à fixer les regards de l'homme de goût et du philosophe. Puisque je parcours les mêmes lieux où il porta ses pas, je me garderai bien de les décrire; je ne dois peindre moi-même que là où je ne pourrais placer de tels originaux ¹. »

Il poursuit : « Après avoir visité les Anniviers, nous parcourûmes d'autres districts du Valais, toujours placés à la droite du Rhône en le remontant : les *habitations* d'Emps, Under-Emps, Underbeck et Equen (Zeneggen). » Ici encore, le chantre de la cathédrale de Genève prête à Jean-Jacques le même périple montagnard. Le chapitre dans lequel il décrit ces *habitations* s'intitule : *Mœurs de l'âge d'or*. De nouveau, ce sont les phrases de Rousseau qui affluent, sous le terreau fort âpre de la prose de Bourrit : « ... Nous étions, écrit-il avec un aplomb admirable,

¹ M.-Th. Bourrit, op. cit., I, p. 186.

des heures entières occupées à franchir des gorges sauvages où d'immenses rochers pendaient en ruines au-dessus de nos têtes; ici c'étaient de hautes et bruyantes cascades qui nous inondaient de leur épais brouillard; là un torrent éternel ouvrait à nos côtés un abîme dont nos yeux n'osaient mesurer la profondeur... » Le plagiat se poursuit. Puis vient la scène de l'hospitalité quelque part dans ces régions, hospitalité calquée sur celle décrite par Jean-Jacques. Puis la conclusion facile : « ... C'est ainsi qu'ils nous reçurent, c'est ainsi qu'ils avaient reçu Jean-Jacques Rousseau... c'est aussi son tableau touchant que je vais mettre sous vos yeux pour vous recréer... ¹ »

Il intercale alors dans sa relation de voyage presque toute la XXIII^e lettre de la *Nouvelle Héloïse*, tout comme si Rousseau n'avait eu en vue que le val d'Anniviers, dans celle-ci.

Voilà comment s'est créé cette légende qui se répandit bien vite et fut admise dans la suite par des auteurs fort sérieux ². Avec Bourrit, nous ne sommes du reste pas au bout de nos surprises. A l'en croire, il aurait aussi retrouvé l'endroit qui vit le fameux banquet où la femme et les filles de la maison se tenaient debout derrière les convives pour servir à table. Cela

¹ M.-Th. Bourrit, op. cit.

² Dans sa *Géographie Humaine* (II, p. 682), M. Jean Bruhnes semble aussi admettre cette visite de Rousseau au val d'Anniviers.



Le pont de St-Maurice

se passait dans la vallée de Conches. Il est pourtant certain que Rousseau n'y est jamais allé.

La diversité des opinions émises quant aux pérégrinations possibles de Jean-Jacques dans une gorge latérale du Valais ne fait que me confirmer dans ce sentiment qu'il n'y a pas eu d'autres flâneries que la traversée du Simplon et la descente de la vallée du Rhône, la seule logique d'ailleurs, dans les circonstances particulières du voyage et au milieu des événements de l'année 1744. Cependant, on a fait voyager le philosophe un peu partout dans le Valais.

Selon les *Tableaux topographiques de la Suisse*¹, c'est la région de Praborgne (Zermatt), qui aurait eu l'honneur de personnifier plus spécialement en Valais l'âge d'or de l'hospitalité, celle éprouvée par Rousseau, ou qu'évoquent ses belles pages. Là on y trouvait la simplicité des mœurs, la soumission aux lois, la bonne fois la plus absolue dans toutes les affaires, au point de rendre superflue la fonction du notaire ou autre magistrature. Les dettes s'inscrivaient sur des morceaux de bois, comme on le pratiquait d'ailleurs dans bien d'autres localités à la même époque, en Valais et en Savoie. Comme on le faisait encore un siècle plus tard dans les Pyrénées, au témoignage de Taine. L'hospitalité y était considérée comme la première des vertus... Tableau idyllique inspiré de Rousseau et qui pourrait bien avoir pour auteur Bourrit lui-même, à en juger par le style de cet amusant chapitre.

¹ de Laborde et Zurlauben, Paris 1780.

D'autres auteurs se sont efforcés de retrouver dans certains villages haut perchés les coutumes et l'hospitalité qui paraissaient correspondre au récit du roman ¹. Le pasteur bernois Jakob Samuel Wytttenbach, en 1771 déjà, tente de localiser, dans la région de Sierre, l'endroit fortuné chanté par Jean-Jacques. C'est là, croit-il, dans ces beaux villages de la Noble Contrée, qu'il faut chercher cette hospitalité tant vantée. Là sont les Valaisans dont parle Rousseau, et non plus bas dans la vallée du Rhône. Pour M. Gaspard Vallette, c'est la région de Salanfe-Salvan-Trient qui aurait eu l'honneur de la visite du Promeneur solitaire, et pour M. Charles Gos, le vallon du Saint-Barthélémy. On a aussi mis cette hospitalité sur le compte des hospices du Simplon et de Salquenen, des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Malheureusement, il y avait déjà cent ans en 1744 que ces deux maisons hospitalières avaient passé en d'autres mains. Elles étaient devenues mi-auberges, mi-fermes, qui tiraient plutôt des ressources du mouvement des voyageurs.

Au fond, à quoi bon poursuivre un problème insoluble. C'est surtout de son propre esprit, de son propre cœur, de ses propres conceptions sociales que le philosophe a tiré, en 1756, ces détails du voyage de Saint-Preux en Valais, et il ne faudrait pas trop leur accorder le caractère de souvenirs strictement autobiographiques comme on le fait généralement. Par quelques

¹ *Jahrbuch du Club alpin suisse*, vol. LII, p. 97.

traits, la description des paysages s'applique incontestablement à la région du Simplon. Quant à la scène de l'hospitalité, il n'y a peut-être qu'un ressouvenir déjà ancien de l'accueil qui lui fut fait à Sion par le résident français ou quelques familles en relation avec le résident, et qui ont bien pu avoir à s'occuper alors de ce sympathique jeune homme sans argent, à l'air fort gentil et très séduisant de visage. Il semble du reste que le jeune Rousseau a été très entouré lors de son séjour à Sion, au point qu'il garda des Sédunoises un souvenir attendri, comme nous le verrons plus loin, et qui ne revient pas moins d'une dizaine de fois au cours de l'interminable roman.

Au demeurant, il ne semble pas non plus que le philosophe ait jamais eu une connaissance bien précise de la topographie valaisanne. Il parle une ou deux fois du Simplon, une ou deux fois de Sion. En 1754, il conçut un vague projet, qui ne s'est pas réalisé, de visiter Saint-Maurice et la Pissevache. C'est tout. Il ne nous donne aucune autre précision géographique. Le nom du Grand-Saint-Bernard ne lui vient même pas à l'esprit, alors que pourtant, dans une circonstance impérieuse, il s'était proposé de franchir le col. C'était au fort de ses ennuis à Môtiers, avec le pasteur de Montmollin. Persécuté et ne sachant à quel saint se vouer, Rousseau décide de s'expatrier à Venise et il s'en ouvre au prince de Wittenberg, à Lausanne, avec lequel il était en correspondance. Sa lettre est datée de Môtiers, du 11 mars 1765 : « J'ai pris en dégoût ce

pays et ses arrogants ministres. Je puis, s'il le faut, rester par devoir durant l'orage; mais quand il sera calmé, je veux m'en aller... mon dessein... est de côtoyer le lac (la rive vaudoise) et d'aller jusqu'en Valais, comme pour passer en Italie, puis de couper à droite dans les montagnes pour entrer dans le val d'Aoste ou la Tarentaise. Malheureusement, je ne sais pas ces chemins-là... j'aurais le temps de ruminer tout cela jusqu'à la belle saison... ¹ »

Il opta finalement pour l'Angleterre, mais ces lignes prouvent une évidente ignorance de nos voies de communication. Et il ne veut pas s'en instruire « de peur de donner des soupçons », écrit-il.

¹ *Correspondance générale*, XIII, 105.

VI

LE BON SAUVAGE

D'aucuns se sont demandé si Rousseau, en représentant les Valaisans sous cette forme idyllique et conventionnelle, en parant leur petit pays des charmes d'Utopie, n'a pas voulu retrouver en Valais les traces de cet état de nature qu'il prêche dans le *Discours sur l'Inégalité* (1754) ? Ce chimérique état où l'homme était vertueux et bon, et dont la perte serait à jamais regrettable !

Justement, une gazette de Hollande posait déjà la question du temps de Jean-Jacques¹. « On nous fait espérer, écrit le correspondant batave, une *Histoire du Valais* par J.-J. Rousseau. Quelle consolation pour notre historien, s'il trouvait dans ce pays-là... les

¹ Cité par M. Eugène Ritter dans la *Tribune de Genève* en 1886.

restes de ce précieux état de nature dont il déplore si amèrement la perte ». Au fond, Rousseau n'aurait voulu écrire cette *Histoire du Valais* que pour étayer sa thèse du *Discours sur l'Inégalité*. Et c'est pour la confirmer qu'il aurait écrit les pages valaisannes de la *Nouvelle Héloïse* !

Ceci est assez spécieux, et le journal de La Haye paraît oublier les tendances littéraires du temps. Le thème du primitivisme, de l'homme naturel, était alors fort à la mode et connaissait la même vogue que l'existentialisme à notre époque. Il fit un certain moment école. Les imaginations couraient à la recherche du petit coin perdu, loin des chemins de la civilisation, où l'on pensait découvrir enfin l'homme *tel qu'il était sorti des mains de la nature*. Ce thème n'est pas une création de Rousseau. On le trouve dans *Télémaque*. On le trouve chez les écrivains de la Renaissance. Fénelon l'avait imaginé sous l'heureux climat de la Bétique. Rousseau chez les Valaisans et les Montagnons. De son temps, maints romanciers ou voyageurs avaient développé ce même thème sous diverses latitudes avec plus ou moins de bonheur, et il ne leur avait manqué que le talent pour empêcher leurs noms de rentrer dans l'oubli.

L'idée qu'il devait exister un état de nature où l'homme était socialement heureux n'était donc pas nouvelle, et ici, Rousseau ne fait nullement figure de novateur. A son époque, toute une littérature avait vu le jour sur ce sujet. En reprenant ce thème, Jean-

Jacques ne faisait que suivre un courant et se conformer au goût du public.

On était tout d'abord allé chercher des exemples de ce bienheureux âge d'or dans les pays lointains, les contrées peu connues. La légende du *bon sauvage* était répandue par les voyageurs, les missionnaires. Hottentots vertueux, charitables, secourables. Brésiliens compatissants aux étrangers. Iroquois hospitaliers, que sais-je ? Le Père Dutertre se porte garant de la bonté originelle de ces primitifs, qu'il oppose aux civilisés. « Ne se lèveront-ils pas, dit-il, avec sujet contre les chrétiens au jour du jugement ? »

Il y eut à l'époque comme un rêve de vie idyllique, par contraste, sans doute, avec la dure réalité du doux pays de France ! Et c'est dans les Amériques, ou vers les colonies du Cap qu'on était allé chercher cette humanité primitive, l'homme bon, courageux, libre, patient, dévoué, juste, bienfaisant. Ce rêve de vie idéalisée faisait une vive diversion aux inégalités sociales du siècle. Ce retour à la vie rustique s'opposait au luxe des nantis. La pratique des joies saines, des vertus familiales tranchait sur le dévergondage de ce siècle relâché.

Cette félicité pastorale, on ne la cherchait pas non plus uniquement dans les contrées lointaines et incontrôlables. On la dénichait aussi dans quelques régions assez voisines de notre pays. Sortes d'Arcadies, où paraissait exister le bonheur social. Il s'agit principalement de hameaux perdus dans les montagnes, dans

une demi-solitude, et le décor d'une nature remarquablement belle. On en citait des exemples en Savoie, dans la Franche-Comté, dans les Alpes du Dauphiné, dans les Vosges, en Bretagne, en Normandie, dans les Pyrénées. Les auteurs, à qui mieux-mieux, vous découvraient de ces coins fortunés, créés tout exprès pour abriter une humanité restée près de la nature. On vit fleurir alors, sur ce sujet très particulier¹, une abondante littérature. Le génie de Rousseau relégua dans l'oubli quantité d'auteurs qui avaient exploité le même filon.

Nos populations, il est vrai, vivaient assez près de la simple nature. Elles ignoraient le luxe, les raffinements du goût, « les curiosités funestes de l'esprit », comme dit Bourrit, les sciences, les arts, la civilisation, source de tous les maux, d'après le slogan rousseauiste. Encore, ne faudrait-il rien exagérer. La classe dirigeante était cultivée. Nombre d'étudiants fréquentaient les universités suisses et allemandes. Mais la masse devait s'en tenir, par la force des choses, aux joies saines d'une vie laborieuse et frugale, somme toute exemplaire. Quant à l'idylle rustique qu'il raconte, bernique ! Le Bas-Valais était sous la domination du Haut, qui y faisait sentir durement son autorité. Vexations, extorsions, c'était un peu le ragoût quotidien de la vie publique. Chez les maîtres du pays eux-mêmes, la

¹ Cf. Daniel Mornet : *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*.

concorde, la paix sociale était plus apparente que réelle. Les rivalités de famille n'ont jamais cessé, et, à la Diète, pour un rien, les députés des VII dixains, imbus de leur souveraineté, menaient durement contre le Prince-Evêque alors déjà tout à fait démocratisé. Certes, nos lointains ancêtres n'avaient rien des pâtres de Théocrite. Et le grand écrivain a beau enfler ses chalumeaux, il ne nous convaincra pas de leur parfait bonheur dans la parfaite simplicité valaisanne.

Il serait plus juste de dire qu'ici encore, par ce tableau flatteur et poussé, Rousseau a simplement voulu établir un contraste entre la civilisation raffinée, donc corrompue, décadente, qu'il combattait, et cette vie rustique et simple, pleine de charmants souvenirs champêtres qu'il avait lui-même éprouvée aux meilleurs jours des Charmettes, et qu'il aurait voulu faire partager à ses contemporains. Les pages sur le Valais ressortissent à la politique et à la philosophie de Rousseau, sans plus, du moins quand il parle de l'heureux état de nos populations, et il n'y faut chercher ni réalité historique, ni exactitude objective, dans leur généralité.

Il y faut aussi voir surtout la tendance fréquente chez lui, et rare chez les écrivains de l'époque, à réhabiliter la condition paysanne, l'état de laboureur, de l'homme qui travaille la terre. Ce thème s'affirme maintes fois. Rousseau trouve de la beauté dans la condition paysanne et rien ne lui paraît plus noble, plus digne que la vie rurale avec tout ce qu'elle

comporte de bonheur humain, en un temps où, en France, dominait la grande propriété seigneuriale ou conventuelle, à pouvoir cultiver en homme libre, la terre libre, et vivre de ses fruits ¹.

¹ Peut-être aussi influence de l'école des physiocrates. Celle-ci tenait la culture des champs pour le travail idéal par excellence, et tendait, par l'un de ses courants du moins, à faire de l'agriculture l'unique source de la richesse. Or Quesnay, principal représentant de ce courant, écrivait à la même époque...

VII

SOUS LE SIGNE DU SOURIRE

Sans doute, Rousseau a dû nouer amitié avec quelques Sédunoises, lors de son séjour dans la capitale en 1744. A maintes reprises, au cours du voyage, il a rencontré des Valaisannes, et leur souvenir revient plus d'une fois dans la *Nouvelle Héloïse* avec un certain sentiment tendre assez amusant à suivre.

Il nous dit, du moins Saint-Preux l'avoue à sa maîtresse, qu'il a eu l'œil attiré par l'opulence des corsages des femmes du Valais; il semble même avoir été troublé par la « blancheur éblouissante » de ces gorges entrevues ou devinées sous le fichu croisé. A telle enseigne que cette blancheur suggère à Saint-Preux, en des lignes pleines de vénusté, le rapprochement de la gorge de sa maîtresse qui était parfaite. Si parfaite que Rousseau évoque à ce propos la légende de l'origine de la coupe d'or, cette fille des temps païens que

Praxitèle, pour lui donner sa forme idéale, moula sur le sein d'une jeune Grecque divinement belle, si nous en croyons les anciens et deux ou trois brillants sonnets de l'école romantique :

« La coupe a survécu dans sa forme immortelle,
Et sa beauté demeure impérissablement. »

Ce qu'il appelait « le contour d'une gorge enchantresse » a toujours eu le don de séduire le timide Jean-Jacques, et il manifeste une certaine concupiscence à la vue d'une poitrine harmonieusement développée et même un peu grassouillette. Il est piquant de la marquer. Ses regards s'allaient volontiers furetant sous la mousseline plissée, « la chenille »¹ ou « la gaze ». Il loue Madame de Warens de sa gorge, naturellement « enchanteresse... et un peu ronde et grasse »... En fait, disons le mot, Madame de Warens était plutôt boulotte. Mais faut-il rappeler le charmant épisode des cerises que Rousseau jeune jetait du haut de l'arbre, quelque part en Savoie, dans le corsage de Mesdemoiselles de Graffenried et Galley ? Il est troublé par une de ses élèves à qui il donnait des leçons de musique, et dont la gorge naissante se devinait sous le fichu de « chenille bleu ». Une poitrine plate le glaçait : « ...elle est fort maigre... de la gorge comme sur la main... » disait-il, dépit, d'une grande dame qui pourtant lui voulait du bien. Ce défaut lui paraît capital. Lorsque Gravelot, qui fit des estampes pour la *Nouvelle*

¹ Etoffe de soie veloutée.

Héloïse, lui présenta les planches représentant les deux héroïnes du roman, Rousseau écrivit à son ami Coindet : « Je trouve dans tous les dessins que Julie et Claire ont le sein trop plat. Les Suissesses ne l'ont pas ainsi. Probablement, M. Coindet n'ignore pas que les femmes de notre pays ont plus de têtons que les Parisiennes... » Ceci n'est peut-être pas de très bon goût et manque de discrétion. La faute en est aux mœurs du temps. On connaît aussi la piquante aventure de la Zuletta, à Venise, juste avant le départ de Rousseau en août 1744. Une imperfection légère de la gorge de la jolie Vénitienne fit l'effet d'une douche écossaise et l'infortuné Jean-Jacques s'entendit renvoyer à ses livres d'un ton froid et dédaigneux : Zanetto, lascia le donne e studia le matematica.

La liste de ces amusants détails pourrait s'allonger, et il est bien permis de sourire de toutes ces préoccupations mamillaires. Le « corps de robe » de l'habillement des Valaisannes lui parut renfermer d'opulents trésors sur lesquels il insiste. A leur sujet, en effet, il apporte des variantes à son texte primitif, se livre à des corrections de style. La *blancheur éblouissante* de la poitrine des Valaisannes, décelée malgré la garde de ce fameux corps de robe, n'est encore que l'*extrême blancheur*, dans le manuscrit qui est au Luxembourg. Il tient à ce détail, dont le souvenir revivra douze ans plus tard, en écrivant le roman à l'Ermitage. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il a bien pu avoir de « petites aventures » en Valais, comme à Côme, lors de son voyage

en 1744. D'ailleurs, lorsqu'il s'agira de se remémorer ses impressions valaisannes, de justifier tant de simplicité charmante et de si beaux jours en cet heureux pays, ne dira-t-il pas expressément qu'il y a transposé des scènes de sa vie qui lui avaient « laissé de doux souvenirs ! »¹

Julie trouve « charmante » la relation du séjour de Saint-Preux en Valais, mais en dépit de la citation du Tasse, les considérations tétonnières de son amant lui semblent déplacées². Elle conclut avec quelque pudeur : « Ainsi, mon ami, laissons le Valais pour une autre fois et bornons-nous maintenant à nos affaires; nous en serons assez occupés³. »

Saint-Preux estimait, non sans raison, que ses lettres du Valais avaient fait impression sur Julie. Il le lui dira plus tard, de Paris, alors qu'il disserte à perte de vue sur les Français : « Si j'étais le maître de mes occupations et de mon sort, je saurais, n'en doute pas, choisir d'autres sujets de lettres; et tu n'étais pas mécontente de celles que je t'écrivais de Meillerie et du Valais; mais, chère amie, pour avoir la force de supporter le fracas du monde où je suis contraint de vivre, il faut au moins que je me console à te le décrire... »

Et Julie de le relancer, pour qu'il lui dise ce qu'il pense, non seulement des Français, mais aussi des Françaises : « A propos de cette grande ville, oserais-

¹ Troisième lettre à M. de Malesherbes.

² Cf. pages 128/129.

³ *Nouvelle Héloïse*, I, lettre 24.

je relever une affectation que je remarque dans tes lettres ? Toi qui me parlais des Valaisannes avec tant de plaisir, pourquoi ne me dis-tu rien des Parisiennes ?... Ces femmes galantes et célèbres valent-elles moins la peine d'être dépeintes que quelques montagnardes simples et grossières ? »

Saint-Preux ne se fait pas prier : « Tu l'as voulu, Julie ; il faut donc te les dépeindre, ces aimables Parisiennes !... En lisant cette lettre, tu sentiras pourquoi j'aimais à te parler des Valaisannes, tes voisines, et pourquoi je ne te parlais point des femmes de ce pays. C'est que les unes me rappelaient à toi sans cesse, et que les autres... »

Ah oui, les autres ! Le portrait qu'il en fait n'est pas flatté. Et dans cette acerbe critique des Parisiennes, le Rousseau misogyne, le roturier de génie s'en donne à cœur joie. Il opposera « au maintien soldatesque » au « ton grenadier » de ces dames, au surplus maigri-chonnes et plates, « au teint médiocrement blanc », fardées et décolletées, les attraits simples, « la voix douce et mignarde », des femmes de Romandie. Le portrait moral est plus poussé encore. Et leur fausse modestie ! Provocantes, au surplus ! S'apercevant qu'une gorge découverte « est en scandale au public »... « elles ont largement échancré leurs corps... » Tudieu ! Mais apparemment, le corsage des Parisiennes ne recélait aucun trésor, car, pour ce qui est de la gorge, vraiment « c'est l'autre extrémité des Valaisannes... »

Rappelons ici son confidentiel jugement sur les

Sédunoises : « Elles sont jolies, vous pouvez m'en croire, puisqu'elles m'ont paru l'être. » Ces louanges ont eu quelque retentissement et ont amené les voyageurs du temps à prêter plus d'attention aux Valaisannes. Il en fut qui ne celèrent pas leur déception. Un Allemand écrivait en 1786, dans ses notes de voyages : « Je ne me souviens pas d'avoir vu un seul joli visage de femme dans tout le Valais. Ce que Rousseau dit des Valaisannes confine à la satire. » Tant pis pour cet admirateur des Gretschen sur l'Oder et qui n'avait pas les yeux de Jean-Jacques !

Ainsi, en opposition avec les femmes du Valais et de Romandie, notre philosophe mène contre les Parisiennes un terrible tapage, ce qui lui valut, lors de la parution du roman, de vives protestations. Une inconnue lui écrit, sur un ton emphatique et pleurard, alors à la mode : « Vous à qui, j'avais dressé des autels, vous dont le génie sublime... vous enfin qui avez adopté ma patrie, vous en flétrissez inhumainement la plus aimable partie... Vos ouvrages sont faits pour la postérité qui croira tout... Oh ! Monsieur Rousseau, vous me serrez le cœur. Depuis des années, je vous aime et vous admire. Que ferais-je de tous ces sentiments ? Vous les avez altérés et non détruits... Permettez-moi de déchirer quelques feuilles de la *Nouvelle Héloïse* et je vous promets que je continuerai d'encenser vos autels, qu'une autre que moi eût brisés dans sa douleur ¹. »

¹ Cité par M. Streckeisen-Moultou : *Rousseau, ses amis et ses ennemis*.

Une autre le supplie de venir vivre au moins une partie de l'année à Paris, pour mieux juger les Parisiennes. Mais Saint-Preux, tout comme Rousseau, est dégoûté de la grande ville. A tel point que ce séjour parisien allait même influencer défavorablement ses talents épistolaires. En effet, Julie en fait la constatation et le reprend non sans vivacité : « A vingt-un ans, vous m'écriviez du Valais des descriptions graves et judicieuses ; à vingt-cinq ans vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres, où le sens et la raison sont partout sacrifiés à un certain tour plaisant, fort éloigné de votre caractère. Je ne sais comment vous avez fait ; mais, depuis que vous vivez dans le séjour des talents, les vôtres paraissent diminués ; vous aviez gagné chez les paysans et vous perdez chez les beaux esprits. »

VIII

VOLTAIRE ET LE VALAIS

Dans une très célèbre lettre de Rousseau à Voltaire, en 1755, nous retrouvons une brève allusion au Valais. Lettre dans laquelle il prend la défense de la Providence divine contre les sarcasmes du grand persifleur. Après le tremblement de terre de Lisbonne qui fit cette année-là trente mille victimes, Voltaire s'en prend à Dieu, oh ! indirectement, en faisant patte de velours, en teintant même ses arguments d'un vague coloris spiritualiste, l'habile homme. Il commit un poème élégant et léger, dans lequel il attaque l'axiome cher à Pope, à Leibnitz et aussi à Rousseau, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Et il fit la politesse d'envoyer à Jean-Jacques ce poème qui était en définitive un réquisitoire contre la Providence, tiré des calamités et catastrophes qui s'abattent sur cette terre.

Sur cet article, Rousseau n'entendait pas raillerie. Il répondit par un chef-d'œuvre d'élévation de pensée, de sérieux, de profondeur de raisonnement. Il donne, lui, pauvre, infirme, malade et content de son sort, une haute leçon au riche et puissant Voltaire. Tant de maux et de misères nous accablent ! Peu de gens, pense Voltaire, voudraient renaître aux mêmes conditions qu'ils ont vécu... Rousseau le reprend à cet argument, et après avoir donné en exemple les hommes de condition modeste qui peuvent vivre heureux en faisant simplement leur obscur devoir de chaque jour, en accomplissant leurs tâches médiocres dans la paix du cœur et la tranquillité de la conscience, tel un paysan libre d'un Etat libre, ajoute : « J'ose poser en fait qu'il n'y a peut-être pas dans le Haut-Valais un seul montagnard mécontent de sa vie presque automate, et qui n'acceptât volontiers, au lieu même du paradis qu'il attend et qui lui est dû, le marché de renaître sans cesse pour végéter ainsi perpétuellement. »

Cette fameuse lettre sur la Providence, passionnée, admirable de style, dont on a pu dire « qu'elle a toutes les qualités du génie de Rousseau et presque aucun de ses défauts », fut le point de départ de la grande querelle Rousseau-Voltaire et les philosophes matérialistes du siècle, querelle qui s'envenima jusqu'à la fureur, de la part de ces derniers. Voltaire y répondit par le pervers et immortel *Candide*.

Nous avons vu Rousseau manifester une vive admiration pour les paysages alpestres. Peut-être est-il inté-

ressant de savoir ce que Voltaire pensait sur ce même sujet ? Du coup nous aurons toutes les relations de Voltaire avec le Valais. Nous pouvons en effet lire dans sa *Correspondance* ce fragment de lettre : « Le Cardinal de Bentivoglio... dit à la vérité beaucoup de mal du pays des Suisses... mais c'est qu'il passa du côté du Mont Saint-Bernard, et que cet endroit est le plus horrible qu'il y ait au monde. » Voltaire ne s'élevait pas au-dessus des préjugés du temps, qui faisaient des montagnes des lieux d'horreur.

Le martyre de la légion thébaine donna aussi pas mal de tintouin à M. de Voltaire. Il y revient cinq ou six fois dans divers ouvrages, jamais satisfait des coups qu'il porte au vieux récit d'Eucher. Son grand dada, pour démolir la tradition, c'est l'argument topographique. Il ne lui paraît pas possible, « dans une gorge de montagne » comme Saint-Maurice, de mettre 300 ou 400 hommes en bataille. Comment y massacrer une légion tout entière « dans un passage où 200 hommes pourraient arrêter une armée » ? Etait-il logique de faire arriver d'orient en occident cette prétendue légion « par le Velay » ? Au surplus, elle « n'a pu être entourée de troupes supérieures en nombre qui l'auraient égorgée dans le petit défilé d'Agaune... où la moitié d'une cohorte aurait aisément arrêté toutes les légions de l'empire romain ». Et encore sous Dioclétien, « qui favorisait ouvertement le christianisme » ! Donc, fable ridicule !

Ailleurs encore, à l'occasion d'une attrapade avec

l'infortuné Nonotte, à propos de cette même légion, Voltaire reparle du Grand-Saint-Bernard, pour en marquer la forte position, car là « cent hommes bien retranchés arrêteraient une armée ». Quant aux Thébains, il en « rougit » de devoir reprendre la pioche du démolisseur, et conclut par une impertinence : « On proposa à Nonotte, écrit-il, de marier les six mille soldats de la légion thébaine avec les onze mille vierges, mais ce pauvre ex-jésuite n'avait pas les pouvoirs. »

IX

D'ALEMBERT ET LES VALAISANS

Ce chapitre n'est pas superflu. Il nous fait connaître ce que d'Alembert pensait des Valaisans. Comment l'encyclopédiste fut-il amené à porter ce jugement ?

Rousseau a écrit des pages charmantes sur les Montagnons. Ce nom est pris pour montagnards, habitants des montagnes et a été appliqué par le philosophe, de façon précise, aux gens de la région des Verrières, du Locle, de La Chaux-de-Fonds, en bref à la partie plus spécialement montagneuse du pays de Neuchâtel. Dans sa jeunesse, Jean-Jacques avait passé un hiver comme professeur de musique à Neuchâtel même, ce qui lui avait permis d'excursionner dans les environs et d'entrer dans la familiarité de ces populations qui lui ont offert « un spectacle peut-être unique sur la terre », tout un peuple de paysans heureux, aisés, exempts de tailles et d'impôts, passant les loisirs de

l'hiver dans leurs coquettes maisons à d'ingénieux travaux manuels, sans dédaigner pour autant la culture de l'esprit. Il y a là du meilleur Rousseau, comme il arrivait toutes les fois qu'il dénichait un recoin de vie idyllique et pastorale.

Il parle des Montagnons à plusieurs reprises, et il se ressouvient d'eux dans sa *Lettre à d'Alembert sur les Spectacles*, composée à Montmorency au premier printemps de 1758. Cette épître de Rousseau amena une réponse, fort spirituelle, de d'Alembert, une réplique de 50 pages, où l'on peut glâner quelques lignes sur les Valaisans, bien qu'il ne soit pas question de ceux-ci dans la *Lettre sur les Spectacles*. Tout au plus y trouvons-nous une note sur un citoyen valaisan établi à Paris et dont la réputation était alors considérable, M. de Rivaz. « Je puis citer en exemple, écrit Rousseau (à propos des Montagnons qui eux aussi ne dédaignaient pas de s'instruire), un homme de mérite, bien connu dans Paris, et plus d'une fois honoré des suffrages de l'Académie des Sciences; c'est M. de Rivaz, célèbre Valaisan. Je sais bien qu'il n'a pas beaucoup d'égaux parmi ses compatriotes : mais enfin, c'est en vivant comme eux qu'il apprit à les surpasser. »

Il s'agit de Pierre-Joseph de Rivaz (1711-1772), ingénieur réputé, inventeur célèbre, dont l'activité se déroula surtout à Paris. Le Baron de Zurlauben lui consacre de nombreuses colonnes in-quarto dans ses *Tableaux topographiques* de la Suisse. Pierre-Joseph fut le père d'un autre savant de grande valeur, pré-

curseur de l'automobilisme, Isaac de Rivaz, mort en 1828 sans avoir pu réaliser ses projets de construction d'une « machine à feu » qui était tout simplement le moteur à explosion.

« ...Vous nous transportez d'abord, réplique donc d'Alembert à l'épître sur les spectacles, par laquelle Rousseau conjure ses concitoyens de Genève de préférer les divertissements simples et les fêtes populaires aux artifices du théâtre à la mode suggéré par Voltaire — toujours la hargne entre ces deux hommes — ...vous nous transportez d'abord dans les montagnes du Valais, au centre d'un petit pays dont vous faites une description charmante; vous nous montrez ce qui se trouve peut-être dans ce seul coin de l'univers, des peuples tranquilles et satisfaits au sein de leur famille et de leur travail; et vous prouvez que la comédie (la lettre de Rousseau sur les spectacles est un réquisitoire éloquent contre l'immoralité essentielle du théâtre !!) ne seroit propre qu'à troubler le bonheur dont ils jouissent. Personne, Monsieur, ne prétendra le contraire; des hommes assez heureux pour se contenter des plaisirs offerts par la nature ne doivent point y en substituer d'autres; les amusements qu'on cherche sont le poison des amusements simples; et c'est une loi générale de ne pas entreprendre de changer le bien en mieux. Qu'en conclurez-vous pour Genève ? L'état présent de cette république est-il susceptible de l'application de ces règles ? Je veux croire qu'il n'y a rien d'exagéré ni de romanesque dans la description de ce

canton fortuné du Valais, où il n'y a ni haine, ni jalousie, ni querelle, et où il y a pourtant des hommes. Mais si l'âge d'or s'est réfugié dans les rochers voisins de Genève, vos concitoyens en sont pour le moins à l'âge d'argent; et dans le peu de temps que j'ai passé parmi eux ils m'ont paru assez avancés, ou si vous voulez, assez perversis, pour pouvoir entendre *Brutus* et *Rome sauvée* sans avoir à craindre d'en devenir pires. »

Lorsque d'Alembert écrivait cette lettre, la *Nouvelle Héloïse* était encore à l'état de manuscrit. Il n'en connaissait que les premiers cahiers, reliés par Rousseau lui-même, « de nonpareille bleue » dans lesquels était compris l'éloge enthousiaste du Valais. Précieux manuscrit recopié par Jean-Jacques « avec un plaisir inexprimable » et remis par lui à Diderot qui l'avait montré à d'Alembert. Visiblement, ce sont les pages sur le Valais de ce manuscrit qui ont frappé l'encyclopédiste, et il s'en est involontairement ressouvenu dans sa réplique à Rousseau. Montagnons et Valaisans deviennent synonymes, et cette confusion se retrouve d'ailleurs chez quelques auteurs.

X

DANS L'ANECDOTE

Différentes anecdotes se rattachent aux innombrables pérégrinations de ce pèlerin passionné que fut Rousseau. Dans la Suisse romande, en France, en Angleterre.

Aussi en Valais. Une tradition veut que Rousseau, lors de son passage à Sion en 1744, ait eu recours aux bons offices d'un praticien sédunois, le Dr Mathias Ryff, qui fut aussi bourgemestre de la capitale. On la trouve du moins rapportée de temps à autre. Ce docteur Ryff, qui avait étudié à Montpellier, lança en Valais un élixir à base de plantes médicinales, le *bouillon de coq*, qui eut son heure de vogue, et passait pour un spécifique contre les maladies de la poitrine ou la mauvaise circulation du sang. Pendant son séjour à Sion, Rousseau aurait consulté notre Esculape et la cure de *bouillon de coq* fit son effet... Et Jean-Jacques, aussi gueux que Villon, en fut réduit à payer son médecin d'un quatrain trop raboteux pour n'être pas apocryphe :

Sion est une gentille ville
Où j'ai bu du bouillon de coq
Qui m'a chassé toute la bile
Et m'a rendu dur comme un roc.

Est-il besoin de dire que je ne crois pas à l'authenticité de cette consultation inventée après coup dans un but de réclame. L'anecdote doit rejoindre celle qui se rattache au passage de Jean-Jacques à Glérolles, où l'on fit danser le philosophe aux rythmes d'un violonneux juché sur un tonneau, dans une fête villageoise.

D'abord, Rousseau se portait alors fort bien. Un impotent n'aurait pu faire à pied le trajet de Venise à Sion. Il n'a probablement jamais joui d'une aussi bonne santé que lors de ce voyage qu'il fit à trente-deux ans. Ce n'est que plus tard que diverses infirmités apparurent et que sa santé devint réellement chancelante. Et puis, le D^r Ryff ne s'établit comme médecin à Sion que vers 1760, soit près de vingt ans après le passage du jeune Rousseau.

Une autre anecdote ne manquerait pas d'intérêt, si l'on pouvait lui accorder créance. Après son retour de Venise, et le bon souvenir qu'il avait gardé du Valais, Rousseau aurait brigué le poste de résident français à Sion, le même poste qui devait tenter Chateaubriand quelque soixante ans plus tard. Et voici comment nous le savons.

En août 1777, un maître des eaux et forêts de Soissons, Louis-Charles-Félix Desjobert, d'une vieille fa-

mille de robe, faisait un assez long voyage en Suisse. En particulier, il logea un soir à Obergesteln dans la vallée de Conches, où aboutissait autrefois l'ancien chemin du Grimsel. Il y logea chez le « maire Alibâtre », qui était aussi l'aubergiste du lieu. Ce fameux maire Alibâtre revient plusieurs fois dans la littérature de voyage au début du XIX^e siècle, les auteurs de ces récits l'ayant simplement repêché dans Desjobert. Sous ce nom extravagant, il est facile de reconnaître le président Hallenbarter qui cumulait à l'époque à Obergesteln la double fonction de magistrat local et de cabaretier. Un savant illustre, H.-B. de Saussure, en a également parlé, défavorablement, sous le nom de *Dominus Hallenbarder*, potentat du lieu qui spécula sur une indisposition du géologue pour faire payer très cher son séjour dans son auberge en 1783.

Bref, ce point éclairci, nous retrouvons ensuite Desjobert dans la région de Môtiers-Travers, où il a eu des entretiens avec le pasteur de Montmollin, qui avait bien connu Rousseau pour avoir eu avec lui les démêlés retentissants que l'on sait. Notre voyageur, admirateur fervent du philosophe, cherchait à obtenir des renseignements sur les particularités de la vie de Jean-Jacques dans cette localité. Le ministre se prêta complaisamment à l'interview et lui raconta entre autres ceci, qu'il assurait tenir de la bouche même du grand homme, à propos de l'affaire de Venise : « ... N'ayant pu rester avec l'ambassadeur (de Montaignu), Rousseau revint en France et demanda une

récompense de ses services. Il fut question de lui donner la résidence à Sion, en Valais, qui lui aurait beaucoup convenu. Mais de Montaigu, revenu de Venise sur ces entrefaites, le desservit de manière qu'il ne put rien obtenir... »

La critique rousseauiste est loin d'admettre tout ce que de Montmollin a pu alors raconter à Desjobert qui sans doute a transcrit fidèlement. Le récit de ce voyage est du reste très sûr. Mais cette histoire de la résidence à Sion me laisse tout à fait sceptique.

D'abord, la place était prise par Pierre de Chaignon. Il aurait fallu au préalable déplacer ce diplomate. La chose en soi était faisable, surtout si les puissantes protectrices de Rousseau s'en fussent mêlées. En 1803, Madame Bacciochi fit bien modifier une nomination diplomatique pour pouvoir investir Chateaubriand du titre de résident à Sion, poste qu'il n'occupa du reste pas. La même chose aurait pu se faire pour Rousseau. Encore fallait-il qu'il en eût marqué le désir ?

Or, lui-même, lors de son retour de Venise, après tous ses déboires, n'a eu en ce moment-là, nulle envie de réitérer son expérience diplomatique, si nous en croyons sa lettre au ministère du 7 octobre 1744, écrite selon nous précisément de Sion :

« ...Le soin de mon honneur et la réparation qui m'est due font du reste l'unique objet de mon voyage. Aux preuves de la fidélité et de l'utilité de mes services, je ne joindrai point de sollicitations pour avoir de l'emploi. Je m'en tiens à l'épreuve que je viens de

faire, et ne la réitérerai plus. J'aime mieux vivre libre et pauvre jusqu'à la fin que de faire mon chemin dans une route aussi dangereuse. »

L'in vraisemblance du récit fait à Desjobert ressort aussi de l'intervention qui ne pouvait qu'être inopportune du Comte de Montaigu. Ce dernier n'est revenu de Venise qu'en 1749, rappelé pour déficience dans ses fonctions. Le ministère n'allait pas prendre son conseil pour une repourvue diplomatique.

L'anecdote cependant a son prix. Avant Chateaubriand, Rousseau ! L'origine de l'anecdote peut s'expliquer. Quelque vingt ans après ce retour mouvementé de Venise, remémorant son passé à de Montmollin, pendant les premiers temps de son séjour à Môtiers, alors qu'il s'entendait encore fort bien avec lui, Jean-Jacques a pu s'exprimer avec beaucoup de sympathie sur cette résidence de Sion où il avait coulé des journées parfaitement heureuses et insouciantes en l'automne 1744. Regretter ces journées ou désirer pour lui une vie aussi tranquille, aussi paisible que celle dévolue à Pierre de Chaignon. Le pasteur, de son côté, rapportant à Desjobert des propos déjà vieux de quinze ans, a pu exagérer ou enjoliver... Quoi qu'il en soit, Rousseau se serait mieux adapté que Chateaubriand à cette sinécure valaisanne, et tout porte à croire qu'il aurait fort bien servi en Valais, dans un milieu qui lui était allé au cœur, les intérêts de Sa Majesté Très Chrétienne Louis XV, roi de France et de Navarre.

TABLE DES MATIÈRES

Première partie

Voyage solitaire en Valais	7
--------------------------------------	---

Deuxième partie

La Lettre sur le Valais	77
-----------------------------------	----

Troisième partie

En marge de la Lettre sur le Valais	133
I. Le Valais à l'aube du romantisme	135
II. Le Valais et la découverte des montagnes	147
III. Dans la presse du temps	162
IV. Sur le pas de la porte	178
V. Contact avec le pays	189
VI. Le bon sauvage	199
VII. Sous le signe du sourire	205
VIII. Voltaire et le Valais	212
IX. D'Alembert et les Valaisans	216
X. Dans l'anecdote	220

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN
AOÛT MIL NEUF CENT
CINQUANTE-TROIS SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
H. JAUNIN S. A., LAUSANNE



